OÙ

EN SOMMES-NOUS?

ÉTUDE

SUR LES ÉVÈNEMENTS ACTUELS

1870 ET 1871

PAR

Mgr GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE

Faciem ergo cœli dijudicare nostis : signa autem temporum non potestis scire?

A l'aspect du ciel, vous savez s'il fera beau ou mauvais, et vous ne pouvez connaître les signes des temps? (MATTH., XVI, 4.)

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1871

Droits de reproduction et de traduction réservés

OÙ EN SOMMES-NOUS?

ÉTUDE SUR LES ÉVÈNEMENTS ACTUELS

1870 ET 1871

AVANT-PROPOS.

A SON EXCELLENCE RÉVÉRENDISSIME

MONSEIGNEUR LOUIS FILIPPI

Evêque d'Aquila, dans les Abruzzes.

Très-cher et très-vénéré Monseigneur,

Dans votre précieuse lettre du 26 septembre 1870, vous me disiez : « En 1844, vous avez écrit : *Où allons-nous?* En 1860, vous avez poussé un nouveau cri d'alarme par votre ouvrage *la Situation*. Il est temps d'écrire : *Où en sommes-nous?* Nous sommes descendus au fond : *Siamo già arrivati al fondo.*

» Quel sera le sort de l'Europe? Si au terrible éclat de la foudre divine, les yeux demeurent fermés, on pourra dire : elle n'est pas endormie, elle est morte : *Jam non dormit, sed mortua est.*

» Quel grand sujet pour exercer votre plume, pousser un nouveau cri d'alarme et faire un

dernier appel au sens catholique! Je vous en prie, écrivez donc quelque chose. La solitude où vous êtes, les malheurs, vrais châtiments de Dieu, tombés sur votre chère patrie, doivent faciliter le cours de vos idées et vous rendre plus éloquent que jamais. Faites-le donc, je vous en prie : *Fatelo dunque, vene prego.* »

A votre désir, sont venus s'ajouter les instances de plusieurs personnes, ecclésiastiques et laïques, dont les conseils m'ont souvent servi de motif et de guide, dans mes diverses publications.

A vrai dire, le travail que vous me déterminez à rendre public, je l'avais, dès le début de la guerre, entrepris pour mon compte personnel. Les évènements que je voyais commencer me paraissaient si graves et d'une signification si haute, que je ne croyais pas devoir les laisser passer inaperçus.

Donc, le 7 août 1870, étant avec quelques amis en villégiature sur les frontières de la Suisse[1], nous apprîmes le retrait de nos troupes de Rome. A cette nouvelle, un même cri s'échappa de toutes les bouches : *Nous sommes rasés!*

[1] Chez le *catholique* curé de Charquemont.

Le lendemain 8, à la première heure, le télégraphe nous envoya la dépêche suivante :

« Sommes battus partout. — Chambres convoquées. — Appel au peuple. — Corps de Frossard égaré. — Territoire envahi. »

En revenant de la lire, au bureau même, je me dis : *Venit finis, finis venit;* voici la fin de la vieille Europe. Cette première impression devint bien plus profonde, lorsque nous apprîmes que, pendant les premières vêpres de l'Assomption, Paris avait couronné Voltaire, le blasphémateur du Dieu des armées, l'insulteur de la France et le valet de la Prusse. Stupéfaits, nous nous dîmes : *L'esprit d'impiété appelle l'esprit de vertige; Dieu est contre nous;* LA FRANCE EST PERDUE!

Rentré dans la solitude, où me tient bloqué le roi Guillaume, je me suis mis à écrire mon compte-rendu de la situation, dans le présent et dans l'avenir. Il a été rédigé *tout entier avant et pendant le siége de Paris*. Seuls les derniers chapitres sont postérieurs à l'armistice. Il résulte de là que plusieurs prévisions, relatives à Paris, sont aujourd'hui de l'histoire rétrospecpective. Je les laisse néanmoins telles qu'elles ont été écrites, parce que, l'ayant été avant les

évènements, elles peuvent, dans une certaine mesure, servir d'appui à celles qui ne sont pas encore vérifiées.

Telle est l'origine de cet ouvrage. S'il est rendu public, c'est vous, très-cher Monseigneur, qui en portez la responsabilité : *Factus sum insipiens, vos me coegistis.*

Daignez agréer le nouvel hommage de ma respectueuse et cordiale affection *in Christo*.

J. GAUME,

Protonotaire apostolique.

Fuans (Doubs), fête de saint Joseph, 19 mars 1871.

P.-S. — Les évènements de Paris ont retardé la publication de cet ouvrage, qui devait paraître dans la première quinzaine d'avril.

PIUS PP. IX.

Dilecte fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Perlibenter excepimus, Dilecte fili, recens opus a te Nobis oblatum, quo *Où en sommes-nous?* inscripto inquirere constituisti in causas ac remedia præsentium malorum ; ac designare fidelibus rectam trepidisque adiunctis accommodatam rationem componendi vitam universam, eosque excitare ad decertandum strenue pro religione et iustitia. Gratulamur autem tibi, quod opportunissima hac lucubratione, scite solideque perfeceris quod proposueras; et præsertim quod larvam omnem detraxeris pesti *gallicanismi, cæsarismi, liberalismi*, et supremam ostenderis necessitatem fingendi pueritiam ad integritatem, sinceramque pietatem. Huic itaque scripto fructum ominamur zelo et caritati tuæ respondentem, tibique mercedem iis fidelibus promissam servis, qui talentorum acceptorum fœnus Domino reddunt. Interim vero superni favoris auspicem et paternæ Nostræ benevolentiæ pignus Apostolicam Benedictionem tibi peramanter impertimus.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum, die 15 Januarii Anno 1872.

Pontificatus Nostri Anno Vicesimo-sexto.

PIUS PP. IX.

LETTRE DU SAINT-PÈRE.

PIE PAPE IX

A NOTRE CHER FILS JEAN-JOSEPH GAUME, PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, A PARIS.

« Cher fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

« Il Nous a été très-agréable de recevoir le récent ouvrage, que vous Nous avez offert.

« Dans cet ouvrage intitulé : *Où en sommes-nous?* vous vous êtes proposé de rechercher les causes et les remèdes des maux présents, et d'indiquer aux fidèles une règle sûre et en rapport avec les dangers actuels pour orienter leur vie tout entière; et de les exciter à combattre vaillamment pour la Religion et pour la Justice.

« Nous vous félicitons d'avoir par ce travail, on ne peut plus opportun, atteint savamment et solidement le but que vous vous étiez proposé ; et surtout d'avoir entièrement arraché le masque à la peste du Gallicanisme, du Césarisme, du Libéralisme, et d'avoir démontré la suprême nécessité d'élever la jeunesse dans l'intégrité de la foi et des mœurs et dans une sincère piété.

« C'est pourquoi, Nous souhaitons à cet ouvrage un fruit qui réponde à votre zèle et à votre charité; et à vous la récompense promise aux serviteurs fidèles, qui font fructifier pour le Seigneur les talents qu'ils ont reçus.

« Dès aujourd'hui , comme présage de la faveur divine, et comme gage de Notre Paternelle Bienveillance, Nous vous donnons, dans l'effusion de Notre cœur, la Bénédiction Apostolique.

« Donné à Rome, chez Saint-Pierre, le 15 janvier 1872.

« De Notre Pontificat la vingt-sixième année.

« PIE PAPE IX. »

OÙ EN SOMMES-NOUS?

CHAPITRE PREMIER.

Accueil fait à l'ouvrage : *Où allons-nous?* — Lettre de Donoso Cortès. — Raisons de cet *Essai*. — Orienter notre vie. — Rechercher les causes et le remède du mal actuel. — Encourager à combattre.

Comme on le rappelle dans l'avant-propos, il y a vingt-sept ans, celui qui écrit ces lignes publiait un volume intitulé : *Où allons-nous?* Sans se donner pour prophète, ni fils de prophète, mais appuyé sur les données de la foi, il arrivait à des conclusions sérieusement alarmantes pour les nations modernes.

Pas plus que l'homme, la société n'aime à s'entendre dire qu'elle fait fausse route, qu'elle est malade et que l'obstination dans le mal est

inévitablement suivie de catastrophes, en rapport avec la grandeur des iniquités.

Aussi, une opposition sourde chez les uns, violente chez les autres accueillit cet ouvrage. L'auteur fut traité d'alarmiste et de rêveur. On ferma les oreilles pour ne pas entendre, les yeux même pour ne pas voir; et on continua avec une activité fiévreuse dans la voie signalée comme devant aboutir à l'abîme.

Cependant, comme il arrive toujours, la vérité trouva de l'écho dans les esprits habitués à réfléchir. Après la lecture d'*Où allons-nous?* le génie le plus clairvoyant de notre époque, Donoso Cortès, alors ambassadeur à Berlin, écrivait à l'auteur la lettre suivante :

« Je vous dois un million de remercîments pour la bonté que vous avez eue de m'envoyer un exemplaire de l'ouvrage dans lequel vous avez si résolûment et si profondément sondé les plaies de cette société mourante. La lecture en a été pour moi extrêmement triste et délicieuse en même temps : extrêmement triste, par la révélation de grandes et formidables catastrophes; délicieuse, par la manifestation sincère de la vérité.

» Mes idées et les vôtres sont à peu près de tout point identiques. Ni vous ni moi ne conservons presque aucune espérance. Dieu a fait la chair

pour la pourriture, et le couteau pour la chair pourrie. Nous touchons de la main à la plus grande catastrophe de l'histoire.

» Pour le moment, ce que je vois de plus clair, c'est la barbarie de l'Europe et sa dépopulation avant peu. La terre par où a passé la civilisation philosophique sera maudite; elle sera la terre de la corruption et du sang.

» Ensuite viendra... ce qui doit venir. »

Depuis la date de cette lettre, le monde a marché. *Où allons-nous?* n'est plus une prédiction, c'est l'histoire. Parmi les évènements que nous annoncions, enveloppés alors de nuages plus ou moins épais, les uns se dessinent nettement aujourd'hui, les autres sont accomplis et nous les voyons de nos yeux. Que voyons-nous? Nous allons essayer de le dire dans les chapitres suivants, intitulés pour cette raison : *Où en sommes-nous?*

Trois motifs nous y engagent. Au milieu de la tourmente qui ébranle le monde européen, et des ténèbres de plus en plus épaisses qui l'enveloppent, c'est en premier lieu d'orienter nos pensées : rien n'est plus important. Quand le navire, chassé par les vents, se trouve au milieu des écueils, indiquer une fausse manœuvre, dormir ou endormir, serait courir au naufrage. Or, comme ce qui est, émane de ce qui fut; de même

ce qui sera, émane de ce qui est. Ainsi, la connaissance du présent deviendra le flambeau de l'avenir : de cet avenir plein d'espérance pour les uns, de terreur pour les autres, de mystère pour tous.

Décrire la situation actuelle, sans l'exagérer ni en bien ni en mal, est une tâche utile, mais insuffisante. Pour la compléter, il est nécessaire de rechercher, afin d'apprendre à les combattre, les causes qui, après dix-huit siècles de christianisme, ont conduit la France et l'Europe au point où nous les voyons. Tel est, en second lieu, le but de cet essai.

Notre ardent désir serait, en troisième lieu, de persuader à tous ceux qui ont encore quelque souci de leur avenir éternel, que, dans les temps périlleux où nous sommes, leur grand devoir est de sauvegarder leur âme; de combattre avec un courage indomptable, pour eux et pour leurs frères, les combats de la foi; de se dégager de plus en plus des affections terrestres, et de vivre de leurs espérances immortelles.

Qu'à la vue de l'ébranlement général de la vieille Europe et des ruines présentes, présage trop certain d'autres ruines, ils s'appliquent plus sérieusement que jamais les avertissements salutaires du prince des apôtres : « Puisque toutes les choses du temps doivent tomber en

dissolution, apprenez quelle doit être la piété et la sainteté de votre vie, sachant que vous allez rapidement au devant du jour du Seigneur, et que vous attendez les nouveaux cieux et la nouvelle terre, qui nous sont promis, et où les justes seuls habiteront[1]. »

CHAPITRE II.

OÙ EN EST L'ÉGLISE?

L'Eglise vis-à-vis le monde païen. — L'Eglise au moyen âge.

Le christianisme est le soleil de l'humanité : *lux mundi*. Partout où il règne, brille la lumière et s'épanouit la vie. Partout où il s'éteint, les ténèbres et la mort. Un coup d'œil jeté sur la mappemonde, et la preuve est faite. Par une conséquence nécessaire, le jour où le christianisme cessera d'éclairer les nations, comme nations, sera pour le monde le crépuscule du dernier soir.

L'Eglise catholique est la gardienne et l'organe du christianisme. Ce que la parole est à la pensée, l'âme au corps, l'Eglise catholique l'est au genre humain. Uni à l'âme, le corps vit; séparé, il meurt.

[1] II *Petr.*, III, 11-13.

Pour comprendre où nous en sommes aujourd'hui, et où nous en serons demain, il faut, avant tout, savoir dans quels rapports sont avec l'Eglise catholique et avec son Chef vénérable, par conséquent avec le christianisme même, la France, l'Europe, le monde.

Lorsque, il y a dix-huit cents ans, l'Eglise sortit du Cénacle, elle se trouva en face d'un monde qui n'était pas chrétien, qui ne voulait pas devenir chrétien, qui ne voulait pas qu'on fût chrétien, qui persécutait de toute manière et le christianisme et ceux qui se faisaient ou qui voulaient demeurer chrétiens. Entre elle et ce monde, opposition complète d'idées, de mœurs, de tendances; lutte incessante, universelle, opiniâtre.

A cette époque, dont la durée fut de trois siècles, l'Eglise apparaît comme puissance purement spirituelle et sans racine dans le sol. Sa propriété matérielle, si elle en eut, demeurait soumise aux lois césariennes, c'est-à-dire aux caprices des dominateurs du monde, qui, sous le moindre prétexte, ou même sans ombre de prétexte, pouvaient l'en dépouiller. En fait, son autorité sociale n'existait pas. L'Eglise n'avait ni voix dans les conseils des princes, ni place dans les assemblées des peuples.

Quant à son autorité morale, elle se renfermait

dans des limites restreintes. L'Eglise régnait non sur des provinces, ni sur des villes, ni même, si ce n'est par exception, sur des familles entières. Son empire se composait d'individualités, plus ou moins nombreuses et répandues un peu partout.

Objet préféré de la haine du monde, le Chef de l'Eglise habitait les catacombes et signait ses décrets de son sang. César dominait le Pape, et Satan dominait César.

Telle fut, dans ces traits généraux, la situation de l'Eglise naissante vis-à-vis du monde païen.

Grâce aux victoires éclatantes remportées au prix de son sang le plus pur, et plus encore à ses immenses bienfaits, l'Eglise fit sa place dans le monde. Aux peuples tirés par elle de la barbarie, elle apparut comme le soleil au milieu du firmament, éclairant toute la nature, l'échauffant et la vivifiant.

Pénétrés de reconnaissance et de respect pour leur mère, les peuples chrétiens se firent un devoir d'accepter de sa main les principes de leur législation et de lui faire, par leurs offrandes, une position matériellement indépendante, digne d'elle et digne d'eux. La plus légitime et la plus noble dans son origine, la propriété de l'Eglise fut la plus sacrée. Avec la foi des peuples, veillaient autour d'elle, les armes à la main, les do-

nateurs et les fils des donateurs. Dans l'accomplissement de ce devoir de piété filiale, se rencontrent les particuliers et les princes. A la suite de Charlemagne, qui signait *serviteur de Jésus-Christ et sergent de l'Eglise*, on voit un bon nombre de monarques offrir leurs royaumes à saint Pierre et les rendre feudataires de l'Eglise.

Grâce à l'observation sociale du quatrième commandement : *Père et mère honoreras*, l'Europe, fille de l'Eglise, malgré les infirmités inhérentes à la nature humaine, jouit de longs siècles de stabilité et de progrès véritable. S'il y eut des guerres particulières et des révolutions dynastiques, on ne vit point de guerres générales ni de révolutions sociales. En d'autres termes : s'il y eut changement de personnes sociales, il n'y eut pas changement de principes sociaux. C'est alors que la fille aînée de l'Eglise put graver sur ses monnaies d'or la devise triomphale : *Christus vincit, regnat, imperat;* le Christ est vainqueur, il règne, il gouverne.

Aujourd'hui tout est changé. Après tant de siècles de bienfaits, de puissance sociale et de possession territoriale, où en est l'Eglise?

La réponse à cette question sera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE III.

OÙ EN EST L'ÉGLISE?

L'Eglise vis-à-vis le monde actuel. — Parallélisme avec le monde païen. — Le dogme de l'Immaculée Conception. — Saint Joseph déclaré protecteur de l'Eglise universelle. — Mouvement d'unité catholique. — Le concile du Vatican. — Ses deux constitutions fondamentales. — Le dogme de l'infaillibilité pontificale. — Son opportunité.

Un simple regard, promené sur la face du globe, découvre une frappante analogie entre la situation actuelle de l'Eglise et sa situation avant Constantin.

En effet, après dix-huit siècles de christianisme, l'Eglise se retrouve en présence d'un monde qui, à vue d'œil, cesse d'être chrétien, qui ne veut pas redevenir chrétien, qui ne veut pas qu'on soit chrétien, et qui de mille manières persécute le christianisme et ceux qui se font ou qui veulent demeurer chrétiens. Entre elle et le monde actuel, pris dans sa généralité, opposition complète d'idées, de mœurs et de tendances.

C'est à tel point que, dans le *Syllabus,* Pie IX a été obligé de condamner ce qu'on appelle *esprit moderne, libertés modernes, progrès moderne, civilisation moderne,* comme incompatibles avec les principes du catholicisme. Aussi, entre

l'Eglise et le monde, lutte incessante, universelle, opiniâtre. Comme aux jours de sa naissance, l'Eglise redevient puissance purement spirituelle. Autrefois le plus grand propriétaire de l'Europe et peut-être du globe, elle se voit aujourd'hui dépouillée de tout et n'a plus de racine dans le sol.

Le patrimoine de saint Pierre, seul petit coin de terre indépendant, où son auguste Chef pouvait reposer sa tête, vient de lui être enlevé.

Son autorité sociale, si longtemps respectée, n'existe plus; elle n'est ni reconnue, ni désirée. Pour l'Eglise, il n'y a plus de voix dans les conseils des rois, plus de place dans les assemblées des législateurs. En dehors de son esprit se forment, autant qu'il est possible, les constitutions modernes, et des lois antichrétiennes souillent tous les codes de l'Europe.

De plus en plus méconnue, son autorité morale se renferme dans des limites relativement étroites. Les peuples européens, qui formaient la plus belle portion de son héritage, se sont séparés de leur mère. La moitié est hérétique ou schismatique; l'autre moitié n'est guère catholique qu'à demi.

Afin de ne pas éteindre la mèche qui fume encore, l'Eglise se voit contrainte, depuis quelques années surtout, de marcher de concessions en

concessions. Que deviennent ses lois disciplinaires du jeûne et de l'abstinence, de la confession et de la communion, autrefois si religieusement observées? Combien d'usages, de modes, de lectures, de genres de plaisirs plus ou moins contraires à l'esprit du christianisme, s'introduisent parmi ses enfants eux-mêmes, et qu'elle n'ose condamner ouvertement dans la crainte trop fondée de n'être pas obéie?

Quant aux pays d'outre-mer et à ces deux cent millions de catholiques, qui, dit-on, vivent sur la surface du globe, combien parmi eux l'Eglise peut-elle compter d'enfants soumis d'esprit et de cœur à ses dogmes et à ses préceptes? Malheureusement ce n'est pas le grand nombre. Refoulée peu à peu, l'Eglise règne aujourd'hui non sur des provinces, ni sur des villes, ni même, si ce n'est par exception, sur des familles entières. Comme aux jours de sa naissance, son royaume se compose d'individualités, plus ou moins nombreuses et disséminées aux quatre vents.

Objet préféré de la haine du monde actuel, le Chef de l'Eglise, injurié, calomnié, dépouillé par ses propres enfants, a vu quatre fois en moins de quatre-vingts ans son trône temporel renversé. Le chemin de l'exil et de la prison s'est rouvert devant lui. Privé de sa royale indépendance, qui peut répondre qu'un jour il ne sera

pas obligé de signer ses oracles de la signature des martyrs? Plus que jamais, César tend à dominer le Pontife, et Satan à dominer César. La moitié des rois de l'Europe se sont faits papes; l'autre moitié travaille à le devenir.

Dans ce parallélisme, dont les grandes lignes se montrent à tous les yeux, il se trouve néanmoins une différence assez importante pour être signalée. Le monde païen n'avait pas abusé du christianisme, et il marchait vers le Rédempteur. Le monde actuel a traversé le christianisme; et, foulant aux pieds le sang du Calvaire, il tourne le dos au Rédempteur. Le monde ancien avait une promesse de régénération, et nous n'en avons pas.

Un autre trait de parallélisme se dessine aujourd'hui avec une clarté miraculeusement providentielle. Pendant l'ère trois fois séculaire des grandes persécutions, l'Eglise fut gouvernée par le Pape seul, sans le concours d'aucun concile œcuménique. Seule sa main suffit pour diriger la barque de Pierre au milieu des écueils; seule son autorité suffit pour établir la discipline et maintenir l'unité; seule sa parole suffit pour séparer les ténèbres de la lumière et former l'invincible *Credo* des martyrs.

En prévision d'une situation analogue, que fait l'Eglise? Ne voyant autour d'elle qu'hostilité

ou indifférence de la part des puissances de la terre, elle fait alliance avec les puissances du ciel. Le grand Pape qui la gouverne a levé les yeux vers les montagnes éternelles, d'où descend le secours véritable; et, inspiré d'en haut, il proclame l'Immaculée Conception de Marie. Par ce suprême hommage rendu à la puissante Reine du ciel, il l'oblige à prendre en main, d'une manière plus éclatante que jamais, la cause de l'Eglise.

A ce premier acte de politique divine, Pie IX en ajoute un second. Il veut que l'Eglise du dix-neuvième siècle ait encore pour défenseur le glorieux patriarche à qui Marie elle-même obéit sur la terre, et qui dans le ciel n'a rien perdu de son autorité sur elle ni sur son divin Fils. Par un récent décret, le Vicaire de Jésus-Christ déclare solennellement saint Joseph protecteur de l'Eglise universelle. Or, la Providence qui dirige l'Eglise ne tâtonne jamais. Ainsi, ces deux grands actes ont leur raison d'être dans les nécessités du moment

Sûre de ces alliances, l'Eglise attend sans crainte les ennemis ligués contre elle. Qu'ils n'espèrent de sa part ni concessions ni faiblesses : loin de là. Repliée sur elle-même, et trouvant en elle seule son invincible force, elle s'affirme plus hautement que jamais. Sans aucun ména-

gement, que dis-je? avec un éclat inaccoutumé, elle condamne l'erreur victorieuse et donne une nouvelle énergie à son unité, principe divin de son immortelle vitalité.

De là vient que le dix-neuvième siècle est témoin de deux faits particulièrement remarquables, et dont chacun voit aujourd'hui la raison. Le premier est le mouvement inattendu qui porte vers Rome, centre de l'unité catholique, toutes les Eglises particulières de l'ancien et du nouveau monde. L'union fait la force : *vis unita fortior*. Grâce à ce premier fait, l'Eglise, semblable à une armée bien disciplinée, peut manœuvrer comme un seul homme.

Ce mouvement providentiel d'union dans la vérité et dans la charité, correspond au mouvement parallèle d'union dans la haine de la part de l'église de Satan, et de dissolution intellectuelle et morale en dehors de l'Eglise catholique. Ainsi se trouve maintenu l'équilibre des forces belligérantes.

Sanction et couronnement du premier, le second fait est encore plus significatif. Malgré tous les obstacles, et contrairement à toutes les prévisions humaines, l'Eglise s'est assemblée en concile œcuménique. De ce concile sont sorties deux constitutions fondamentales.

Par la première, l'Eglise frappe d'anathème

toutes les erreurs anciennes et modernes. Séparant nettement l'ivraie du bon grain, les ténèbres de la lumière, elle s'environne comme d'un mur de feu[1], qui ne permet plus aux loups couverts de la peau de brebis de s'introduire furtivement dans le bercail.

Plus providentielle encore, s'il est permis de le dire, la seconde proclame solennellement comme dogme de foi l'infaillibilité du Pontife romain. Pourquoi cette définition aujourd'hui et non pas hier ou demain? Parce qu'elle répond avec une précision mathématique au besoin d'aujourd'hui. Quel est ce besoin? les aveugles mêmes peuvent le voir. L'infaillible définition qui porte jusqu'aux extrémités du monde le dogme de l'infaillibilité du Chef de l'Eglise, parlant *ex cathedra,* a lieu le *dix-huit* juillet, et le lendemain *dix-neuf,* paraît la déclaration de guerre entre la France et la Prusse.

Un des premiers résultats de cette guerre, et sans contredit le plus alarmant, a été l'envahissement sacrilége du patrimoine de saint Pierre, l'occupation de Rome par les révolutionnaires italiens et l'emprisonnement du souverain Pontife. Désormais, et pendant un temps dont Dieu seul connaît la durée, plus de concile.

Il faut cependant que l'Eglise soit gouvernée :

[1] Murus ignis in circuitu ejus. (*Zach.*, II, 5.)

il faut que la barque de Pierre soit conduite sûrement à travers les terribles écueils qui l'environnent de toutes parts. Au milieu des épaisses ténèbres amoncelées sur le monde, il faut aux catholiques un phare qui ne s'éteigne jamais. Aux évêques, aux prêtres, à tous enfin, il faut une parole dirigeante, dont l'infaillible vérité ne puisse être contestée par personne et qui commande l'obéissance intérieure et extérieure, instantanée, persévérante, et portée jusqu'au martyre.

Grâce à l'acte providentiel qui vient d'être accompli, cette parole existe, reconnue de tous. A partir du 18 juillet 1870, le gallicanisme et les gallicans ont cessé d'exister. Il n'y a plus sur la terre que des catholiques, ou des hérétiques.

Viennent maintenant les impossibilités de réunir les évêques en concile, ou de connaître, comme on disait, leur assentiment exprès ou tacite; viennent les bouleversements sociaux ou les tentatives de schisme, comme à la fin du siècle dernier et aux premiers jours du nôtre; viennent même les persécutions sanglantes, comme sous le règne des anciens Césars : l'Eglise est sûre de sa direction. Un mot de son auguste Chef suffira, sans déviation possible, pour la maintenir dans la voie de la vérité.

Telle est la situation de l'Eglise repoussée du monde actuel. Mais telle est aussi sa puissante unité en face de ce monde, livré à toutes les aberrations des sophistes, à toutes les incertitudes du doute, et dévoré vivant par les erreurs les plus monstrueuses. Demander maintenant à qui l'avenir appartient, ce n'est plus une question.

CHAPITRE IV.

OÙ EN EST LE PAPE?

Le Pape est prisonnier. — Enormité d'un pareil forfait. — Ce qu'est le Pape au point de vue religieux et social. — Gardien de la vérité. — Protecteur de la dignité humaine, de la liberté, de la sécurité, de la propriété, de tous les droits.

Où en est le Pape? — C'est la terreur dans l'âme et les larmes aux yeux qu'il faut répondre à cette question.

Le Pape est prisonnier! prisonnier de ses propres enfants!

Pour comprendre ce qu'il y a de monstrueux dans le rapprochement de ces deux mots, il suffit de comprendre la signification de l'un et de l'autre. Au point de vue religieux, social et politique : qu'est-ce que le Pape?

Au point de vue religieux. Par sa faute,

l'homme s'était précipité dans l'abîme de la damnation éternelle et temporelle; c'est-à-dire qu'il avait attiré sur lui toutes les tyrannies, toutes les hontes, toutes les douleurs, sans moyen de s'en délivrer. Pour le racheter, le Fils de Dieu en personne est descendu du ciel. Après avoir, au prix de tous les sacrifices, accompli la rédemption de l'homme, le divin Libérateur a laissé sur la terre, pour perpétuer son œuvre, un Vicaire investi de tous ses droits, dépositaire de toutes ses tendresses, organe infaillible de toutes ses volontés, et dont il a dit : *Celui qui l'écoute m'écoute, et celui qui le méprise me méprise.*

Ce Vicaire du Verbe incarné, ce représentant de Dieu sur la terre, c'est le Pape. Acclamée depuis dix-huit siècles par l'élite de l'humanité, nulle vérité ne s'impose plus victorieusement à la raison. Le Pape est donc le personnage le plus élevé, le plus vénérable, le plus sacré qu'il y ait au monde; il est aussi le plus nécessaire, je dirais même le seul nécessaire.

Avec le Pape, vous avez l'Eglise; avec l'Eglise, vous avez le christianisme; avec le christianisme, vous avez la vérité, dont la lumière certaine conduit l'homme au véritable but de la vie; la justice, qui sauvegarde tous les droits; la charité, qui soulage, qui ennoblit et qui sanc-

tifie; l'autorité, qui maintient l'harmonie universelle des esprits et des cœurs.

Sans le Pape, rien de tout cela : ni Eglise, ni christianisme, ni vraies lumières, ni vraies vertus. Sous le rapport religieux, le monde retombe dans l'abîme d'abjection et de malheurs d'où le christianisme l'a tiré, et au-dessus duquel seule la main du Pape le tient suspendu.

Ce n'est pas ici, croyons le bien, un propos hasardé : lisons l'histoire. Sans le Pape, nous aurions le monde tel qu'il était avant le Pape : la force pour droit, l'esclavage pour base, Néron pour roi, Satan pour Dieu. Sans le Pape, nous aurions le monde tel qu'il est encore en Chine, en Afrique, au Thibet et dans l'Océanie : dégradation morale, ignorance, antropophagie, superstitions sanglantes. Nous, Français, en particulier, recueillons nos souvenirs. Sans le Pape, nous aurions de nouveau la France telle qu'elle était en 93 : Robespierre à la Convention, Fouquier-Tinville au tribunal révolutionnaire, Carrier à Nantes, Vénus à Notre-Dame.

La raison en est que l'homme est né pour adorer. Quiconque n'adore pas le Dieu vrai, adore le dieu faux; quiconque n'adore pas le Dieu très-haut, adore le dieu très-bas; quiconque n'adore pas le Dieu esprit, adore le dieu matière, le dieu

métal, le dieu chair, le dieu ventre, comme dit saint Paul. Entre ces deux adorations il n'y a qu'une barrière : c'est le christianisme. Or, sans Pape, point de christianisme, et sans christianisme, tout ce qui s'est vu avant le christianisme, tout ce qui se voit encore en dehors du christianisme, peut se revoir. Tel est le Pape au point de vue religieux.

Au point de vue social. Par cela même qu'il est l'âme et le chef de l'Eglise, le Pape est la clef de voûte de l'édifice social. Nulle voûte ne peut exister sans la clef qui la maintient. Il en est de même de la société. Elle ne peut exister sans le Pape. Pourquoi? Parce que sans le Pape, il n'y a parmi les hommes ni dignité, ni liberté, ni sécurité, ni propriété.

En conservant le christianisme, le Pape conserve la dignité humaine. Savoir résister jusqu'au sang, plutôt que de plier devant l'erreur ou l'injustice : voilà ce qui constitue la dignité de l'homme. Un faible roseau, la jeune Agnès, faisant échouer contre sa volonté de treize ans toute la puissance romaine : tel est le type éternellement admirable de la dignité humaine. Cette dignité, à laquelle les sociétés doivent leur appui et l'humanité ses gloires, repose essentiellement sur le Pape.

Le sacrifice même de la vie à la vérité et à la

justice, implique la certitude invincible de la vérité et de la justice. Une pareille condition exige l'infaillibilité de la parole, organe de la vérité et de la justice. Or, sans le Pape point d'infaillibilité, parce que sans le Pape il n'y a ni Eglise ni christianisme. Cela est si vrai que le martyre commence avec l'infaillibilité dont il est le corollaire, et finit avec elle.

Cependant, l'infaillibilité doctrinale est nécessaire à la société. Sans elle, qu'aurez-vous? Le fait à la place du droit; l'infaillibilité usurpée à la place de l'infaillibilité légitime. Les rois seront papes. Que deviennent alors les hommes les plus fiers? Ce qu'ils sont aujourd'hui, ce qu'ils seront demain, ce qu'ils furent dans la Rome des Césars : valets à tout faire, avocats à tout dire, excepté la vérité; prêteurs de tous les serments; courtisans également sincères de Vitellius et d'Othon; sénat auguste délibérant gravement sur la sauce du turbot qui doit nourrir leur maître. Voilà ce que devient sans le Pape la dignité humaine.

Quant à la liberté, autre condition nécessaire de toute société véritable, c'est encore au Pape que le monde en est redevable. Les devoirs de tous sont les remparts de la liberté de chacun. Sans Pape point d'Eglise. Et sans Eglise, qui enseignera les devoirs des rois envers les peuples,

les devoirs des peuples envers les rois, des pères envers les enfants, des riches envers les pauvres, des forts envers les faibles, et réciproquement? Personne.

Qui en tracera les limites avec certitude? Personne.

Qui, avec une autorité souveraine et souverainement légitime, arrêtera le téméraire qui veut les franchir? Personne.

Qui, avec la même autorité, le reprendra lorsqu'il les aura franchies, en lui disant, fût-il roi ou empereur : Cela n'est pas permis, *non licet?* Personne.

Ainsi, avec le Pape tombent toutes les barrières protectrices de la liberté. A la place, nous aurons ce que l'humanité, sans le Pape, a eu toujours et partout : licence et despotisme.

Ce qui vient d'être dit de la liberté et de la dignité humaine, il faut le dire de la sécurité et de la propriété, deux choses non moins nécessaires à l'état social. Rois ou sujets, riches ou pauvres, habitants des villes ou habitants des campagnes, qui vous protége contre l'assassinat, la violence, le vol, le communisme? La force? Non. La force est un instrument aveugle : elle défend ou elle attaque, elle conserve ou elle dépouille, suivant la volonté de celui qui l'emploie.

Qui donc? La loi. — Qu'est-ce que la loi? C'est

l'application du droit. — D'où vient le droit? De la même source que la vérité. — Pourquoi? Parce que le droit n'est que la vérité appliquée à la propriété. — Quelle est la source de la vérité? L'homme? Impossible. — Qui donc? Vous l'avez nommé : Dieu, et Dieu seul.

Puisque le droit a son origine et par conséquent sa règle en Dieu, il s'ensuit que le droit public, le droit international, le droit de propriété, comme tout autre droit, est divin. Or, sans le Pape, le droit divin n'a plus ni organe infaillible, ni garantie certaine. Il est remplacé par le droit humain, par le *droit nouveau*. Qu'est-ce que le droit humain? C'est le droit de l'homme devenu son Dieu, et prenant pour règle de ses actes, non la loi éternelle de justice, mais ses caprices et ses intérêts. C'est le droit de la force, le droit de la convenance, le droit de la convoitise. Le code en est court : *Ote-toi de là que je m'y mette, ou sinon...*

Au point de vue social, tel est le Pape. En vérité, quand on voit les rois et les peuples de l'Europe attaquer le Pape et la papauté, on se figure une troupe de forcenés démolissant à l'envi l'édifice qui les abrite, et qui en tombant les écrasera sous ses ruines.

CHAPITRE V.

OÙ EN EST LE PAPE?

Le Pape est prisonnier. — Ce qu'est le Pape au point de vue politique. — Le plus légitime des souverains. — Le dépouiller, sacrilége, crime de lèse-nation, lâcheté. — Attenter à sa liberté, crime de lèse-majesté divine. — Appel à tous les châtiments. — Le Pape est prisonnier de ses propres enfants. — L'emprisonnement de Pie IX, différent des autres.

Au point de vue politique, le Pape est un souverain, le plus ancien et le plus légitime des souverains. Née de la sage volonté de Dieu et de l'amour filial des nations, la souveraineté temporelle du Saint-Père est plus sacrée que toutes les autres. L'attaquer est tout ensemble un sacrilége, un crime de lèse-nation et une lâcheté.

Un sacrilége. Chez tous les peuples, même païens, les biens voués à Dieu ont été chose sacrée. Dans l'Eglise, entre le Fils de Dieu qui reçoit, représenté par son Vicaire, et celui qui donne, il y a un véritable contrat. Les chartes de donations ou de fondations en contiennent les formules authentiques et parfaitement légales. Si donc les contrats passés entre les hommes sont sacrés et la propriété qu'ils transmettent inviolable : de quel droit prétendrait-on annuler le contrat passé entre l'homme et Dieu, et dépouiller

Dieu ou l'Eglise, car ici c'est tout un, d'un bien si légitimement acquis?

Qu'on y prenne garde : le droit de propriété et de souveraineté est un; il est, pour le moins, aussi sacré sous la soutane du Pape, que sous le manteau d'un roi. Si vous le déniez au Pape, bientôt la logique vous aura conduit à le dénier aux rois, aux princes, aux bourgeois, aux propriétaires quelconques. C'est un fait dont l'histoire même de notre époque rend un incontestable témoignage. Si vous expropriez le Pape pour cause d'utilité italienne, allemande ou française, par un de ces retours inévitables de la justice de Dieu, on vous expropriera vous-mêmes pour cause d'une utilité quelconque : qu'aurez-vous à dire?

Un crime de lèse-nation. Les Etats pontificaux n'ont jamais été et ne sont à aucun titre la propriété de l'Italie. Le patrimoine de saint Pierre s'est formé des offrandes de toutes les nations catholiques. C'est leur bien et le témoignage de leur respect et de leur amour filial, envers celui que la langue des peuples chrétiens a si bien nommé le *Saint-Père*. C'est de plus une garantie de leur foi. La souveraineté temporelle est nécessaire soit au gouvernement de l'Eglise, dans les conditions actuelles de son existence, soit à la pleine indépendance de la parole pontificale.

A l'exemple de ses prédécesseurs et en particulier de Pie VI, de sainte mémoire, Pie IX ne cesse d'affirmer la même vérité. Tout récemment encore, dans l'Encyclique du 1er novembre 1870, il dit : « Les évènements actuels, n'y aurait-t-il pas d'autres arguments, ne démontrent que trop de quelle opportunité et de quelle *nécessité* est le pouvoir temporel, pour assurer au Chef suprême de l'Eglise le sûr et libre exercice du pouvoir spirituel, qu'il a reçu de Dieu sur le monde entier. »

Plus qu'aucune de ses sœurs, la fille aînée de l'Eglise, la France, a droit d'être offensée des spoliations piémontaises. Les plus riches provinces des Etats pontificaux sont dues à la pieuse libéralité de ses anciens rois.

Une lâcheté. Attaquer un être faible, uniquement parce qu'il est faible; l'attaquer pour le dépouiller du peu qu'il possède, uniquement parce qu'il le possède, est une lâcheté qui attire sur celui qui ne rougit pas de s'en rendre coupable, l'exécration des siècles.

Achab, roi d'Israël, possédait de riches provinces. Non loin de son palais était la petite vigne du pauvre Naboth. A tout prix Achab veut l'avoir pour y planter des légumes. Les offres les plus pressantes et les plus avantageuses, il les fait à Naboth, qui se contente de répondre : Que Dieu me garde de vendre l'héritage de mes pères!

La réponse du pauvre Israélite déconcerte le roi, qui en tombe malade. Survient l'épouse d'Achab, l'infâme Jézabel. Quoi! vous vous rendez malade pour si peu de chose! Vous êtes un fameux roi et d'une belle autorité! Tranquillisez-vous; je me charge de vous faire avoir la vigne de Naboth. En effet, subornant de faux témoins, elle fait accuser Naboth d'avoir mal parlé de Dieu et du roi, et Naboth est mis à mort.

Achab descend de son palais pour prendre possession de la vigne. Tout-à-coup il se trouve en face du prophète Elie, qui lui dit : Vous avez tué, et de plus vous avez volé. Eh bien! voici ce que dit le Seigneur : Au même endroit où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lècheront le vôtre. Quant à Jézabel, les chiens la mangeront dans la campagne de Jezraël, pays de Naboth[1].

Changez les noms. A la place de Naboth, mettez Pie IX; à la place de la vigne, le domaine pontifical; à la place d'Achab, Victor-Emmanuel; à la place de Jézabel, la Révolution : et vous aurez, au dix-neuvième siècle, la reproduction littérale du crime commis il y a quatre mille ans. Attendez un peu, et vous verrez la main de Dieu frapper de châtiments éclatants le moderne Achab et la moderne Jézabel. Dès ce moment, leurs noms. attachés au pilori de l'his-

[1] III *Reg.*, XXI, etc.

toire, ne seront prononcés qu'avec horreur par les générations futures.

La conclusion des quelques aperçus précédents sur le Pape, considéré au point de vue religieux, social et politique, s'impose d'elle-même et se formule ainsi : Personne au monde ne doit être entouré de l'amour, de la vénération et de la reconnaissance universelle, comme le Représentant de Dieu parmi les hommes, le Vicaire de Jésus-Christ, le Pape enfin.

Cependant, à l'heure où ma main tremblante trace ces lignes, le Pape est prisonnier et privé de sa liberté! Lui-même le déclare et veut que l'univers entier le sache. « Nous déclarons, écrit du fond de sa prison le Père commun des chrétiens, l'auguste vieillard trois fois vénérable, par ses cheveux blancs, par sa dignité, par ses vertus, et nous affirmons, devant Dieu et devant l'univers catholique, que nous sommes dans une captivité telle, que nous ne pouvons aucunement exercer en sécurité, facilement et librement, notre suprême autorité pastorale[1]. »

Le Pape en prison! le Pape privé de sa liberté! le Pape ne pouvant plus gouverner l'Eglise! Quel crime! quelle honte! quel scandale retentissant! A cette nouvelle, que vont dire les nations hérétiques ou schismatiques? En apprenant

[1] Encycl., 1er nov. 1870.

que les chrétiens persécutent leur religion et emprisonnent leur Père, que vont penser les peuples idolâtres, auxquels nos missionnaires enseignent la divinité du christianisme et les augustes prérogatives du Vicaire de Jésus-Christ? Comment désormais les amener à la foi?

Le Pape en prison! C'est là vérité captive; c'est la justice bâillonnée; c'est la conscience humaine livrée au despotisme de la force; c'est le schisme en perspective; c'est la terre sans le soleil, et, par-dessus tout, c'est le Dieu des vengeances blessé à la prunelle de l'œil.

Le Pape en prison! Quel sujet de terreur! Les désastres de nos armées, le bombardement de nos villes, le ravage de nos provinces, sans parler de ce qui nous attend, et avec nous l'Italie et l'Europe entière, tout cela pâlit devant ces quelques mots : Le Pape est en prison!

Le Pape est prisonnier de ses propres enfants! Cette circonstance met le comble au forfait. L'emprisonnement de Pie IX diffère beaucoup de celui que subirent plusieurs de ses vénérables prédécesseurs. Dans les premiers siècles, le Pape fut prisonnier des Césars païens, qui ne le connaissaient pas, et qui n'avaient reçu de lui ni les bienfaits de la civilisation, ni les principes de la liberté, ni les règles de la justice. Plus tard, l'emprisonnement du Pape fut un acte de bruta-

lité personnelle, passagère, et hautement condamnée par la foi des peuples, qui obligeait bientôt le ravisseur à lâcher sa proie.

Alors le Pape était prisonnier d'un homme; aujourd'hui il est prisonnier de l'Europe. Autrefois le persécuteur du Pape avait un nom propre : il s'appelait Othon, Barberousse, Bonaparte. Aujourd'hui il s'appelle *Légion*. L'emprisonnement de Pie IX est l'exécution d'un plan formé à froid, au nom du progrès, des lumières et de la liberté du monde; un plan depuis longtemps conçu, publiquement annoncé et constamment favorisé par l'hostilité des uns et par l'indifférence de tous.

Cette complicité universelle de l'Europe, qui, à l'heure même, reste impassible devant la consonsommation de l'attentat, vérifie mieux que jamais la parole prophétique du divin Maître adressée à Pierre, devenu le suprême berger du bercail : « Lorsque vous étiez jeune, vous vous ceigniez vous-même et vous alliez où vous vouliez ; mais quand vous serez devenu vieux, un autre vous ceindra et vous conduira où vous ne voudrez pas[1]. »

Le texte sacré ajoute que c'était l'annonce du genre de mort qui lui était réservé. Pierre, c'est la papauté. Dans la personne de Pie IX,

[1] *Joan.*, XXI, 18.

Pierre est aujourd'hui lié et incarcéré par ceux-là mêmes qui lui doivent tout : liberté, lumière, civilisation. Et il peut dire en toute vérité : « J'ai nourri et élevé des enfants, et ils m'ont méprisé[1] ! »

Toutefois, qu'on le sache bien, dans cette plainte trop fondée, il y a moins d'amertume que de crainte. Au fond de sa prison, le Pape, toujours père, s'oublie lui-même et ne tremble que pour ses persécuteurs. Comme son Maître et son modèle montant au Calvaire, il dit : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants[2]. » Et avec Jérémie : « Voilà que je suis entre vos mains ; faites de moi ce qu'il vous plaira. Mais, sachez-le bien, si vous attentez à ma vie, vous versez contre vous le sang innocent ; vous appelez toutes les foudres du ciel sur vos personnes, sur vos royaumes et sur leurs habitants ; car je suis vraiment le lieutenant de Dieu, l'organe de ses volontés, le dépositaire de ses droits[3]. »

A qui s'adresse en particulier cette infaillible menace : nous le verrons dans les chapitres suivants.

[1] *Is.*, I, 2. — [2] *Luc.*, XXIII, 28. — [3] *Jerem.*, XXVI, 14, 15.

CHAPITRE VI.

LE PAPE EST PRISONNIER : A QUI LA FAUTE?

La Révolution. — Ce qu'elle est. — Son origine dans l'Europe moderne. — Son premier auxiliaire, l'éducation littéraire et philosophique.

Sur l'ex-empereur des Français, sur Victor-Emmanuel, sur Mazzini, sur Garibaldi et leurs complices, la vindicte publique fait retomber, avec ses anathèmes, la responsabilité de l'odieux attentat qui vient d'être commis contre le Père de la chrétienté : c'est justice. Mais sont-ils les seuls coupables? Assurément non. Ces hommes ne sont que les héritiers et les exécuteurs des hautes œuvres de coupables plus nombreux et plus anciens.

Ne l'oublions pas : ce qui est émane de ce qui fut. Les révolutions ne passent dans les faits qu'après être accomplies dans les idées. Louis XVI était détrôné avant d'être roi. Pie IX était prisonnier et Rome envahie avant le 20 septembre. Quels sont donc les coupables qui, de longue main, ont préparé le crime dont la perpétration matérielle nous fait trembler pour le présent et plus encore pour l'avenir?

Le premier, celui dont tous les autres ne sont que les auxiliaires, c'est la Révolution. La Révolution est cette puissance occulte, universelle, formidable, essentiellement antichrétienne qui, depuis plusieurs siècles, ébranle toutes les parties de l'Europe. C'est l'*Esprit du mal,* soufflant sur le monde avec une violence inconnue depuis l'établissement du christianisme. C'est Satan lui-même, cherchant par tous les moyens à mettre Dieu en bas et lui en haut, afin de reprendre son ancien empire sur l'humanité, sa dupe et son esclave.

Enchaîné pendant de longs siècles, il est sorti du puits de l'abîme, traînant à sa suite le Protestantisme, le Césarisme, le Rationalisme et toutes les monstrueuses erreurs, ensevelies depuis longtemps dans le tombeau du paganisme gréco-romain. Cette époque fatale divise en deux parties, radicalement différentes, l'existence de l'Europe : *le moyen âge* et les *temps modernes*. On l'a désignée par le mot de *Renaissance :* un des plus grands mensonges de l'histoire.

Préparée par le grand schisme d'Occident et par d'autres causes trop longues à énumérer ici, la prétendue Renaissance commença décidément le jour où les Grecs schismatiques, chassés de Constantinople en punition de leur révolte obstinée contre l'Eglise, vinrent dire à l'Europe

chrétienne qu'elle était barbare. Suivant eux, littérature, philosophie, peinture, architecture, politique, institutions sociales, tout était à faire ou à refaire sur le modèle de la belle antiquité. C'était, ni plus ni moins, la résurrection d'un ordre social dont Satan avait été l'organisateur, le prince et le dieu. En vain l'Eglise protesta avec énergie contre ces scandaleux mensonges. Par un acte solennel, trop justement motivé, elle déclara que toute cette littérature, toute cette philosophie, qu'on voulait faire prévaloir, étaient empoisonnées jusque dans leurs racines : *Radices philosophiæ et poeseos esse infectas*[1].

L'Europe fascinée n'écouta pas plus la voix de sa mère qu'Eve n'avait écouté la voix de Dieu. Une seconde fois, le père du mensonge, le père de la Révolution, avait vaincu. Son premier auxiliaire fut l'éducation littéraire et philosophique, donnée, depuis le jour de son triomphe, aux classes élevées de l'Europe.

A partir de cette époque, on a mis, pendant les années décisives de la vie, la jeunesse qui, par sa position sociale, fait le monde à son image, en commerce intime, journalier, obligatoire avec les païens de Rome et d'Athènes. Sur tous les tons, on a exalté les hommes et les choses d'un temps où l'homme, maître de lui-même, ne connaissait

[1] Bulla *Regiminis apostolici* du Conc. de Latran, 1512.

ni le Pape ni la papauté. On l'a donné comme l'époque la plus brillante de l'humanité. En même temps, on a laissé grandir cette jeunesse dans l'ignorance et même dans le mépris des siècles formés par la papauté et dirigés par le Pape.

Et le Pape et la papauté, devenus indifférents ou odieux, ont été regardés non-seulement comme des inutilités sociales, mais encore comme des obstacles au retour de l'humanité vers les libertés, les prospérités et les splendeurs des temps antérieurs au Pape et à la papauté. Victimes de cette éducation menteuse, les générations modernes, une fois entrées dans la vie, ont travaillé sans relâche, directement ou indirectement, à réaliser le type social qu'on leur avait fait admirer.

Si l'auteur de cet écrit était seul à porter cette accusation foudroyante contre l'éducation classique, on ne manquerait pas de crier à l'injustice et à l'exagération : mais il est en bonne et nombreuse compagnie. Avant lui et comme lui parlent tous les voyants de l'Europe, depuis bientôt quatre siècles[1]. Plus haut encore parlent les faits, entre autres la plus grande catastrophe des temps modernes, la Révolution française, qui ne fut

[1] On peut voir leurs témoignages dans les douze volumes de notre ouvrage *la Révolution*.

d'un bout à l'autre que la mise en scène des études de collége.

A ces autorités péremptoires s'ajoute, aujourd'hui même, celle du Vicaire de Jésus-Christ. Dans son encyclique du 8 décembre 1849, datée de Portici, Pie IX, victime une première fois de la Révolution, s'exprime en ces termes : « La Révolution est inspirée par Satan lui-même. Son but est de détruire de fond en comble l'édifice du christianisme et de reconstruire sur ses ruines l'ordre social du paganisme. Son grand moyen est de faire briller aux yeux des Italiens les gloires de Rome païenne, afin de rendre odieuse Rome chrétienne, comme étant l'obstacle qui empêche l'Italie de reconquérir l'antique splendeur des temps anciens, c'est-à-dire des temps païens : *Quo Italia veterum temporum, id est Ethnicorum, splendorem iterum acquirere possit.* »

Ramener le monde au paganisme, c'est-à-dire substituer Satan à Jésus-Christ dans le gouvernement de l'humanité, tel est donc le dernier mot de la Révolution. Qu'est-ce que cela? sinon la haine du Pape et de la papauté portée à la plus haute puissance? Reste à savoir comment, après dix-huit siècles de christianisme, ce sentiment odieux se trouve tout vivant au cœur de générations baptisées, et surtout de générations ita-

liennes, qui, plus rapprochées du Saint-Père, ont plus largement que les autres participé à ses bienfaits. La réponse est forcée. L'éducation fait l'homme; l'homme fait la société, et la société faite par l'éducation païenne a conduit Pie IX en prison.

Non moins que l'éducation littéraire, l'éducation philosophique a contribué à révolutionner l'Europe et enchaîner Pie IX. Comme toutes les autres sciences, la philosophie s'appelait autrefois et était réellement la servante de la théologie, *ancilla theologiæ*. Ce nom dit tout. Il exprime l'accord de la raison et de la foi, la subordination de la première à la seconde, l'union nécessaire de l'ordre naturel avec l'ordre surnaturel. Depuis la renaissance du naturalisme païen, proposé à l'admiration de la jeunesse, cette alliance est allée en s'affaiblissant, jusqu'à ce qu'elle ait été rompue.

On est plus qu'étonné de trouver, dans un grand nombre de cours de philosophie classiques des trois derniers siècles et du nôtre, une tendance marquée à isoler la raison de la foi, les vérités de l'ordre naturel des vérités de l'ordre surnaturel. Des professeurs, d'ailleurs respectables, ne craignent pas d'appeler la philosophie la trouveuse et la mère de la vérité, *veritatis indagatrix et parens*.

Ils affichent la prétention d'enseigner et de prouver, *par la seule raison*, les plus importantes vérités de l'ordre dogmatique et moral, qui sont du domaine de la théologie, dans lequel il leur est soigneusement recommandé de ne faire aucune excursion pour y chercher un appui. L'enseignement d'Aristote doit leur suffire.

La philosophie, ainsi élevée peu à peu au-dessus de sa sphère, a prétendu être, non plus la servante de la théologie, mais son égale, et même sa supérieure. Dans son orgueil, elle s'est mise à l'œuvre et a fait tout un monde à son image. En effet, de cette philosophie séparée et séparatiste sont nés la politique séparée, la littérature séparée, l'art séparé, la morale séparée ou indépendante de tout enseignement révélé. C'est la substitution évidente du naturalisme païen au surnaturel chrétien.

De cette apothéose de la raison, la conclusion pratique est ce que nous voyons aujourd'hui : dans l'ordre religieux, le Rationalisme ou la négation radicale de toute religion positive; dans l'ordre politique, la déclaration des droits de l'homme; dans l'ordre social, la maxime que « les sociétés sont laïques et qu'elles doivent l'être; car tel est l'esprit du temps, le signe de la virilité, la condition du progrès. » Enfin, comme conséquence inévitable, la haine du Pape, ad-

versaire irréconciliable de ce divorce aussi insensé que criminel, et organe incorruptible du surnaturel chrétien.

Aujourd'hui nous en sommes là; où en serons-nous demain?

CHAPITRE VII.

LE PAPE EST PRISONNIER : A QUI LA FAUTE?

Les gouvernements, soi-disant catholiques, second auxiliaire de la Révolution. — La politique séparée. — Indifférence et hostilité de ces gouvernements vis-à-vis de l'Eglise et du Pape. — Leur histoire écrite en trois mots : insulter, dépouiller, enchaîner.

Etouffeurs du christianisme dans les générations naissantes et démolisseurs de l'alliance entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, les humanistes et les philosophes de la Renaissance sont les premiers garibaldiens. Les gouvernements formés à leur école sont les seconds.

Des colléges et des universités, la doctrine du séparatisme devait inévitablement passer dans les faits : rien de plus facile à prévoir. Une pareille théorie était si flatteuse pour l'orgueil, qu'elle ne pouvait manquer d'être reçue avec empressement par tous les ambitieux couronnés : la prévision ne tarda pas à se réaliser. « J'ai

pondu l'œuf, disait la Renaissance par la bouche d'Erasme, et Luther l'a fait éclore : *Ego peperi ovum, Lutherus exclusit.* »

En effet, à la voix du fougueux apostat, nourrisson chéri de la Renaissance, comme tous les réformateurs du seizième siècle, la plupart des gouvernements de l'Allemagne, imités par l'Angleterre, brisèrent violemment les liens qui rattachaient la politique à la religion. Rois et princes souverains, tous se firent papes et devinrent les ennemis déclarés du véritable Pape.

Quant aux autres gouvernements, démeurés catholiques de nom, leur tendance constante a été de s'émanciper le plus possible de l'autorité de l'Eglise et du Pape. Maintes fois par leurs actes, plus éloquents que leurs paroles, ils ont déclaré fièrement qu'ils ne relevaient que de Dieu et de leur épée.

Cette parole n'a pas de sens ou elle veut dire : « Entre Dieu, le monarque suprême, et nous, ses vassaux, il n'y a point de médiateur nécessaire. A nul sur la terre, nous ne reconnaissons le droit de contrôler nos actes publics, de juger de la justice de nos lois ou de la légitimité de nos guerres. »

C'est la maxime de l'antique droit césarien : *Quidquid placuit regi, legis habet vigorem.* Dès lors ils ont légiféré et gouverné, non plus sui-

vant les principes immuables du droit divin, mais suivant les règles capricieuses du droit humain, dont ils sont tout ensemble les auteurs et les interprètes. Le code Napoléon en est le plus monstrueux exemple.

Cette négation pratique du droit divin les a constitués en état d'indifférence et même d'hostilité permanente vis-à-vis le Saint-Père. Pour eux, il n'a plus été qu'un souverain étranger et même suspect. Ses intérêts n'ont plus été leurs intérêts; ni ses douleurs, leurs douleurs. Cependant le Pape, toujours fidèle aux devoirs de sa charge, ne cesse de réclamer contre la violation du droit politique chrétien dans les constitutions, dans les lois, dans les actes, dans les maximes et les tendances des gouvernements émancipés, et dans leurs empiètements sur les prérogatives et les libertés de l'Eglise.

Bien qu'ils n'en tiennent aucun compte, ces réclamations souvent réitérés les importunent. Pour y répondre, qu'ont fait ces enfants bien nés? Comme celle des gouvernements protestants, depuis trois siècles et au delà, leur histoire dans ses rapports avec le Pape et l'Eglise est écrite en trois mots : insulter le Pape et l'Eglise, dépouiller le Pape et l'Eglise, enchaîner le Pape et l'Eglise.

Insulter le Pape, leur père, et l'Eglise, leur mère. Depuis Luther et consorts, qui appelaient

le Pape l'antechrist, jusqu'à Garibaldi, qui l'appelle un chancre et un vampire; depuis Holbein, qui, au seizième siècle, inonda l'Europe de caricatures infâmes, où le Père des chrétiens était transformé en tout ce qu'il y a de plus immonde, jusqu'aux bandits maîtres actuels de Rome, qui souillent des mêmes infamies les murs de la ville sainte : quelles injures n'a-t-on pas jetées à la face auguste du Vicaire de Jésus-Christ?

Sophistes, journalistes, clubistes, mécréants et sectaires de tout genre et de tout pays n'ont-ils pas, surtout dans ces derniers temps, épuisé contre le Pape et contre la papauté le vocabulaire infernal de l'injure, de la calomnie et du blasphème? Et les gouvernements, soi-disant chrétiens, qui ne permettraient pas qu'on insultât le dernier de leurs gardes champêtres, ont laissé faire!

Dépouiller le Pape, leur père, et l'Eglise, leur mère. Faites le tour de l'Europe, et, si vous le pouvez, nommez une nation qui n'ait pas volé l'Eglise et le Pape. Jusqu'à ces derniers jours, il restait au souverain Pontife un petit coin de terre indépendant. La France, non, non, pas la France: l'indigne gouvernement de la France, complice d'une première spoliation, avait signé, avait juré que JAMAIS il ne permettrait l'envahissement du peu qui restait au Saint-Père.

Et il a laissé marcher sur sa signature et livrer son *jamais* à la dérision du monde ! Et Pie IX est aujourd'hui le Job de la papauté.

Puis-je, sans trembler et sans rougir, ajouter que le représentant de notre gouvernement actuel, en Italie, a eu l'infamie de féliciter publiquement l'envahisseur de Rome de sa spoliation sacrilége? *Pater, ignosce illis, non enim sciunt quid faciunt.*

Enchaîner le Pape, leur père, et l'Eglise, leur mère. Dieu, a dit un grand docteur, n'aime rien tant que la liberté du Pape et de l'Eglise. Rien, par conséquent, ne lui est plus sensible que les attentats à cette liberté. Telle est l'iniquité permanente des gouvernements modernes. N'étant plus catholiques, ils sont forcément césariens. Or, il est de l'essence de tout gouvernement césarien de vouloir régner sans contrôle. Autant qu'il a été en eux, ils ont donc enchaîné le Pape dans sa *parole* et dans ses *actes,* en attendant que les derniers *conséquentiaires* de leurs principes soient venus l'enchaîner dans sa *personne.*

Dans sa parole. Tandis que les sectaires les plus hostiles à la religion et à la société, peuvent librement professer leurs doctrines et les répandre partout, le Père des chrétiens ne peut faire entendre sa voix à ses enfants. Comme on établit des cordons sanitaires pour empêcher les com-

munications avec les pays infectés de la peste, les gouvernements ont fait des lois qui défendent la publication de tout écrit venant du Saint-Siége, à moins qu'il n'ait été visé et approuvé par eux.

A l'injustice s'ajoute l'ironie. Quels sont ces réviseurs des oracles pontificaux, ou plutôt ces douaniers chargés de les arrêter aux frontières, comme une marchandise de contrebande? Des laïques, ignorants peut-être du catéchisme, des hérétiques, des mécréants, tous valets du pouvoir. Voilà le tribunal qui, en France, en Autriche et ailleurs, ose citer à sa barre la parole du Vicaire de Jésus-Christ, la juger, la condamner même et la supprimer, avec défense aux catholiques de la prendre pour règle de leur conduite.

En conséquence, des évêques français et étrangers sont condamnés à l'amende, traduits au conseil d'Etat pour avoir, suivant le devoir de leur charge, publié dans leur diocèse, ou simplement lu en chaire, une bulle pontificale. Coupable du même délit, un de nos journaux religieux, *l'Univers,* n'a-t-il pas été impitoyablement supprimé?

Que serait-ce si j'ajoutais, ce que j'ai vu de mes yeux, la confiscation des lettres venues du Saint-Siége et le bris des sceaux de la chancellerie romaine, afin d'empêcher, par cette violation

du droit des gens, la pensée du Père commun de parvenir à la connaissance de ses enfants?

Dans ses actes. Les membres du clergé séculier et régulier sont les bras du Saint-Père. Par eux, il exerce son action sur toutes les parties du monde catholique. Qu'ont fait les gouvernements? Aux uns ils ont interdit l'entrée de leurs frontières; ils ont supprimé les autres, gêné la liberté de tous et mis en tutelle leurs personnes et leurs propriétés.

Parce qu'elles étendent l'action de l'Eglise et sont animées de l'esprit du Saint-Siége, les communautés de femmes n'ont pas été mieux traitées. Combien de vexations insultantes et chaque jour renouvelées, commises par les hommes du gouvernement contre ces héroïques vierges, qui se dévouent au soulagement de toutes les misères physiques et morales!

Au lieu d'être entourées de la confiance, du respect et de la reconnaissance dus à leur caractère, à leur abnégation, souvent même à leur naissance, ces anges de la charité, enchaînées dans tous les détails de leurs fonctions, ne sont plus regardées que comme des femmes de ménage ou des servantes, pour qui on se croit dispensé de tout égard.

Le Césarisme a poussé l'audace plus loin. Tout récemment il disait au représentant du Saint-

Siége à Paris : *Priez Dieu que vos évêques ultramontains ne meurent pas, car vous n'en aurez jamais plus.*

Faisant de son hostilité la règle de sa conduite, il présente pour chefs des diocèses, non les candidats qui auraient la préférence du Pasteur suprême, à qui incombe la responsabilité de tout le troupeau, mais ceux dont il espère faire les instruments de sa politique antiromaine. Ne l'a-t-on pas vu, soutenant jusqu'au scandale ses tyranniques prétentions, laisser vacants pendant de longues années d'importants diocèses, plutôt que de retirer des nominations jugées inacceptables par le Saint-Siége?

Que sont tous ces actes et mille autres, sinon l'enchaînement moral du Saint-Père? Entre cet enchaînement moral, précurseur de l'enchaînement matériel, il n'y a qu'un pas : et ce pas a été franchi.

CHAPITRE VIII.

LE PAPE EST PRISONNIER : A QUI LA FAUTE ?

Les gouvernements hérétiques et schismatiques, troisième auxiliaire de la Révolution. — Complices dans les attentats contre le Pape. — Pour les nations séparées, le Pape n'est pas seulement un souverain temporel, c'est un père. — Elles lui doivent leur être chrétien. — Paroles de saint François de Sales.

Tant que tu voudras, lave-toi les mains, Pilate : tu n'es pas innocent du sang du Juste. Parce qu'elles n'ont pas coopéré directement et matériellement aux derniers attentats commis contre le Pape, certaines nations se flattent d'être innocentes et croient n'avoir rien à craindre des châtiments qui menacent l'Europe : c'est une illusion. D'abord, il n'en est pas une qui ne soit coupable de l'enchaînement moral du Saint-Père. Quant à son enchaînement matériel, conséquence du premier, toutes en sont responsables.

Voir piller les biens d'un honnête homme, brûler sa maison, le mettre lui-même en prison, pouvoir empêcher tout cela et demeurer les bras croisés : est-ce là une conduite irréprochable ? Et si l'homme ainsi traité est un père, le meilleur des pères, quel nom donner au fils qui, honteusement égoïste, refuse de prendre sa défense ?

Telle est à la lettre, et *sans exception*, la conduite des nations de l'Europe moderne vis-à-vis du souverain Pontife. C'est à leur complicité qu'il faut s'en prendre de la position actuelle de Pie IX. Si elles avaient été ce qu'elles doivent être, les filles reconnaissantes du Vicaire de Jésus-Christ, jamais les envahisseurs de Rome n'auraient accompli leur forfait.

J'ai dit sans exception. Quant aux nations catholiques de nom, car il n'y en a plus d'autres, elles sont jugées. Toutes ont méconnu le quatrième commandement de Dieu : *Père et mère honoreras, afin que tu vives longuement.* En méconnaissant ce précepte, auquel est attaché, plus encore pour les sociétés que pour les individus, la promesse d'une récompense temporelle, ces nations ingrates ont compromis leur prospérité et même leur existence.

Etudiez leur histoire depuis l'époque où, devenues césariennes, elles ont abandonné leur Père : vous les verrez marcher de révolutions en révolutions et de chute en chute, jusqu'à nos jours. A cette heure même, on peut annoncer avec certitude que si elles ne retournent à leur Père, repentantes et dévouées, elles deviendront la proie de l'anarchie, puis des barbares. Ainsi il en fut d'Israël prévaricateur, devant Nabuchodonosor : c'est une loi de l'histoire.

Non moins coupable est la complicité des nations hérétiques et schismatiques. Pour justifier leur indifférence ou leur hostilité à l'égard du souverain Pontife, qu'elles ne disent pas : « Nous ne reconnaissons ni le Pape, ni son autorité, ni ses droits. »

Pourquoi ne reconnaissez-vous ni le Pape, ni son autorité, ni ses droits? Evidemment et uniquement parce que vous vous êtes révoltées contre lui.

Depuis quand la révolte d'un fils contre son père est-elle un bill d'indemnité pour le coupable? Or, quoi que vous en disiez, vous êtes filles du Pape. Vous le saurez bientôt.

D'ailleurs, le Pape n'est pas seulement le chef de la religion : il est prince temporel. Son droit souverain est pour le moins aussi sacré que le vôtre. N'étant pas en guerre déclarée contre le Pape, comment pouvez-vous justifier le concours très-actif que vous avez donné par vos manœuvres diplomatiques, par vos journaux, par vos émissaires, aux attentats commis contre sa personne, son autorité, ses droits? Qu'avez-vous fait de ce grand principe de morale publique et privée : Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi-même?

Hommes d'Etat qui dirigez ces nations séparées, et qui, dit-on, ne manquez pas d'intelli-

gence, il serait de votre intérêt d'en avoir assez. pour comprendre qu'à l'égard de vos peuples, pas plus qu'à l'égard des autres, la loi divine du talion n'est abrogée.

Mais pour les nations hérétiques et schismatiques, le Pape n'est pas seulement un souverain temporel : il est leur père ; car c'est à lui qu'elles doivent leur être chrétien. Païennes autrefois, d'où sont partis les apôtres qui les ont tirées de la barbarie? De Rome. Qui les a envoyés? Le Pape.

Ce qu'elles ont de chrétien, par conséquent de conservateur et de civilisateur, à qui leurs constitutions et leurs lois l'ont-elles emprunté? Ce n'est ni au schisme, ni à l'hérésie, qui ne sont que des négations, mais aux doctrines catholiques venues de Rome et du Pape.

La Bible elle-même, d'où elles prétendent tirer exclusivement leurs règles de conduite publique et privée, qui la leur a donnée? Le Pape. De qui ont-elles appris qu'elle est la parole de Dieu? Du Pape.

C'est encore le Pape qui, en affirmant perpétuellement, envers et contre tous, la divinité de la Bible, affirme et conserve tout ce qui se conserve de croyances communes chez les nations séparées. Comme le soleil, caché par d'épais nuages. ne laisse pas d'envoyer à la terre sa lumière et

sa chaleur ; ainsi le Pape, bien qu'une masse de préjugés le sépare des nations hérétiques et schismatiques, ne laisse pas, même à leur insu, de leur faire sentir son influence salutaire.

Un simple raisonnement suffit à le prouver. La conservation des êtres n'est que leur création continuée. N'ayant pu se donner elles-mêmes, et dans le fait ne s'étant pas donné la vie chrétienne, les nations hérétiques et schismatiques sont incapables de se la conserver. Aussi, plus elles s'éloignent du Pape, plus le nombre des vérités diminue parmi elles, et plus leur vie chrétienne s'affaiblit.

L'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse en sont venues, dans ces derniers temps, jusqu'à nier la nécessité du baptême, la divinité de Notre-Seigneur, l'inspiration même de la Bible. C'est au point qu'un ministre protestant de Berlin écrivait naguère : « Je me fais fort de graver sur l'ongle de mon pouce tout ce qui reste parmi nous de croyances communes. »

Que serait-ce si le Pape venait à disparaître complètement? Avec lui disparaîtrait la grande, l'immortelle affirmation catholique. Que serions-nous alors? Comme les sauterelles africaines, qui, dans un instant, ne laissent ni une feuille aux arbres, ni un brin d'herbe sur la terre, le Rationalisme sans frein aurait bientôt dévoré tout

ce qui reste de foi, non-seulement chez les nations séparées de l'Eglise, mais encore dans le monde entier.

En résumé, les nations hérétiques et schismatiques peuvent nier la *personnalité* du Pape, mais, bon gré mal gré, elles sont forcées d'admettre le *principe* du Pape. Ainsi, la vraie vérité est que, sans exception possible, elles vivent du Pape et ne vivent que de lui. Comme nations chrétiennes, leur existence est l'accomplissement permanent de la parole de Tertullien : « Elles profitent du nôtre, n'étant pas nôtres: » *fructificant de nostro, non nostræ.*

Cela étant, peuvent-elles prétendre que les outrages faits au Saint-Père ne les regardent pas, que la reconnaissance ne leur impose aucun devoir; que l'intérêt de leur conservation, comme nations chrétiennes, ne condamne nullement leur indifférence; que leur silence égoïste ou leurs vaines protestations suffisent pour les absoudre devant Dieu et devant la postérité? Il n'en peut être ainsi. Complices des nations catholiques dans le plus grand des forfaits, elles ont, comme les premières, méconnu le quatrième commandement. Comme elles aussi, elles portent la responsabilité de leur faute et ont un compte à régler avec la justice divine.

« Le Pape, dit saint François de Sales, est le

souverain pasteur et père spirituel des chrétiens, parce qu'il est le suprême Vicaire de Jésus-Christ en terre : partant il a l'ordinaire souveraine autorité spirituelle sur tous les chrétiens, empereurs, rois, princes et autres, qui en cette qualité lui *doivent* non-seulement amour, honneur, révérence et respect, mais aussi aide, secours et assistance envers tous et contre tous ceux qui l'offensent, ou l'Eglise, en cette autorité spirituelle et en l'administration d'icelle.

» Si, que par droit *naturel, divin* et *humain,* chacun peut employer ses forces et celles de ses alliés pour sa juste défense contre l'inique et injuste aggresseur et offenseur : aussi l'Eglise ou le Pape (car c'est tout un) peut employer ses forces et celles de l'Eglise et celles des princes chrétiens, ses enfants spirituels, pour la juste défense et conservation des droits de l'Eglise contre tous ceux qui les voudraient violer et détruire.

» Et d'autant que les chrétiens, princes et autres, ne sont pas alliés au Pape et à l'Eglise d'une simple alliance, mais d'une alliance la plus puissante en obligation, la plus excellente en dignité qui puisse être ; comme le Pape et les autres prélats de l'Eglise sont obligés de donner leur vie et subir la mort pour donner la nourriture et pâture spirituelle aux rois et aux royau-

mes chrétiens, aussi *les rois et les royaumes sont tenus et redevables réciproquement de maintenir, au péril de leur vie et Etats, le Pape et l'Eglise, leur pasteur et père spirituel*[1]. »

Dans ces quelques lignes est le meilleur commentaire du quatrième commandement appliqué à l'ordre social.

CHAPITRE IX.

LE PAPE EST PRISONNIER : A QUI LA FAUTE?

Le Gallicanisme, quatrième auxiliaire de la Révolution. — Ce qu'est le Gallicanisme. — Quelques uns de ses actes depuis son origine. — Sa conduite au concile du Vatican. — Comment il a été l'auxiliaire de la Révolution.

L'éducation et les gouvernements, tels sont les premiers précurseurs des garibaldiens. Il en est d'autres non moins ardents et peut-être plus coupables. Je dis plus coupables, à raison de leur connaissance plus complète des droits sacrés du Vicaire de Jésus-Christ, et de leur obligation plus étroite de les défendre. Ces nouveaux pionniers des envahisseurs de Rome, sont les gallicans.

Ce que les gouvernements césariens ont fait contre le Pape dans l'ordre politique, les gallicans n'ont cessé de le faire dans l'ordre ecclé-

[1] Lettre 685e.

siastique, depuis leur naissance jusqu'à leur mort. Aussi, on a donné du Gallicanisme quatre définitions également exactes, qu'il a pris soin de justifier par ses paroles et par sa conduite.

Le Gallicanisme, cousin du Jansénisme, *est une excroissance parasite attachée aux flancs de l'arbre catholique, pour le défigurer et l'appauvrir.*

Le Gallicanisme *est un schisme poltron, qui n'ose pas tirer les dernières conséquences de ses principes*[1].

Le Gallicanisme, *c'est l'insubordination vis-à-vis le Saint-Père, le servilisme à l'égard des*

[1] Il les tire aujourd'hui. En professant hautement l'hérésie, Dœllinger et ses trop nombreux adhérents en Allemagne en Suisse et même à Rome, ne sont que des gallicans conséquents. Un journal protestant et démocratique de Francfort, le *Francfurter Zeitung,* vient de leur donner cette irréfutable leçon de logique :

« Dœllinger a rejeté le dogme de l'infaillibilité. Quelles sont les conséquences inévitables de ce rejet? Si le Pape n'est pas infaillible, le concile général qui l'a déclaré tel ne peut plus être infaillible. Partant, la doctrine de l'Eglise n'est plus infaillible. Si, en outre, l'Eglise n'est pas infaillible, elle n'a pas l'assistance du Saint-Esprit. Dès lors, tout ce qu'elle enseigne, déclare, commande, est purement humain, et n'a par conséquent aucune valeur devant Dieu et devant la conscience. Il ne reste que le christianisme biblique du protestantisme.

» Pour rester conséquent avec lui-même, Dœllinger, rejetant l'infaillibilité, doit donc abandonner l'Eglise et devenir protestant. A-t-il su voir cette conséquence? Non. La verra-t-il un jour? Non... Le libéralisme s'est emparé de lui et ne le lâchera plus. »

princes et le despotisme à l'égard des inférieurs.

Enfin, le Gallicanisme *est la théologie du Césarisme.*

Justifions nous-même ces définitions par un rapide aperçu des agissements du Gallicanisme.

Dès sa naissance, on le voit, flatteur assidu de César, soutenir par des arguments, prétendus théologiques, les injustes tendances des souverains vis-à-vis le Saint-Siége. Sa profession de foi consiste à proclamer bien haut que le Vicaire de Jésus-Christ n'a rien à voir dans la politique des rois chrétiens.

En conséquence de ce principe de sécularisation, dont le monde subit aujourd'hui les résultats, le Gallicanisme soutient les prétentions sacriléges de Philippe le Bel, rédige la pragmatique de Bourges, et, sous Louis XIV, approuve le droit de régale, c'est-à-dire le vol manifeste des biens de l'Eglise.

Quand le Pape condamne cette injustice, le Gallicanisme refuse de publier la sentence, et ne rougit pas de livrer aux hommes du parlement les lettres apostoliques. Plutôt que d'obéir au Pape, il déclare par des protestations, signées de sa main, qu'il aime mieux obéir au roi.

Dans le but de légitimer ses résistances, il compose des histoires ecclésiastiques où, accu-

mulant les mensonges et dénaturant les faits, il accuse la cour de Rome d'empiètements continuels, et les plus saints Papes d'ambition désordonnée et d'abus de pouvoir, soit à l'égard des princes, soit à l'égard des évêques.

Il ne s'en tient pas là. Sectaire au petit pied, il se dresse fièrement en face de l'Eglise universelle, et dans une déclaration de principes, il prétend enseigner, en quatre articles, au Vicaire de Jésus-Christ, la nature de ses prérogatives, déterminer l'étendue de ses pouvoirs et tracer les limites au delà desquelles il n'a plus droit à l'obéissance.

Plus tard, il rédige, de concert avec le Jansénisme, la *Constitution civile du clergé*. Comme on sait, l'acte schismatique ne tient aucun compte de la juridiction suprême et universelle du souverain Pontife, à qui on daigne reconnaître, seulement pour la forme, la primauté d'honneur.

De l'école gallicane sont sorties des théologies élémentaires qui, depuis deux cents ans, ont infiltré goutte à goutte le poison de ses doctrines dans l'âme inexpérimentée des élèves du sanctuaire. Dans ces livres, maigres de science et plus maigres de vérités, sont niées ou amoindries les prérogatives divines du Saint-Père, et soutenues comme légitimes les prétentions abusives des princes laïques. Après avoir, pendant cinquante

ans, servi de nourriture au clergé de France. une de ces théologies a été, tant elle est mauvaise, l'objet d'une condamnation solennelle.

C'est dans ce livre et dans d'autres pareils, que les futurs ministres de l'Eglise ont appris, entre autres, la nécessité du *placet regium* pour rendre exécutoires les ordres du Saint-Père; le droit des princes de mettre des empêchements dirimants au mariage; la supériorité du concile sur le Pape; l'obligation de l'assentiment des évêques, afin de rendre irréformables les décrets du souverain Pontife.

Ainsi, malgré la parole du Fils de Dieu, ce n'est plus Pierre qui doit confirmer ses frères et paître les brebis aussi bien que les agneaux; ce sont les enfants qui doivent confirmer leur père, et les brebis qui doivent diriger le pasteur. Qu'est-ce que cela, sinon le renversement de la constitution divine de l'Eglise?

L'indépendance qu'ils ont réclamée pour les princes, les gallicans ont trouvé bon de la revendiquer pour eux-mêmes et de la pratiquer. Malgré les condamnations les plus formelles, ils ont défiguré la grande loi de la prière catholique. Fabriquant, au gré de leurs caprices, des liturgies particulières ils ont créé l'anarchie dans un ordre de choses où l'unité doit être surtout respectée. Non-seulement ils ont fabriqué ces

liturgies insurrectionnelles, mais encore ils se sont opiniâtrés à les défendre.

Pour réduire à l'obéissance ces fils bien nés, les désirs ardents et souvent exprimés du souverain Pontife, leur supérieur et leur père, n'ont pas suffi. Il a fallu le grand mouvement catholique de retour à l'unité. Or, ce mouvement ils l'ont vu avec dépit et ils l'ont combattu par tous les moyens, jusqu'à persécuter ceux qui le favorisaient. Les uns ont fini par céder, mais de la plus mauvaise grâce et avec des lenteurs qui font de leur obéissance un scandale. Plusieurs même s'obstinent encore dans une résistance aussi inexcusable que ridicule.

Comme corollaire de leur usurpation du droit liturgique, ils ont décapité nos Eglises, en niant leur apostolicité immédiate, déniché nos saints, supprimé de leur chef, ou laissé supprimer par arrêt du parlement, l'office de quelques-uns. Dans le culte public, se mettant au dessus des saintes règles de l'Eglise, ils ont introduit une foule de rubriques et de cérémonies, dépourvues de sens et d'autorité.

Sous le nom de *Droit coutumier*, ils les ont présentées comme une fin de non-recevoir au retour à l'unité. Quand il a fallu, devant une condamnation formelle du Saint-Siége, renoncer à ces chers abus, beaucoup ont opposé la force

d'inertie. Bien que soumis en *principe*, ils laissent subsister dans la *pratique* une foule de choses illégitimes ou extra-légales.

Dans certaines circonstances, défenseurs bruyants du pouvoir temporel du Pape, ils font bon marché de son pouvoir spirituel, lorsqu'il touche à leur indépendance personnelle ou à leurs opinions. Afin de sauvegarder leur omnipotence, quelques-uns ont défendu d'enseigner le droit canon dans les séminaires ; d'autres ont dit : le droit canon, c'est moi. Malgré les prescriptions du concile de Trente et l'exemple récent de la plupart de leurs collègues, il en est qui n'ont assemblé ni concile provincial, ni synode.

Plutôt que d'abandonner loyalement ce qu'ils appellent leurs idées libérales, ou leur fantôme de conciliation de l'Eglise avec l'esprit moderne, on en connaît qui n'ont tenu aucun compte du *Syllabus* de Pie IX, et qui ont même essayé d'interpréter dans leur sens l'Encyclique qui les condamne.

D'autres trouvent un moyen plus court de se dispenser de l'obéissance. Quand une Bulle romaine ne leur convient pas, ils déclarent qu'elle n'est pas reçue *légalement*, et pour eux elle est non-avenue. Il en est qui sont allés jusqu'à nier au Chef de l'Eglise sa juridiction universelle.

ordinaire, directe et immédiate sur les différents diocèses de la catholicité.

En vertu de la même prétention archigallicane, trente six évêques français contestèrent à Pie VII le droit de faire le concordat, et leur résistance donna lieu au schisme de la petite Eglise. Faut-il ajouter qu'on a entendu des professeurs de théologie mettre sérieusement en question si le pape, venant dans un diocèse de France, pourrait y confesser sans la permission de l'Ordinaire?

A voir ce qui s'est passé au concile du Vatican, on se demande laquelle de ces prétentions était abandonnée par les gallicans français et étrangers. La grande question de l'auguste assemblée était l'infaillibilité personnelle du Pontife romain. Cette infaillibilité n'était pas, elle n'a jamais été une opinion *libre*. Clairement exprimée dans l'Evangile et reçue par la tradition catholique, elle fait partie du dépôt de la révélation. En aucun temps, on ne pouvait la combattre sans se rendre coupable d'une témérité condamnable.

« Même avant le concile, la doctrine de l'infaillibilité, en Italie et ailleurs, était regardée comme *proxima fidei*. Tout ouvrage qui l'attaquait était mis à l'index. On *tolérait* pour la France l'opinion contraire, afin d'éviter les

scandales et les schismes. Malgré cela, on ne pouvait pas dire que c'était une question *libre*. Quand il n'y aurait eu que les condamnations répétées des *Quatre articles*, cela suffisait pour ôter la liberté de l'opinion contraire[1]. »

Bien que non définie dogmatiquement, la doctrine de l'infaillibilité pontificale a toujours été la base du gouvernement de l'Eglise. En prévision de l'avenir, la Providence, qui ne tâtonne jamais, a voulu que cette vérité, dégagée de tout nuage, vînt aujourd'hui prendre rang parmi les dogmes de foi. D'imprévoyables évènements n'ont pas tardé à lui donner raison. Le lendemain même de la proclamation solennelle de l'infaillibilité pontificale, éclate une guerre terrible, dont les premiers résultats ont été l'envahissement de Rome, l'emprisonnement du Chef de l'Eglise et l'impossibilité de continuer, Dieu sait jusqu'à quand, les travaux du concile.

Malgré l'immense majorité des Pères, qu'ont fait les gallicans? Ceux qui écrivaient de si

[1] La dottrina dell'infallibilità in Italia e altrove era tenuta *tanquam proxima fidei*. Qualsiasi libro che la impugnasse era messo all'indice. Si *tollerava* per la Francia l'opinione contraria, onde non si suscitassero scandali e scismi. Ciò non pertanto non si potea dire essere una quistione *libera*. Ove altro mancasse, le replicate condanne delle quattro proposizioni togliavano la libertà di opinar in contrario. (*Lettre d'un consulteur de l'Index*. — *Janvier* 1871.)

beaux discours en faveur de l'autorité temporelle du Pape, se sont montrés les ennemis déclarés de sa souveraineté spirituelle. Toute l'énergie de leur zèle pour le temporel du Pape s'est changée en courroux contre son autorité spirituelle. A la faveur du gouvernement impérial, dont ils se sentaient appuyés, trois ou quatre évêques français se sont dits mandatés par l'Eglise gallicane pour soutenir ses droits, c'est-à-dire pour porter la rébellion et l'hostilité jusqu'au pied du trône de saint Pierre.

Triste est un pareil mandat, plus triste la manière dont il a été rempli. Avec une opiniâtreté de sectaires, ces évêques et leurs partisans ont remué ciel et terre, invoqué le bras séculier, multiplié les pamphlets, les calomnies, les falsifications historiques, employé les plus basses manœuvres, jusqu'à recourir aux intrigues féminines, et, pour répéter une de leurs expressions, ils ont *craché leur âme,* afin d'empêcher la définition dogmatique de l'infaillibilité [1].

Et cela, ils l'ont fait en présence de toute l'Eglise assemblée et au grand scandale du

[1] Sous le couvert de l'*inopportunité,* c'est la definition même qu'ils combattaient. Qu'on relise le fameux *memorandum,* et qu'on se rappelle l'acharnement avec lequel ils ont attaqué le Pape Honorius. A tout prix ils voulaient le trouver *faillible* et *failli,* afin de couper la chaîne de la tradition sur l'infaillibilité des Pontifes romains. Le succès sur ce point assurait leur victoire.

monde entier. « La définition de l'infaillibilité pontificale, nous écrivait-on de Rome, le lendemain du concile, a été une chose vraiment miraculeuse. Si vous pouviez connaître toutes les mauvaises manœuvres, je dirais les manœuvres de sectaires, employées par les gallicans pour nous empêcher d'arriver au but désiré et faire ajourner la définition à un temps indéterminé, vous en resteriez stupéfait[1]. »

Tel a été le Gallicanisme jusqu'à son dernier soupir, qui eut lieu le 18 juillet 1870. Plutôt que de signer avec leurs vénérables collègues son acte de décès et d'assister à ses funérailles, quelle a été la conduite de ses tenants? Inconséquents avec leur propre principe, en vertu duquel la vérité est toujours du côté du Pape et de la majorité des évêques, ils se sont *abstenus;* puis, enfuis de Rome comme des transfuges de la vérité!!!

De retour dans leurs diocèses, un grand nombre se sont dispensés de notifier aux fidèles les constitutions du concile. Plusieurs même n'ont pas fait connaître leur adhésion personnelle au dogme défini, de telle sorte qu'on ne

[1] Sì, la definizione dell'infallibilità pontificia è stata un'opera veramente miracolosa. Se potesse conoscere tutte le male arti, e direi le arti settarie, adoprate dai gallicani per non farci giungere al termine sospirato, e per farne differire a tempo indeterminato la definizione, resteresse pieno di meraviglia.

sait encore ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils sont. Un pareil silence afflige le Saint-Père. Il s'en plaint dans sa lettre à l'archevêque d'Alger, à l'occasion de la démission de l'évêque de Constantine, et plus amèrement encore dans sa réponse aux évêques d'Allemagne.

La rapide exquisse de la conduite permanente des gallicans donne lieu à cette conclusion, désormais inattaquable, savoir : que le Gallicanisme a constamment méconnu le quatrième précepte : *Père et mère honoreras ;* qu'il a été un puissant auxiliaire de la politique césarienne des gouvernements modernes et, dans un sens très-réel, le pionnier des garibaldiens.

Si le Gallicanisme n'avait jamais existé, c'est-à-dire : si, au lieu d'avoir trop souvent les yeux tournés vers César et pris ses volontés pour règle de conduite, tous ceux à qui leur caractère, leur position et même leur serment, commandent un dévouement plus absolu à la papauté, s'étaient, en toute circonstance, montrés les fils respectueux du Saint-Père, les défenseurs intrépides de ses droits, les exécuteurs fidèles de ses ordres, et même, ce qui est le devoir d'enfants bien nés, s'ils étaient allés au devant de ses désirs, pense-t-on qu'ils n'auraient pas entretenu dans toute son énergie le sentiment de profonde vénération dont la vieille Europe entourait le

Vicaire de Jésus-Christ, et qui était la meilleure sauvegarde de son indépendance?

S'il en avait été ainsi, pense-t-on que les laïques n'auraient pas été plus soumis, les princes moins entreprenants et les ennemis déclarés du Saint-Siége moins audacieux?

Si les idées fébroniennes, sœurs des idées gallicanes, eussent été inconnues en Autriche, pense-t-on que Joseph II se fût permis impunément de braver, outre l'opinion publique, les protestations du clergé, et de faire, au dernier siècle, ce que Louis XIV avait fait au siècle précédent?

S'il n'avait pas vu le clergé de France contester, depuis longtemps et en beaucoup de points, les droits du Saint-Siége, les amoindrir et même les nier; ne se soumettre à ses ordres les plus formels qu'avec réserve et de mauvaise grâce, sous prétexte qu'ils attentaient aux libertés gallicanes : pense-t-on que le premier Bonaparte aurait eu l'idée de fabriquer les articles organiques et la force de les imposer comme lois, sur lesquelles sont encore à cheval nos ministres et nos conseillers d'Etat?

Plus récemment encore, s'il n'avait pas été endoctriné par le Gallicanisme, et témoin de la conduite des gallicans pendant le concile, pense-t-on que le dernier Bonaparte, en partant

pour la guerre où il s'est perdu, aurait écrit à l'empereur d'Autriche : « Je retire mes troupes de Rome. C'est ma réponse à la définition de l'infaillibilité. Votre Majesté trouvera d'autres moyens d'abaisser les prétentions de la cour romaine? »

S'agit-il des envahisseurs de Rome? Comme les gallicans n'ont pas cessé, depuis plus de deux cents ans, de se montrer récalcitants vis-à-vis du Siége apostolique, et en particulier de dénier au Saint-Père la plénitude de sa souveraineté spirituelle, en lui contestant la prérogative divine de l'infaillibilité, les garibaldiens lui dénient aujourd'hui le droit sacré de la souveraineté temporelle.

Les premiers ont attaqué le pontife; les seconds attaquent le roi. Par des chemins différents, les uns et les autres aboutissent au même résultat : l'affaiblissement de l'autorité spirituelle du Vicaire de Jésus-Christ, suivi de l'affaiblissement de son autorité temporelle. Là devait conduire l'inexorable logique du mal.

Mais le mal aussi a ses conséquences. En attendant que, dans les calculs infaillibles de la justice divine, l'Italie garibaldienne ait son tour, la France gallicane a eu le sien. L'opposition systématique au Saint-Père, venue de la part de ceux qui devaient donner l'exemple de la sou-

mission, a été l'avant coureur, et, du moins en partie, le provocateur des maux qui devaient fondre sur la France. Le châtiment ne s'est pas fait attendre.

Puissions-nous en reconnaître la cause, et, en expiation, faire pour restituer le Pape dans tous ses droits autant que nous avons fait pour l'en dépouiller! C'est une question de vie ou de mort. Tant que la base fondamentale de l'ordre social chrétien ne sera pas remise à sa place, le monde ne peut attendre que des ébranlements de plus en plus profonds et des catastrophes de plus en plus redoutables.

CHAPITRE X.

OÙ EN EST ROME?

L'envahissement actuel de Rome, différent des autres, — dans ses caractères, — dans son but. — La possession de Rome, idéal de la Révolution. — Paroles du cardinal Patrizzi et de Pie IX. — Cri de guerre des modernes païens : *Rome ou la mort.*

Pour l'univers catholique, Rome est la ville sainte. Mère et maîtresse de toutes les Eglises, métropole de la foi, Rome est le foyer d'où rayonne sur toutes les parties de la terre la lumière du

christianisme. Or, depuis le 20 septembre 1870, Rome est au pouvoir de véritables païens. Afin de voir de plus en plus clairement où en est le monde, il est nécessaire d'étudier cette nouvelle prise de Rome, dans ses caractères particuliers et dans son but hautement avoué.

Déjà nous l'avons fait entendre : l'envahissement actuel de Rome diffère essentiellement de ceux qui l'ont précédé. Les premiers étaient des actes de brutalité personnelle et de violence passagère. Celui qui vient de s'accomplir est le résultat d'un plan conçu de sang-froid, savamment élaboré, et connu depuis longtemps de toute la diplomatie de l'Europe, notamment depuis le congrès de Paris, en 1856, où fut soulevée la prétendue question italienne.

Autrefois, l'opinion publique protestait avec énergie contre l'usurpation de la ville éternelle, patrimoine sacré, non de l'Italie, mais de toute la catholicité. Aujourd'hui, les nations de l'Europe, non-seulement n'ont rien fait pour empêcher l'envahissement de Rome ; plusieurs même y ont poussé directement.

De concert avec l'Italie, le gouvernement bonapartiste a fait à l'Autriche la guerre injuste, dont le dernier mot devait être la prise de Rome. Il a commandé le massacre de Castelfidardo, *andate e fate presto;* défendu à l'Espagne d'en-

voyer un corps de troupes pour protéger Rome, et mis des entraves à l'enrôlement des volontaires pontificaux. L'attentat consommé, les autres nations, même les moins perverties, sont demeurées impassibles. A peine si la terre des preux a fourni quelques milliers de croisés pour défendre la plus sainte et la plus glorieuse des causes.

Plusieurs fois, sans doute, les anciens usurpateurs de Rome ont osé porter une main sacrilége sur la personne sacrée du souverain Pontife; mais du moins leur bouche n'insultait pas l'auguste victime. Aujourd'hui, non contente de s'emparer de Rome, de spolier les couvents et d'attenter à la liberté du Saint-Père, la Révolution l'outrage par d'ignobles pamphlets et par des caricatures obscènes.

Enlevant des palais pontificaux, ou brisant dans les rues, les signes du christianisme, elle organise de sacriléges mascarades, où figurent, sous d'ignobles déguisements, le Saint-Père, les cardinaux, les religieux et les religieuses. Ces troupes de nouvelles bacchantes s'en vont hurler sous les fenêtres du vénérable prisonnier : « Avec la tête de Pie IX, nous jouerons à la paume. Nous voulons le fusiller; mort au Pape; mort aux prêtres[1] ! »

[1] Aussi, dans plusieurs églises de Belgique, le tronc pour le

Ce n'est pas tout. Afin de montrer aux plus aveugles le but païen de l'envahissement actuel de Rome, la Révolution « a établi, ce que nul usurpateur n'avait jamais fait, au centre de la catholicité, à Rome, demeure du Pontife et du Maître suprême de la vérité, une société de *libres penseurs*. Cette société tient des séances publiques, annoncées d'avance par des affiches imprimées. Elle rend compte de ses discussions par la voie des journaux, et doit publier prochainement un journal, destiné à combattre les idées superstitieuses de cette religion, qui se donne le nom de catholique[1]. »

Dès aujourd'hui, les modernes païens mettent leurs doctrines en pratique. D'une part, ils établissent à Rome la grande-maîtrise de la franc-maçonnerie ; d'autre part, ils donnent des banquets, servis en gras, le Vendredi-Saint, à l'heure même où le Fils de Dieu daigna mourir sur une croix, pour tirer Rome et le monde du paganisme. Si elle n'est pas là, où trouver l'abomination de la désolation dans le lieu saint, prédite par Daniel ?

Autrefois, et la différence est fondamentale, l'envahissement de Rome n'ôtait pas à l'Eglise

denier de saint Pierre est placé au milieu de la nef, entouré des ornements de la Passion.

[1] Circulaire du cardinal Antonelli, 24 janvier 1871.

toute son indépendance matérielle. Propriétaire foncière dans toute l'Europe, et grande propriétaire, elle continuait d'être une puissance avec laquelle les plus fiers tyrans devaient compter. Aujourd'hui, par la prise de Rome, la Révolution enlève à la mère des nations chrétiennes son dernier pouce de terre indépendant, et la déracine complètement du sol de l'Europe.

« Or, c'en est fait, écrivait M. de Bonald, de la religion publique en Europe, si elle n'a plus de propriété; et c'en est fait de l'Europe, si elle n'a plus de religion publique[1]. »

Telle était aussi la conviction du comte de Maistre. Entrevoyant la dissolution prochaine de la vieille Europe, l'illustre penseur écrivait, peu de temps avant sa mort, au comte de Marcellus : « Je sais que ma santé et mon esprit s'affaiblissent tous les jours. *Hic jacet!* voilà ce qui va bientôt me rester de tous les biens de ce monde. *Je finis avec l'Europe;* c'est s'en aller en bonne compagnie[2]. »

Rappelons encore une différence non moins caractéristique. Les anciens usurpateurs de Rome ne s'appuyaient que sur la force matérielle. Aujourd'hui, l'envahisseur a trouvé le moyen d'enrôler sous sa bannière la force matérielle et la force morale. Mise à sa solde, l'opi-

[1] *Théorie du pouvoir*, t. III, c. x, p. 106. — [2] Voir sa *Biographie*.

nion n'a cessé de faire la guerre au Souverain de Rome, afin de justifier d'avance sa spoliation. Aux insultes quotidiennes des journaux, provoquées, dans toute l'Europe, par l'affaire Mortara, odieusement travestie, sont venues se joindre les insinuations sacriléges de la *Tireuse de cartes;* les raisonnements hypocrites de la fameuse brochure *le Pape et le Congrès,* couronnés par les récits mensongers de l'infâme pamphlet *la Question romaine.*

A partir du ce moment, un *tolle* général s'est élevé contre le Vicaire de Jésus-Christ. Recueillez vos souvenirs : je ne crois pas que vous trouviez une seule calomnie, si odieuse qu'elle soit, qui n'ait été jetée à la face auguste du Père des chrétiens. On salait la victime avant de l'immoler : *Omnis victima sale selietur.* La guerre intellectuelle contre la papauté préparait la guerre matérielle, et en assurait le succès.

Tel est, considéré dans ses caractères distinctifs, l'envahissement actuel de Rome. Quel est-il dans son but? Croire que l'expulsion de l'Autriche du royaume lombardo-vénitien fut la raison de la guerre d'Italie, serait une erreur : elle n'en fut que le prétexte. Le but, déguisé d'abord et connu plus tard, était la spoliation du Saint-Père et la prise de Rome. La Révolution le savait. Aussi, malgré les usurpations succes-

sives que le gouvernement français, son instigateur, lui laisse accomplir, elle n'est pas satisfaite. Ce n'est ni Parme, ni Florence, ni Modène, ni Naples, ni Palerme qu'elle veut : c'est Rome. Si elle prend la Toscane et la Lombardie, la Sicile et les Romagnes, c'est pour prendre Rome. Voilà ce que la Révolution a toujours voulu, ce qu'elle voudra toujours.

Pourquoi? Parce que, sans Rome, sa victoire n'est pas complète. Rome est le cœur du catholicisme. La Révolution est l'ennemie irréconciliable du catholicisme. Pour en finir avec son ennemi, elle veut le frapper au cœur : elle veut Rome.

Pourquoi encore? Parce que, sans Rome, l'idéal de la Révolution ne sera jamais réalisé. Chose digne de remarque! aucun des anciens envahisseurs n'afficha la prétention de faire de Rome sa capitale. Autre est le but avoué de la Révolution. Reconduire Satan dans Rome; le replacer au Capitole; ressusciter, sous un nom ou sous un autre, le gigantesque empire des Césars, armé de toutes pièces contre le catholicisme; refaire de Rome la capitale de ce nouvel empire antichrétien, dont l'Italie, ramenée à l'unité politique, sera comme autrefois l'orgueilleux municipe : tel est, qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas, l'idéal de la Révolution.

Cette tendance diabolique, qu'on nous permette de le rappeler, fut signalée par nous il y a longtemps. Aujourd'hui elle est devenue palpable, et les preuves abondent : trois suffiront.

Le 28 juin 1860, le Cardinal-Vicaire disait dans son *Edit* à l'occasion de la fête du prince des apôtres : « Le triomphe de saint Pierre sur la ville de Rome a excité une telle rage chez le démon, qu'il n'a jamais cessé d'attaquer par la guerre la plus acharnée le Saint-Siége, ni de vouloir *ramener Rome aux erreurs et aux barbaries antiques*. Sans rappeler ses efforts dans les siècles passés, nous-mêmes n'avons-nous pas été, et ne sommes-nous pas à l'heure qu'il est, témoins de ceux qu'il dirige contre la barque de Pierre? Et ses efforts n'ont pas été sans succès. »

Plus explicite encore est Pie IX lui-même. « Le but de la Révolution, dit la Sentinelle d'Israël, est de détruire de fond en comble l'édifice du christianisme et de reconstituer sur ses ruines l'ordre social du paganisme. Son grand moyen est de faire briller aux yeux des Italiens les *gloires de Rome païenne*, afin de rendre odieuse Rome chrétienne, comme étant l'obstacle qui empêche l'Italie de reconquérir l'antique splendeur des temps anciens, c'est-à-dire des temps païens : *quo Italia pristinum veterum*

temporum, id est Ethnicorum, splendorem iterum acquirere possit[1]. »

Assez forte aujourd'hui pour n'avoir plus besoin de masque, la Révolution confirme la vérité de ces formidables révélations. Un de ces fils, Cavour, s'écrie en plein parlement : « Rome nous appartient ; et nous voulons qu'elle soit la capitale de l'Italie. »

Avidement recueillie et sans cesse répétée, la déclaration officielle devient le cri de guerre de Garibaldi et de ses bandes : *Roma o morte,* Rome ou la mort. Comprend-on bien l'effrayante profondeur de ce mot dans la bouche de la Révolution, rêvant tout autre chose qu'un empire italien. Elle dit : Rome ou la mort ; je veux Rome, je la veux à tout prix ; il me la faut, sans quoi je suis vaincue, je suis morte : *Roma o morte*. Sans Rome, inutiles toutes mes victoires ; sans Rome, adieu mon futur empire sur le monde.

Chose frappante, et qui montre la mystérieuse destinée de la ville éternelle ! pendant la lutte des trois premiers siècles, entre le paganisme et le christianisme, *Rome ou la mort* fut le cri de guerre des deux armées belligérantes.

Rome ou la mort, disait le christianisme. Si je n'ai pas Rome, je suis vaincu ; adieu mon empire sur le monde : *Roma o morte*.

Encycl., 8 déc. 1849.

Rome ou la mort, répondait le paganisme. Si je perds Rome, je suis vaincu; adieu mon empire sur le monde : *Roma o morte.*

Rien n'est plus vrai. La prise de Rome par le christianisme fut le triomphe du christianisme sur le paganisme et l'établissement de son règne. Par un retour effrayant, voilà que, après dix-huit siècles, le même mot redevient le cri de guerre des mêmes combattants. Ainsi la prise de Rome par le paganisme moderne sera son triomphe sur le christianisme et l'établissement de son règne.

Ce triomphe sera-t-il durable? Satan, rentré victorieux dans son ancienne capitale, en restera-t-il définitivement le maître? Les uns disent oui; les autres, non. Qui a tort? qui a raison? Il ne nous appartient pas de répondre. Nous nous contenterons d'exposer, dans les chapitres suivants, ce que la tradition nous apprend des destinées de Rome.

CHAPITRE XI.

OÙ EN EST ROME?

Résumé des caractères de l'envahissement actuel de Rome. — Ce qu'il présage. — Retour au paganisme. — Vers la fin des temps, Rome redeviendra païenne. — Témoignages de la tradition. — Lettre de Pie IX.

Résumons d'abord les caractères essentiels qui distinguent l'envahissement actuel de Rome des envahissements précédents.

1° L'envahissement actuel n'est pas le fait d'une ambition vulgaire, ni d'une violence personnelle. Il est le résultat d'un vaste plan, fortement conçu et préparé de longue main ;

2° Directement ou indirectement toutes les nations de l'Europe en sont complices ;

3° Il a pour but de briser le joug de la papauté, afin d'émanciper l'homme de la tutelle du christianisme et de refaire Rome ce qu'elle était sous les Césars ;

4° A la différence des autres envahisseurs, la Révolution prétend s'établir définitivement à Rome et en faire la capitale d'un grand empire ;

5° Cet envahissement a lieu après que l'Eglise, dépouillée de toute propriété indépendante, n'a plus de racines dans le sol de l'Europe ;

6° Il s'accomplit à une époque où le trône temporel de la papauté est tellement ébranlé, qu'en moins de quatre-vingts ans il a été renversé quatre fois, et que, pendant les vingt dernières années, il n'a pu se soutenir qu'à l'aide d'une force étrangère ;

7° Les envahisseurs actuels de Rome se conduisent en vrais païens.

Tous ces caractères sont incontestables ; et dans leur ensemble, ils se révèlent aujourd'hui pour la première fois. Que présage ce fait inconnu dans l'histoire? L'envahissement actuel de Rome n'est-il, pour la Révolution, qu'un triomphe passager, ou faut-il y voir un pas en avant, et même le plus marqué qu'on connaisse, vers l'occupation finale de la ville éternelle par le prince de ce monde? Laissons la tradition nous expliquer les destinées futures de la cité de Romulus.

Nous avons entendu Pie IX déclarer solennellement que le but de la Révolution, en s'emparant de Rome, était de ramener le monde au paganisme. En livrant à l'Europe le programme de la Révolution, le Voyant d'Israël est l'écho d'une tradition, transmise de génération en génération par les Pères de l'Eglise, défendue par les théologiens les plus renommés et acceptée par les interprètes les plus autorisés de l'Ecriture.

Cette tradition dit, d'une part, que, vers la fin des temps, la puissance de Rome chrétienne cessera; et, d'autre part, que Rome redeviendra païenne. En sorte que l'Eglise finira comme elle a commencé, par une lutte gigantesque, dont Rome, redevenue païenne, sera le centre et le foyer.

Comme nous devons parler plus tard de la destruction de l'empire de Rome, nous nous contenterons de rapporter ici, sur cette partie de la tradition, le texte de Suarez. « Je n'ai jamais regardé comme un signe douteux de la fin des temps la destruction de l'empire de Rome; car cela est certain, et appuyé sur la commune tradition des Pères, que nous regardons même comme apostolique[1]. »

Venons à la seconde partie de la tradition, et donnons la parole à ses illustres témoins. « J'ajoute, continue Suarez, que, d'après le sentiment d'un grand nombre de sages, dont j'ai rapporté les paroles, il n'est pas incroyable que, vers les temps de l'antechrist, ou pendant son règne, Rome, de nouveau envahie par des païens, rede-

[1] Adverto eruditum quemdam virum me reprehendisse, quod dixerim signum hoc de eversione romani imperii incertum esse; si tamen attente legantur quæ diximus, non signum ipsum in dubium revocavimus, quod certum, et communi Petrum traditione, quæ nobis etiam apostolica visa est, constare. *De Antichr.*, lib. V. c. IX, n. 14.

vienne païenne ; que l'Eglise étant bannie de son sein, ou tellement persécutée qu'elle soit obligée de se cacher dans un coin ou dans les cavernes de la terre ; et alors pourra s'accomplir parfaitement la prophétie de saint Jean sur Rome païenne[1]. »

Plus explicite que Suarez est le savant cardinal Bellarmin. « Plein de rage contre Rome, dit-il, Satan regagnera le terrain qu'il a perdu, et se jettera sur la ville éternelle. Il s'en rendra maître et la désolera[2]. »

Maître de Rome, qu'en fera-t-il? Les autres dépositaires de la tradition vont nous l'apprendre: « Vers la fin des temps, dit Malvenda, le collaborateur de Baronius, Rome commettra des crimes plus grands que ceux dont elle se rendit coupable pendant qu'elle était païenne ; car elle reniera la foi, chassera le souverain Pontife, mettra à mort les religieux et les prêtres, et retournera à l'idolâtrie. Elle recouvrera son ancienne puissance temporelle, sa splendeur, et s'en servira pour persécuter les saints avec plus de fureur,

[1] Addo quod ex opinione multorum sapientum retuli, non esse incredibile Romam, prope antichristi tempora, vel in illis, a gentibus iterum superandam esse, et ad priorem ethnicum statum revocandam; ejecta inde Ecclesia, vel ita afflicta, ut quasi in angulo vel in cavernis terræ delitescat, et tunc impleri optime poterit prophetia Joannis in Roma ethnica. *De Antichr.*, lib. V, c. XXI, n. 7.

[2] Odio habebit Romam et eam expugnabit eamque desolabit... *De sum. Pontif.*, lib. III, c. III.

et immoler les martyrs avec plus de cruauté, qu'elle ne fit sous les premiers Césars[1]. »

Dans ses savants et très-orthodoxes Commentaires, Cornelius à Lapide donne, sans ombre de doute ni d'hésitation, le retour de Rome au paganisme, vers la fin des temps. « Par la grande Babylone, ivre du sang des saints et du sang des martyrs, les Pères et les interprètes sont unanimes à entendre Rome païenne, telle qu'elle était au temps de saint Jean, et telle qu'elle redeviendra à la fin du monde[2]. »

« Ainsi, vers les derniers jours, Rome recouvrera son ancienne gloire, retournera à l'idolâtrie et aux autres vices, et redeviendra ce qu'elle était sous Néron, Dèce et Domitien. Je veux dire que de chrétienne elle redeviendra païenne. qu'elle chassera le souverain Pontife et les fidèles qui lui seront attachés; qu'elle les persécutera et les fera mourir; et qu'elle imitera les

[1] Romam circa finem mundi, ad plura et majora scelera et flagitia redituram, quam prius, cum esset ethnica, commiserit: nam et fidem negabit, et Pontificem a se abjiciet, et ecclesiasticos ordines trucidabit, et ad idololatriam redibit. Nam antiquam temporalem potentiam iterum recuperabit, cum majori amplitudine... Sanctos persequetur acerbius, et martyriis crudelioribus afficiet, quam sub imperatoribus ethnicis passi fuerint. *De Antich.*, lib. IV, c. v; et apud Suarez, *ubi supra*.

[2] Hi omnes per Babylonem hic interpretantur Romam infidelem et ethnicam, qualis fuit tempore Joannis, et rursum erit in fine mundi. *In Apoc.*, c. XVII, 1.

persécutions des empereurs païens contre les chrétiens.

» Aussi Dieu punira en elle et sa propre infidélité et l'ancienne infidélité de ses pères. En un mot, de même qu'autrefois Babylone persécuta les juifs et les mit à mort; ainsi, à la fin du monde, Rome païenne persécutera les chrétiens et les fera mourir; car elle sera alors ce qu'elle fut autrefois, la capitale de l'idolâtrie et de toute sorte d'abomination[1]. »

Insistant sur ce fait, Cornélius ajoute : « A la fin du monde, Rome, redevenue païenne, persécutera le Christ et les chrétiens et surtout le souverain Pontife, qu'elle chassera, ou fera mourir. C'est alors que Dieu punira les anciens péchés des Romains, dont la mesure sera comblée à la fin du monde. Il en résulte que les Romains

[1] Hæc intelligenda esse de Roma urbe, non quæ est, aut fuit, sed quæ erit in fine mundi : ac consequenter romanam urbem tunc redituram ad pristinam suam gloriam, pariter et idololatriam aliaque vitia, ac talem fore qualis fuit tempore sancti Joannis, sub Domitiano, Nerone, Decio, etc. Nimirum ex christiana tunc rursum fiet ethnica, Pontificemque christianum et fideles ei adhærentes ejiciet, persequetur et occidet... In fine mundi, ipsa rursum ethnica æmulabitur persecutiones imperatorum ethnicorum in christianos; itaque Deus in ea puniet et propriam, et antiquam patrum infidelitatem... Sicut Babylon judæos, ita Roma ethnica christianos persecuta est et occidit, et rursum persequetur et occidet in fine mundi; erit enim tunc, uti fuit olim, caput idololatriæ omnisque abominationis. *In Apoc.*, v, 1 et 6.

des derniers temps seront punis plus sévèrement qu'ils ne l'eussent été sans les péchés des anciens Romains, dont ils habitent la ville et dont quelques-uns se croient les descendants; car ils se feront les approbateurs, les apologistes et les imitateurs de leurs crimes[1].

« Toutefois, comme dans les premiers siècles, il y aura toujours à Rome un grand nombre de fidèles et de saints, soit connus publiquement, soit cachés et retirés dans les catacombes et les lieux secrets. Leur vertu et leur gloire, comme celle du souverain Pontife, seront plus grandes; puisque, au milieu de magistrats et de citoyens impies, ils persévèreront dans la foi et dans la piété jusqu'au martyre.

» Ainsi, loin de nuire à l'Eglise, cette Révolution augmentera sa gloire. Jamais Rome chrétienne ne fut plus glorieuse, que lorsque Rome païenne, altérée de sang, la persécutait avec le

[1] In fine mundi, Roma, ad paganismum rediens, Christum et christianos, ac maxime Pontificem persequetur, expellet vel occidet... Hinc Deus excidet illam : puniet enim prisca Romanorum peccata, impleta eorum mensura in fine mundi. Unde gravius punientur Romani tunc futuri, quam puniti fuissent, si similia priscorum Romanorum peccata non præcessissent. Erunt enim ipsi priscorum posteri (utpote incolæ et cives ejusdem urbis Romæ, quidam etiam a priscis illis prognati, eorumque nepotes), et asseclæ; quia eorum scelera probabunt, laudabunt, reque ipsa sequentur et imitabuntur. *In Apoc.*, v, 6, et c. XVIII, 20.

plus de rage. Il en sera de même, lorsque Rome sera redevenue païenne. La gloire du Vicaire de Jésus-Christ et des vrais fidèles qui resteront dans son sein, brillera d'un éclat bien autrement vif, que si Rome était toujours demeurée chrétienne et pieuse.[1] »

Par une coïncidence digne de remarque, Pie IX emploie, pour caractériser les promesses actuelles de la Révolution, les mêmes termes dont les anciens docteurs se sont servis pour en marquer l'accomplissement. Ils ont dit, il y a des siècles : « Rome redeviendra à son antique splendeur, à ses richesses, à sa puissance, à sa gloire, reine et maîtresse du monde. Redevenue païenne, Rome elle-même dira : Je suis reine ; j'ai chassé le Pontife, mon époux : et je ne suis pas veuve : je suis pleine de peuple[2]. »

Pie IX dit aujourd'hui : « Pour aliéner l'esprit des Italiens de la religion catholique, les ennemis de l'Eglise ne rougissent pas d'affirmer et de crier partout que l'Eglise romaine est l'obstacle qui s'oppose à la gloire de l'Italie, à sa grandeur et à sa prospérité, et l'empêche de ré-

[1] *In Apoc.*, v, 1.

[2] Romam in fine mundi ad pristinum imperii splendorem, opes, vires, et pompam redituram, ut sit, sicut olim fuit, regina orbis et domina mundi... Dicet ergo Roma infidelis : Sedeo regina, quamvis Pontificem, qui vir meus erat, ejecerim ; non sum tamen vidua, sed plena populo. *Cor. in Apoc.*, XVIII, 7.

acquérir l'antique splendeur des temps anciens, c'est-à-dire des temps païens[1]. »

Chose plus frappante encore : les révolutionnaires actuels ne cachent plus leur pensée et parlent comme Pie IX. Les prétendus émancipateurs de Rome n'ont-ils pas sans cesse à la bouche : que Rome est esclave ; que, le Pape expulsé, la ville éternelle redeviendra libre et reine comme autrefois? Par l'organe de Cavour, ne lui ont-ils pas dit : « Réjouis-toi des glorieuses destinées que nous te promettons. Nous sommes aujourd'hui tes soldats, parce que nous voulons être demain tes fils et tes citoyens. Si nous combattons, c'est pour te rendre ton antique majesté, ton antique Capitole, tes antiques triomphes. *C'est pour faire de toi la splendide capitale d'un grand empire*[2]. »

Cette lugubre destinée de Rome n'est nullement contraire aux promesses faites à l'Eglise et au Siége apostolique. « L'un et l'autre persévèreront toujours dans la foi et dans la possession de la chaire de Pierre. Placée dans un lieu ou

[1] Ecclesiæ hostes... ad Italorum animos a fide catholica abalienandos asserere etiam et quaquaversus clamitare non erubescunt, catholicam religionem italæ gentis gloriæ, magnitudini et prosperitati adversari... Quo Italia pristinum veterum temporum, id est Ethnicorum, splendorem iterum acquirere possit. *Encycl.*, 8, déc. 1849.

[2] Paroles de Cavour au parlement italien, 11 octobre 1860.

dans un autre, cette chaire ne périra pas plus que la foi, dont elle est la source. Toujours elle sera la même. Toujours l'Eglise demeurera visible, fût-elle obligée de fuir aux montagnes et de se cacher en grande partie dans les cavernes et les déserts[1]. »

« Dieu permettra cette chute de Rome, ajoutent les interprètes, afin que nous distinguions la ville, de l'Eglise; Rome, de la chaire de Pierre, et que les Romains apprennent que ce n'est ni à leurs mérites, ni à la majesté de leur ville, mais à la faveur de Jésus-Christ et de saint Pierre, qu'ils sont redevables de posséder le Siége apostolique et la métropole de l'Eglise[2]. »

Tout cela est grave ; plus grave encore, à nos yeux, est la lettre de Pie IX au Cardinal-Vicaire, en date du 30 juin 1871. Du fond de sa prison, le Saint-Père nous semble confirmer douloureuse-

[1] Non est etiam contra promissiones factas Ecclesiæ et Sedi apostolicæ de perseverantia in fide, et in cathedra Petri, quod Roma illo modo destruatur, quia cathedra nunquam deficiet, nec fides ejus, sive in hoc, sive in illo loco consistat ; ubique enim eadem erit, semperque Ecclesia visibilis durabit, etiamsi vi persecutionis cogatur ad montes fugere, vel in locis occultis magna ex parte se abscondere. Suarez, *De Antich.*, lib. V, c. VII. n. 14.

[2] Idque permittet Deus, ut urbem ab Ecclesia, Romam a cathedra Petri secernamus ; utque Romani non urbis suæ majestati, nec suis meritis, sed Christi Petrique gratiæ tribuant, quod ipsi Sedem pontificiam, et Ecclesiæ metropolim obtineant. *Cor. in Apoc.*, XVII, 1.

ment la tradition des siècles sur le prochain avenir de Rome.

Après avoir dit que le but des révolutionnaires n'est pas seulement d'usurper Rome, mais de détruire le centre du catholicisme, et le catholicisme même, Pie IX ajoute : « Cette phalange infernale s'est mise en tête d'extirper de Rome ce qu'elle appelle le fanatisme religieux. Implantée à Rome, elle veut rendre cette ville incrédule ou plutôt *en faire la maîtresse d'une religion* dite de tolérance, telle que la veulent ceux qui n'ont devant les yeux la pensée d'aucune autre vie que la vie présente, et ceux qui se forment de Dieu cette idée, qu'il laisse aller toutes choses, sans presque s'occuper de nos actes. »

Rome devenant la maîtresse du matérialisme et du fatalisme, n'est-ce pas Rome redevenue païenne ? Au jugement même du Vicaire de Jésus-Christ, voilà le but final de la Révolution et le caractère qui distingue essentiellement l'envahissement actuel de Rome de tous ceux qui l'ont précédé.

Telles sont les choses, au premier coup d'œil très-étonnantes, qu'ont écrites, à quelques pas du Vatican, et sans réclamation de la part des souverains Pontifes, les hommes éminents par leur science et par leurs vertus, que Rome admire comme ses plus grandes gloires, qu'elle aime

comme ses amis et qu'elle écoute comme ses oracles.

CHAPITRE XII.

OÙ EN EST ROME?

Comment Rome redeviendra païenne. — L'éducation. — Anecdote. — La corruption des hautes classes. — L'admiration pour les anciens Romains.

La cité des Papes, redevenue la cité des Césars, Rome retournée au paganisme : voilà donc la suprême destinée de la ville éternelle et le dernier triomphe de Satan. Comment s'accomplira cette apostasie, mille fois incroyable, si elle n'était mille fois annoncée. Avec une clarté surhumaine, la tradition a vu le chemin qui conduira Rome à ce terme fatal.

« Rome, dit-elle, aura le sort de beaucoup d'autres villes, de Jérusalem en particulier. Ainsi, nous voyons Jérusalem, païenne sous les Chananéens; fidèle, sous les Juifs; chrétienne sous les Apôtres; païenne, sous les Romains, surtout sous Adrien; mahométane, sous les Turcs. Il en sera de même de Rome. Païenne sous Néron et les autres Césars jusqu'à Constantin, Rome fut Babylone, la cité du mal. Sous Constantin, devenue chrétienne et pieuse, elle cessa d'être Babylone et commença d'être la

capitale de la cité du bien, ville sainte et fidèle, Sion chérie de Dieu, colonne de la foi, mère de la piété, maîtresse de la sainteté. Vers la fin de son existence, elle abandonnera la foi, la piété, Jésus-Christ, le souverain Pontife, et elle redeviendra païenne, Babylone, la capitale de la cité du mal[1]. »

La tradition continue : « Cette transformation de Rome chrétienne en Rome païenne ne se fera pas tout d'un coup. Les Romains des derniers temps se passionneront pour les marbres et les porphyres[2]. Ils feront consister leur gloire dans de splendides édifices, dans des temples d'idoles, dans des statues d'or et d'argent d'un beau ciseau et d'une forme variée[3]; dans les pierres précieuses dont leurs ancêtres ornaient Vénus, Cupidon et leurs autres monstrueuses divinités. Ils aimeront les jeux, les spectacles, toutes les choses par lesquelles les anciens Romains corrompirent les peuples et les attirèrent au culte des faux dieux[4].

[1] ... Sub finem mundi, deserens fidem, pietatem, Christum. Pontificem, rursum fiet Babylon. *Cor. in Apoc.*, XVII, 1.

[2] Au moyen âge, le voyage de Rome était un pèlerinage, rien qu'un pèlerinage; depuis la Renaissance, il est, pour la plupart, une excursion d'artiste, ou une simple promenade de touriste : rien autre chose.

[3] Il y a quelques années, une statue d'Hercule, trouvée à Rome, fut vendue, à Rome, quarante mille écus romains.

[4] Aliisque similibus, quibus quasi deliciis et illecebris Romani

« Ils s'habitueront à regarder avec orgueil les crimes de leurs ancêtres ; ils en feront le sujet de leurs louanges. Leur ambition sera de reproduire les actions de César, de Pompée, de Trajan. Ils voudront ressusciter la vaine gloire de l'ancienne Rome. Ils invoqueront les noms sonores des Catons : *Vieilles fumées romaines dont nous voyons déjà plusieurs se repaître et se glorifier.* Ils feront tout cela, parce qu'ils voudront imiter leurs ancêtres et rendre à Rome la splendeur, la gloire et la puissance dont elle jouit sous le paganisme[1]. »

Comment, après tant de siècles de christianisme, après tant de bienfaits dus à la papauté, les Romains redeviendront-ils passionnés pour le paganisme et pour Rome païenne ? La réponse est forcée : nous l'avons donnée cent fois. L'éducation fait l'homme. C'est d'elle qu'il reçoit ses idées, ses admirations, ses aspirations. L'homme, à son tour, transmettant ce qu'il a reçu, fait la société à son image. Qu'on proteste,

olim homines ad cultum suorum deorum pellexerunt, et in fine mundi pellicient. *Cor. in Apoc.*, XVIII, 3.

[1] Eorum (majorum) scelera probabunt, laudabunt. Volent enim æmulari gesta et gloriam Cæsaris, Pompeii, Trajani, Decii, Diocletiani, atque veteris Romæ fumos, et nomina vana Catonum, ut etiamnum aliquos priscis hisce Romanorum fumis pasci et gloriari videmus... Illis placebunt scelera majorum, eaque æmulari volent, ut Romæ pristinum sub gentilismo splendorem, pompam et imperium restituant. *Id.*, c. XVIII, n. 20.

qu'on s'irrite contre cette solution; elle n'en est pas moins vraie, et la seule vraie. D'elle-même elle s'impose à tout homme non aveuglé par le parti pris.

A ce propos, qu'il me soit permis de rapporter l'anecdote suivante. Etant à Rome, au mois de février 1853, j'attendais, dans une antichambre du Vatican, l'heure de mon audience. J'étais venu chercher, sans pouvoir obtenir autre chose que des encouragements, la condamnation romaine du *Ver Rongeur,* dont m'avait menacé certain évêque gallican.

Un des prélats de service, qui connaissait le but de mon voyage, lie conversation avec moi, et me dit : « Vous avez mille fois raison. Non-seulement pour la France, mais encore et surtout pour l'Italie. Nous avons ici une bourgeoisie et une jeunesse ingouvernables. En parlant des anciens Romains, ils disent toujours *nos ancêtres*. Leur rêve favori est de ressusciter la grande république romaine et de gouverner le monde par des proconsuls. La faute en est à l'éducation qu'ils reçoivent. On les *enfarine* d'admiration pour Rome païenne, et par là on les indispose contre Rome chrétienne. Qu'en arrivera-t-il ? »

Le 20 septembre 1870 a donné le premier mot de la réponse.

En attendant le second. laissons toujours par-

ler la tradition. « Les Romains, ainsi préparés de longue main, des affidés de Satan, des athées pervertiront les hautes classes parmi les Romains. Ils feront briller à leurs yeux l'antique gloire de leurs ancêtres. Ils les exciteront à la reconquérir et à restaurer le culte des dieux, auxquels l'empire dut sa splendeur. Ils les attireront à la volupté et à l'indépendance, afin de les conduire à l'athéisme, comme cela s'est vu dans beaucoup de pays et comme nous le voyons aujourd'hui[1]. »

Que dirait l'illustre interprète, s'il était témoin de ce que font, sous nos yeux, les révolutionnaires, maîtres de Rome? Il avouerait, comme tout le monde, que si la Rome *officielle* n'est pas idolâtre, elle est païenne, et non moins hostile au christianisme que la Rome des Césars. Qui peut répondre qu'un jour ou l'autre elle ne donnera pas une forme matérielle à l'*esprit* qui l'anime, et ne se prosternera pas devant quelque idole? Serait-il vrai que déjà, dans certains antres ténébreux, des Romains adorent *matériellement*

[1] Quomodo Roma in fine mundi ad pristinas opes et gloriam, acque ad ethnicismum redibit?... Variis modis id fieri poterit... Si magi aliqui et politici Romanos primores pervertant, eosque incitent ad pristinam patrum gloriam, et deorum cultum restaurandum... Si eos invitent ad vitia carnis omnemque vitæ licentiam, ut eos deducant ad atheismum, uti multis locis factum est olim, et etiamnum fieri audimus et videmus. *Cor. in Apoc.*, XVII, 1.

autre chose que Jésus-Christ? Quoi qu'il en soit, ce qui s'est vu peut se revoir.

Païens par leur éducation, les révolutionnaires de 93 devinrent bientôt formellement idolâtres. L'Europe a-t-elle oublié qu'ils adorèrent publiquement, et firent adorer par la France entière, une déesse en chair et en os? A-t-elle oublié qu'ils bâtirent, au milieu de Paris, un temple à Cybèle, à qui ils offrirent solennellement les prémices des biens de la terre? Enfin, a-t-elle oublié que le culte matériel de Jupiter, avec prêtres, encens et autels, s'est perpétué parmi nous jusqu'en 1821?

Etant données la corruption humaine et l'influence du démon, qui ne vieillit pas, pourquoi ce qui s'est fait à Paris ne se ferait-il pas à Rome? Le culte intérieur appelle le culte extérieur. Le jour où les révolutionnaires romains passeront de l'un à l'autre, Rome sera formellement idolâtre, et la tradition littéralement justifiée.

Alors s'établira le grand empire annoncé par la même tradition et dont l'idée ne s'est jamais perdue dans le monde. Quel sera-t-il? A coup sûr, ce ne sera pas la caduque monarchie de Victor-Emmanuel. Cet empire n'est autre que la grande république mazzinienne [1], c'est-à-dire,

[1] Elle s'appelle aujourd'hui l'*Internationale*.

sous un nom ou sous un autre, l'antique empire des Césars païens, essentiellement hostile au christianisme et dont Rome, redevenue païenne, sera la capitale. Afin de parler encore plus clairement, ce sera le règne de l'antechrist.

Telle est, dans son essence, la Révolution cosmopolite qui marche à grands pas à l'envahissement du monde moderne. Ses séides italiens, aujourd'hui geôliers du Vicaire de Jésus-Christ, et demain peut-être ses bourreaux, ne font qu'accomplir sur un point ce qu'elle-même espère réaliser dans l'Europe entière.

CHAPITRE XIII.

OÙ EN EST LA FRANCE?

Cause de ses malheurs. — La barbarie intellectuelle et morale, toujours suivie de la barbarie matérielle. — Exemple de Rome ancienne. — Exemple différent de l'Espagne. — Barbares du dedans et barbares du dehors. — La France les connaît.

Au centre de l'Europe vit une nation, célèbre entre toutes par son antiquité, par ses hauts faits, par sa richesse, par la beauté de ses villes, par ses arts, par sa littérature, par le nombre de ses habitants et par la vaillance de ses soldats; une nation qui, brillant au milieu de ses sœurs, comme le soleil au milieu des astres du firma-

ment, les attire dans son orbite et fait sentir son influence jusqu'aux extrémités de la terre ; une nation qui, plus qu'aucune autre, est l'objet des sympathies universelles.

Or, depuis quelques mois à peine[1], cette nation marche de désastres en désastres, d'humiliations en humiliations, et le monde épouvanté la voit descendre, avec une rapidité foudroyante, dans un abîme d'une profondeur inconnue.

Qu'est-il arrivé? La France, l'antique France, la première nation militaire du monde, a été vaincue, toujours vaincue par une nation née d'hier, sans passé glorieux, sans sympathies en Europe et dont jusqu'ici les rares victoires étaient dues à la ruse, plutôt qu'à l'habileté de ses chefs et au courage de ses soldats. Le fait est pourtant vrai. La France, qui naguère avait promené son drapeau victorieux dans toutes les capitales du continent, et, avec ses seules forces, soutenu longtemps le choc de toutes les nations de l'Europe, la France est aujourd'hui envahie, foulée, ravagée, vaincue par une seule puissance.

On disait que la douceur et la politesse des mœurs publiques, le progrès de la civilisation rendaient impossibles les horreurs des guerres païennes : et cette puissance, foulant aux pieds

[1] Ecrit au mois de novembre 1870.

les lois de l'humanité, fait une guerre de barbares, qui rappelle César, Genséric et Attila.

Ce phénomène inattendu surpasse tellement les prévisions humaines, il est tellement en dehors des proportions des évènements ordinaires, que le monde, spectateur de ce mystère, en est dans la stupeur.

Pourtant, il n'y a pas d'effet sans cause. Quelle est la cause de ce que nous voyons? Elle est dans cette inexorable loi de l'histoire : *Le siècle des sophistes est toujours suivi du siècle des barbares*.

Le genre humain a été perdu par un sophisme. De ce premier sophisme, débité au paradis terrestre par le père de tous les sophistes, est venue la barbarie tour-à-tour sauvage et savante, qui n'a pas cessé de régner sur quelque point du globe.

Or, la France est une nation *sophistiquée :* telle est la cause de ses malheurs. Une nation sophistiquée est une nation qui, en perdant la vérité, a perdu le principe de sa force et éteint la source de sa vie. C'est un fruit qui n'a plus que l'écorce. Une telle nation touche aux barbares, comme la cause touche à l'effet : la liaison est facile à saisir.

Il y a trois sortes de barbarie : la barbarie *intellectuelle,* la barbarie *morale,* la barbarie

matérielle. Les deux premières sont l'ouvrage direct des sophistes, et elles appellent la troisième, comme le principe appelle la conséquence.

Qu'est-ce que la barbarie intellectuelle? Lorsque, chez un peuple, les sophismes circulent libres et nombreux comme les atomes de l'air; lorsque toutes les vérités religieuses et tous les principes sociaux sont battus en brèche; que ceux qui en sont les représentants et les organes sont livrés au mépris et à la haine; lorsque le bien s'appelle le mal, le mal le bien; l'autorité, la tyrannie; l'obéissance, l'esclavage; la licence, la liberté; lorsqu'il ne reste plus aucune croyance, de quelque nature qu'elle soit, qui n'ait été honnie et ébranlée : en un mot, lorsque dans la majorité de ce peuple le rationalisme règne et gouverne, vous avez la barbarie des intelligences.

Qu'est-ce que la barbarie morale? Du droit de ne rien croire découle le droit de ne rien faire, ou de tout faire. Dans la pratique, ce droit est l'indifférence en matière de religion, le mépris des préceptes, des menaces et des promesses de Dieu et de l'Eglise; l'esprit général d'insubordination, le culte du corps, l'ardente recherche de toutes les jouissances capables de satisfaire les convoitises du cœur humain, l'esclavage des passions,

la haine jalouse de toute supériorité, l'abaissement des caractères, l'utile à la place de l'honnête, l'hypocrisie à la place de la franchise, la ruse et la fraude à la place de la justice et de la bonne foi, l'égoisme à la place de l'esprit de sacrifice ; les arts, les sciences, les industries, mises au service de toutes les concupiscences ; la vie matérielle, avec ses grossières exigences, absorbant la vie de l'âme : en un mot, lorsque dans la majorité d'un peuple le sensualisme règne et gouverne, vous avez la barbarie des mœurs.

Qu'est-ce que la barbarie matérielle ? La barbarie matérielle n'est autre chose que la traduction ou l'application dans l'ordre des faits de la barbarie intellectuelle et morale. Les hommes, changés en bêtes féroces, se ruant les uns sur les autres, se déchirant, se tuant, pillant, brûlant, accumulant les ruines et ne reculant devant aucun forfait pour assouvir leur rage et satisfaire leurs passions : voilà, avec mille accessoires cruels ou immondes, la barbarie matérielle. C'est le sophisme pratique.

Par là on voit clairement que toute nation sophistiquée est une proie préparée aux barbares.

Ajoutons, en passant, que la France seule n'est pas sophistiquée. L'Europe entière est dans le même cas. Partout ont pénétré les sophistes ré-

volutionnaires. Victorieuse de la France, la Prusse elle-même est menacée d'être vaincue par le socialisme. En Allemagne sont les pontifes de la grande démocratie mazzinienne. Là, comme chez nous, comme ailleurs, ils sont les précurseurs des barbares. Nous le répétons, c'est une loi de l'histoire.

Tant qu'avec ses mœurs, elle conserve intacte ses antiques croyances, Rome, toujours victorieuse, marche à la conquête du monde. Le jour où les sophistes de la Grèce battent en brèche cette double force sociale, que rien ne peut suppléer, Rome commence à déchoir. Elle déchoit sans interruption jusqu'au moment où les hordes du Nord viennent fondre sur elle et dépecer son cadavre. Le vieux Caton avait prévu ce résultat, lorsqu'il demandait que Rome chassât de son sein les sophistes et les rhéteurs, ce qui était tout un.

L'histoire contemporaine offre un fait tout différent, qui rend témoignage de la même vérité. En 1808, l'Espagne est brusquement et traîtreusement envahie par un puissant usurpateur. Des armées nombreuses et aguerries foulent le sol de la péninsule; mais l'Espagne n'a pas été sophistiquée. Pour elle, la religion, la patrie, la liberté sont choses saintes et sacrées. A ces objets de son ardent amour, elle sait offrir

ses bras et son sang. Elle combat, et elle doit sa délivrance à sa foi religieuse, mère de sa foi politique.

Bien différente, hélas! est la France d'aujourd'hui. Il n'est que trop vrai, depuis longtemps la France, j'entends la France officielle, la France qui fait l'opinion, la France qui règne et qui gouverne, a été livrée aux sophistes. Sophistes en religion, sophistes en éducation, sophistes en philosophie, en politique, en histoire, en littérature, se sont abattus sur elle, comme les vautours sur leur proie. Ils ont sucé le plus pur de son sang, sa foi et ses mœurs. Quand l'heure est venue, la France appauvrie a été la proie de la barbarie matérielle.

Celle-ci prend un corps toutes les fois que les barbares de l'intelligence et de la volonté arrivent au pouvoir, ou que la justice de Dieu appelle du dehors les sauvages, vengeurs de ses droits outragés. Quant aux premiers, la France de 93 les a vus à l'œuvre. Qu'a-t-elle vu?

Le bouleversement le plus rapide et le plus radical dont fasse mention l'histoire des peuples baptisés. L'antique monarchie de saint Louis, arrachée de ses fondements et ensevelie sous ses ruines; le trône renversé; la royauté égorgée; la religion proscrite; les temples profanés, pillés, détruits; les prêtres poursuivis comme des bêtes

fauves et impitoyablement massacrés; des milliers de victimes innocentes, incarcérées, noyées, brûlées, guillotinées; la terreur à l'ordre du jour; la fortune publique dilapidée; le divorce décrété; le libertinage récompensé; la prostitution érigée en divinité et placée sur les autels.

Que la France voit-elle aujourd'hui? Fils de Luther et élèves de Voltaire, les barbares du dehors sont accourus. Quel autre nom donner à des ennemis qui, foulant aux pieds les lois de la guerre en vigueur chez les peuples civilisés, multiplient les actes de brigandage et font une guerre d'extermination. Devant eux, la France s'est trouvée sans force. Celle qu'on appelait la grande nation voit en quelques jours disparaître son prestige militaire. Ses armées vaincues capitulent par masses de cent mille hommes, et, comme des troupeaux, sont emmenées prisonnières. Ses forteresses sont détruites, ses villes brûlées, ses campagnes ravagées, sa capitale enfermée dans un cercle de fer et isolée du reste du monde; son industrie arrêtée, son commerce anéanti, toute sa gloire éclipsée.

Non moins affligeant est le spectacle que la France, considérée en elle-même, offre à l'Europe et au monde. Les fils des barbares de 93 relèvent la tête, proclament de sauvages doctrines, déploient leur drapeau de sang, s'ap-

pellent à la destruction radicale de la religion, de la société, de la liberté, de la propriété et se permettent contre les personnes des violences, devant lesquelles ont jusqu'ici reculé les barbares du dehors[1].

Pour faire face à tant d'ennemis, qu'oppose la France? En guise de gouvernement, on voit, portés par l'émeute à la tête des affaires, quelques hommes d'une couleur douteuse et d'une inexpérience qui ne l'est pas. Amère dérision! un mécréant, ministre de l'instruction; un jeune avocat, ministre de la guerre; un vieux juif, ministre des cultes!

Pauvre France?

Aussi, nulle part d'entente ni d'unité : des ordres donnés et révoqués le même jour; des mesures adoptées en principe et demeurant sans exécution; des généraux coup sur coup nommés et destitués. En guise de troupes, des troupeaux d'hommes, paysans, commis de magasin, employés de bureau, habillés en soldats, sans instruction militaire, sans discipline, sans armes convenables et trop souvent sans chaussure et sans pain. Partout l'hésitation, l'impéritie, la désorganisation la plus complète : c'est-à-dire l'indigence intellectuelle et morale d'une nation

[1] Ceci est écrit au mois de novembre 1870. — Que dire aujourd'hui après le règne de la Commune?

sophistiquée. Tel est le spectacle que présente au monde stupéfait la France du dix-neuvième siècle.

De là, ce compliment que, dans l'*Italia del popolo,* nous adresse Mazzini : « L'esprit de la France est corrompu à tous les degrés, et médiocre à tous égards. »

Si *renversante* qu'elle soit, une pareille situation n'a rien d'étonnant. Elle est le résultat rigoureusement logique de cette loi : *Le siècle des sophistes est toujours suivi du siècle des barbares.*

Que sera-ce si, tenant compte d'une autre loi, non moins inexorable, nous nous rappelons, avec tous les peuples, que, dans le gouvernement de la Providence, le crime attire le châtiment comme l'aimant attire le fer, et que le châtiment est toujours proportionné à la grandeur et à la nature de l'offense.

Le chapitre suivant remettra sous les yeux de la France cette loi qu'elle a trop méconnue.

CHAPITRE XIV.

OÙ EN EST LA FRANCE?

Prérogatives et belles qualités de la France. — Ses grandes œuvres. — Entraînée dans l'erreur, elle fausse sa mission. — Sa propagande antichrétienne. — Les orgies révolutionnaires. — Ses scandales. — Avant de combattre contre la Prusse, elle déclare la guerre à Dieu.

La France est la nation la plus anciennement catholique du monde. A ce privilége incomparable, elle doit son nom de fille aînée de l'Eglise. Afin de l'aider à porter dignement ce nom glorieux, Dieu l'a entourée d'une protection spéciale, principe de sa longévité. Avec une libéralité paternelle, il lui a départi les dons les plus rares.

Nul peuple n'a reçu, au même degré, l'élévation des sentiments, la franchise du caractère, la vivacité de l'esprit, l'activité de propagande, la puissance de sympathie qui attire à la France, malgré ses défauts et même ses fautes, l'affection du monde entier; la générosité du cœur, qui la trouve toujours prête à donner son or et son sang pour les nobles causes.

Noblesse oblige, et la France l'a compris. La première à doter magnifiquement l'Eglise romaine, sa mère; la première aux croisades du

moyen âge, pour arrêter l'invasion de la barbarie musulmane et délivrer le sépulcre du Dieu rédempteur; la première aux croisades modernes, pour arracher les nations idolâtres à la tyrannie du démon, elle a vérifié cette parole consacrée par l'histoire : *Les autres peuples ont fait de grandes choses pour eux, la France en a fait pour tous.*

C'est ainsi que la France, bras droit de Dieu, de l'Eglise et de la civilisation chrétienne, *Gesta Dei per Francos,* a grandi, pendant de longs siècles, glorieuse, aimée et respectée au milieu de ses sœurs. En baptisant son premier roi, saint Remi avait prédit à la France ces glorieuses destinées, tant qu'elle resterait ce que doit être la fille aînée d'une famille, l'exemple de ses sœurs et l'aide de sa mère.

Pour son malheur et pour le malheur du monde, la France, comme les autres nations de l'Europe, s'est laissée sophistiquer. Au lieu du pur froment de la vérité catholique, une éducation anormale est venue la nourrir d'un mélange corrompu et corrupteur, de quelques restes de vérités et de beaucoup de mensonges. Son tempérament moral s'est affaibli et peu à peu dénaturé. Le mal commence à l'époque, de funeste mémoire, où l'esprit de l'ancien paganisme envahit l'Europe. C'est une justice à lui rendre, la

France lutta longtemps et avec vigueur contre les poisons que lui apportaient l'Allemagne et l'Italie.

Enfin elle but à la coupe fatale. Enivrée et affolée, elle ne tarde pas à montrer par sa conduite que la pire corruption est celle de ce qu'il y a de meilleur : *corruptio optimi pessima.* Autant elle avait été respectueuse et tendre pour sa mère, la sainte Eglise romaine, autant elle devient impertinente et raide. Souvent elle désobéit, ou elle n'obéit plus que de mauvaise grâce, et le moins qu'elle peut, jusqu'à ce qu'elle se révolte ouvertement.

Faussant sur ce point capital sa mission providentielle, bientôt elle marche complètement à la dérive. La même activité qu'elle avait mise à propager le bien, elle la met à propager le mal. Nulle nation ne publie autant de livres immoraux et impies, et, parce qu'ils sont français, ces livres deviennent la pâture empoisonnée de l'Europe entière. De son sein sort la ligue infernale des encyclopédistes et des philosophes du dernier siècle, dont Voltaire fut le coryphée et dont le mot d'ordre était : *Ecrasons l'infâme !*

Traduisant en actes ses funestes doctrines, pendant dix ans, elle se livre, avec une fureur qui épouvante le monde, à toutes les saturnales de la débauche et de l'impiété. Jésus-Christ, son

Dieu, le Pape, son père, l'Eglise, sa mère, ses temples, ses palais, monuments de son génie. ses propres enfants, leur fortune, leur honneur, leur vie, rien n'est sacré pour elle. Seule entre toutes les nations, elle inscrit l'athéisme dans ses lois, et, pendant vingt-cinq ans, ses armées le promènent, à la lueur des villes qu'elles brûlent et au bruit des trônes qu'elles renversent, dans toutes les parties de l'Europe[1].

[1] Afin de montrer que nous n'exagérons rien, voici le portrait de la Révolution tracé par une main non suspecte. Le 24 décembre 1796, le fameux abbé Grégoire, jacobin prononcé, écrivait : « Aucune persécution ne présente les caractères atroces de celle que nous venons de traverser. Nous étions destinés à savoir qu'il y avait encore du nouveau dans le genre du crime. Il faudrait des siècles pour réparer les ravages exercés sur les monuments de la piété et du génie accumulés pendant des siècles. On a détruit je ne dirai pas pour des millions, mais pour des milliards.

» Un calcul approximatif élève à trois cent mille les auteurs de tant de forfaits. Car chaque commune avait à peu près cinq ou six bêtes féroces, qui, sous le nom de Brutus, ont perfectionné l'art de lever les scellés, de noyer, d'égorger. Ils ont dévoré des sommes immenses, pour payer des orgies et célébrer trois fois par mois des fêtes, qui, après une première représentation étaient devenues des parodies, où figuraient deux ou trois acteurs sans spectateurs. Elles n'étaient composées à la fin que du tambour et de l'officier municipal; encore celui-ci, tout honteux, cachait-il souvent son écharpe dans sa poche, en allant au temple de la Raison hurler des sottises décadaires et célébrer ce qu'on appelait le culte de la Raison, le culte de la Loi, le culte de la Liberté, le culte de Marat, car il a eu aussi des autels.

» Mais ces trois cent mille brigands avaient pour directeurs deux ou trois cents membres de la Convention nationale, qu'il

Avec une opiniâtreté de plus en plus coupable, elle-même en fait tous les huit jours une profession publique, par la scandaleuse profanation du dimanche. Tout peuple baptisé qui ne respecte pas le dimanche, est un peuple qui n'a pas de religion publique ; et tout peuple qui n'a pas de religion publique, est un peuple athée comme peuple.

Aujourd'hui encore, scandale du monde, par son luxe effréné, par sa fièvre de jouissances, par son indifférence en matière de religion, par les ricanements impies de ses journaux, elle continue, grâce à sa mystérieuse influence, de pousser les nations aux antipodes du christianisme.

Cependant les avertissements ne lui ont pas manqué. Dieu, qui l'aime encore, lui a parlé

faut bien n'appeler que scélérats, puisque la langue n'offre pas d'épithète plus énergique. Je sais gré à la Convention d'avoir décrété la République, mais elle a terni cette gloire par des crimes à l'aspect desquels la postérité reculera d'effroi.

» C'est elle qui, pendant trois ans, révoltée contre le peuple, voulut lui arracher sa propriété la plus sacré, la religion ; c'est elle qui invita les prêtres au parjure et qui démoralisa la nation ; c'est elle qui vomit dans tous les départements cette horde de proconsuls, près desquels Néron, Sardanapale et Cartouche eussent été des hommes à canoniser. A la fin du dix-huitième siècle on a fait en grand l'expérience que des prétendus philosophes, les athées, sont les êtres les plus intolérants et les persécuteurs les plus barbares. »

Et aujourd'hui, il y a des hommes qui se glorifient d'être les fils des révolutionnaires de 93, et qui voudraient ramener le règne de la Convention !

tour-à-tour par ses bienfaits et par ses fléaux. Sur tous les tons il lui a dit : « Reviens, désobéissante Israël, et je te pardonnerai : » *Revertere aversatrix Israël, ait Dominus, et non avertam faciem meam a vobis*[1]. Aux avertissements du ciel, se sont joints ceux de la terre. Mille voix amies lui ont crié que, par son obstination dans le mal, elle allumait sur sa tête les charbons ardents de la colère divine.

Son expérience même n'a cessé de lui répéter qu'elle fait fausse route. A la différence des autres nations de l'Europe, la France, depuis bientôt un siècle, semble prise de la danse de *saint-Guy*. Toujours inquiète, toujours agitée, elle est comme l'aiguille aimentée qui a perdu le pôle. Tombant de révolution en révolution, elle s'imagine trouver au fond du précipice ce qu'elle a perdu et qu'elle cherche avec ardeur. Elle se constitue, se reconstitue, se déconstitue. En quatre-vingts ans, nous avons eu dix-sept constitutions. Elle essaie de tous les gouvernements, qu'elle renverse tour-à-tour : fière cavale qui, ne retrouvant pas son cavalier, jette à terre tous ceux qui entreprennent de la monter.

En attendant, elle s'affaiblit, elle s'appauvrit, elle devient un objet de crainte et de pitié pour les autres nations. Que prouvent, toutefois, ces

[1] *Jerem.*, III, 12.

agitations constantes? Elles prouvent les nobles qualités de la France; elles prouvent l'instinct qu'elle conserve de sa vocation; elles prouvent qu'elle résiste à s'endormir, comme tant d'autres nations, dans le schisme, dans l'hérésie, dans le matérialisme et dans la mort. Elle veut vivre de sa vraie vie, et par son inquiétude irremédiable, elle dit à Dieu : Je suis votre fille aînée; plus qu'aucune de mes sœurs, vous m'avez faite pour vous, et mon cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous : *Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.*

A tant d'avertissements, comment la France a-t-elle répondu? En ne tenant aucun compte de sa propre expérience, en se moquant de Dieu et de ses vrais amis, qu'elle appelait des alarmistes. Puis, continuant dans sa voie, cette fille aînée a dit, et ses sœurs ont répété son langage : « On faisait accroire au moyen âge que, pour être heureux et prospères, les peuples avaient besoin de Dieu, du christianisme et de l'Eglise; que plus elles leur étaient soumises, plus les sociétés étaient florissantes. Ces temps d'ignorance ne sont plus.

» Autant qu'il a été en moi, j'ai secoué le joug de la superstition. J'ai chassé Dieu de mes constitutions, de mes académies, de mes sciences, de ma politique, de ma vie. Je me suis moquée de

l'Eglise et de ses lois, du Pape et de ses excommunications : je suis loin de m'en repentir. Quel mal est-il arrivé, à moi et à mes sœurs? Jamais avons-nous été plus éclairées, plus libres, plus riches, plus fortes, plus prospères? Notre civilisation, la plus brillante qui fut jamais, est un démenti solennel aux enseignements du passé. »

L'insolente impiété peut-elle s'élever plus haut? Oui ; pour y mettre le comble, la France vient de faire trois choses. Au moment de marcher contre la Prusse, elle déclare qu'elle continue d'être l'instrument de la Révolution et qu'elle va faire une guerre révolutionnaire.

Voici en quels termes elle le notifie à l'Europe, par l'organe de son chef : « Le glorieux drapeau que nous déployons encore une fois devant ceux qui nous provoquent, est le même qui porta à travers l'Europe les *idées civilisatrices de notre grande Révolution*. Il représente les *mêmes principes ;* il inspirera les mêmes dévouements. »

On ne peut servir deux maîtres. Auxiliaire de la Révolution, la France ne pouvait être le soutien de l'Eglise : elle abandonne son père. Par sa faute, le Pape est livré aux mains de ses ennemis, dépouillé, emprisonné, destiné peut-être à devenir le Louis XVI de la papauté.

Enfin, et comme pour jeter au ciel le plus insolent défi, la veille de la grande fête de Marie,

patronne de l'ancienne France, la France révolutionnaire élève une statue à Voltaire! A Voltaire, le coryphée de l'impiété, l'ennemi personnel de Jésus-Christ, le blasphémateur perpétuel de tout ce qu'il y a de sacré parmi les nations, le plat valet de la Prusse, l'ignoble pamphlétaire qui a souillé de sa bave impure les plus belles gloires de l'antique France. Celui que Sodome eut banni, Paris l'a couronné!

Tel est, en partie, le dossier de la France, déposé au tribunal de la justice de Dieu. Si nous le remettons sous tes yeux, patrie bien-aimée, c'est uniquement pour que tu rentres en toi-même, et que tu éloignes de toi de nouveaux malheurs. Du reste, rien n'est comparable à la douleur de tes enfants, si ce n'est leur désir de te voir redevenir grande et forte.

CHAPITRE XV.

OÙ EN EST LA FRANCE?

A l'heure qu'il est, la France est en traitement — La maladie. — Le médecin. — Le remède. — L'infirmier. — La vie ou la mort proposée à la France. — Lettre de Mélanie.

A l'heure qu'il est, la France est en traitement. Atteinte dans ses parties les plus nobles, elle se trouve entre la vie et la mort. Jamais, dans sa

longue existence, il n'y eut de moment plus décisif. Le traitement suppose la maladie, le médecin, le remède, l'infirmier.

La maladie. Que la France soit malade et très-malade, c'est-à-dire coupable et très-coupable, nous ne l'avons que trop montré. Rappelons seulement sa faute la plus récente. En entrant en campagne contre la Prusse, la France a déclaré la guerre à Dieu.

Elle l'a fait, en se proclamant le soldat de la Révolution; elle l'a fait, en abandonnant lâchement son père, le Vicaire de Jésus-Christ; elle l'a fait, en élevant une statue à Voltaire, le blasphème incarné. Cette triple déclaration de guerre a mis le comble à la mesure. Dès ce moment, Dieu a combattu contre la France. Pour que personne n'en puisse douter, nos défaites correspondent, jour pour jour, à ces grandes iniquités.

Le 19 juillet, paraît la déclaration de guerre, dans laquelle on annonce que la France va continuer l'œuvre de la Révolution. A l'instant, nous subissons une défaite morale, la plus complète qu'on ait encore vue. J'appelle de ce nom l'imprévoyance, l'impéritié, la présomption surhumaine, avec lesquelles on entreprend une lutte pour laquelle on n'était pas préparé. En perdant le don de piété, la France avait perdu le don de conseil.

Le 6 août, le dernier soldat français quitte l'Etat pontifical, et le même jour nous sommes battus à Wissembourg.

Le 14 août, on élève la statue de Voltaire, et le même jour commence, sur toute la ligne du Rhin, une série de défaites, de plus en plus désastreuses, et dont rien n'est venu interrompre le cours.

Le médecin. En voyant la France toujours battue, toujours reculant, toujours subissant des humiliations, telles qu'on n'en trouve pas dans l'histoire, les peuples de l'ancien et du nouveau monde en croient à peine leurs yeux. Dans leur stupéfaction, ils s'écrient avec le Prophète des douleurs : « Comment se trouve isolée du reste du monde la cité pleine d'habitants? La maîtresse des nations est une veuve éplorée; la reine des peuples est devenue tributaire. Ses ennemis sont venus; ils l'ont serrée de toutes parts; ils se sont enrichis de ses dépouilles[1]. » Et ils ajoutent : « Tout cela est arrivé parce que le Seigneur a parlé sur elle, à cause de la multitude de ses iniquités : » *Quia Dominus locutus est super eam, propter multitudinem iniquitatum ejus*[2].

Les peuples ont raison. Dans les désastres actuels de la France, tout est imprévoyable, in-

[1] *Thren.*, I, 1. — [2] *Ibid.*

croyable même à l'esprit de l'homme, par conséquent tout est divin : *Incredibile, ergo divinum*. Incroyables, l'imprévoyance et l'inhabileté ; imprévoyables et incroyables, les défections et les capitulations ; imprévoyables et incroyables, le long siége et le bombardement de Paris ; imprévoyables et incroyables, la désorganisation universelle dans le gouvernement, les ordres et les contre-ordres se succédant de jour en jour et presque d'heure en heure ; les hésitations, les négligences, le désarroi dans tous les services publics : preuves manifestes de l'esprit de vertige répandu sur la France.

D'où est-il tombé ? La conscience humaine l'a dit : *Le Seigneur a parlé sur la France à cause de la multitude de ses iniquités*. Après la prise de Jérusalem, Titus s'écria : « J'en prends le ciel à témoin. Ce n'est pas moi qui suis la cause de tant de maux. » Nous avons entendu les Prussiens eux-mêmes, étonnés de leurs succès, avouer que c'est la justice de Dieu qui leur donnait constamment la victoire.

Il en est ainsi, quoi qu'en disent, aujourd'hui même, les stupides négateurs de la Providence. Au lieu d'adorer le front dans la poussière et le repentir dans le cœur, la main de Dieu appesantie sur leur malheureuse patrie, ces forcenés semblent avoir pris à tâche, par leurs affreux

blasphèmes[1], d'attirer sur nous les dernières foudres du ciel. Dieu n'a point abdiqué. Malheureux ! vous êtes forcés de reconnaître l'action divine sur l'aile d'une mouche, et vous osez la nier dans des évènements qui bouleversent le monde !

A ces mêmes hommes et à leurs pareils, la France doit la dernière des humiliations. L'aventurier cosmopolite, le fuyard de Mentana, le personnage le plus grossièrement impie, a été placé à la tête de nos soldats. Puis, une souscription a été ouverte pour lui offrir une épée d'honneur, et cette souscription a trouvé des signatures[2] !

Toutefois, en dépit des pygmées qui l'outra-

[1] En voici un, entre beaucoup d'autres, proféré aux applaudissements des spectateurs dans un des clubs de Paris, pendant que les bombes prussiennes foudroyaient la ville : « Le moment est venu de remplacer la théologie et la métaphysique par la géologie et la sociologie. » Puis, frappant du poing sur la table, l'énergumène s'écrie : « Je ne crains pas la foudre, citoyens ; je hais le Dieu, le misérable Dieu des prêtres, et je voudrais, comme les Titans, escalader le ciel pour aller le poignarder. »

[2] Ce n'est pas pour les beaux yeux de la France que Garibaldi est venu avec ses bandes au secours de la République. Ses exploits contre les religieux, les prêtres, et même les évêques, en sont la preuve. Aussi le Saint-Père écrivait-il à l'archevêque de Tours, le 12 novembre 1870 : « Ne manquez pas de donner à cette noble nation le prudent et sérieux conseil de ne pas prêter l'oreille aux pernicieuses doctrines que ne cesseront de répandre et de propager dans son sein des hommes de désordre, venus chez elle sous le prétexte de lui prêter le secours de leurs armes. »

gent, Dieu est toujours l'arbitre suprême des nations. C'est dans ses mains et non dans celles d'un homme, quel que soit son nom, Guillaume ou Bismark, que se trouvent les ressorts cachés de tous les évènements, dont il dispose pour la récompense ou pour le châtiment des peuples, au gré de sa puissance souveraine et de son infaillible sagesse. Il faut ajouter : et de son amour paternel.

Le remède. Dieu a vu la France, la fille aînée de l'Eglise, devenue le scandale de ses sœurs. Il l'a vue, oubliant sa vocation, prostituer au service du mal les dons précieux qu'elle avait reçus pour étendre le règne du bien jusqu'aux extrémités de la terre. Il l'a vue, se rendant de plus en plus indigne de son baptême, s'enfoncer jusqu'au cou dans le matérialisme et le sensualisme, et faire de sa vie un festin de Balthasar.

Après des avertissements multipliés; après quarante années de paix; après une prospérité matérielle sans exemple; après des pestes et des inondations, plusieurs fois répétées; après la longue et mystérieuse maladie de la vigne et des végétaux, il a poussé sa miséricordieuse tendresse jusqu'à envoyer deux fois, en vingt ans, sa divine Mère en personne, pour convier la France au repentir. Voyant que tout était inutile, Dieu a fait à l'égard de la France ce qu'il faisait

à l'égard d'Israël prévaricateur et rebelle : il a appelé Assur, la verge de sa colère.

Assur est accouru. En vue de sa mission, Dieu lui a donné ce qu'il retirait à la France, tous les moyens de succès : le génie, l'habileté, la prévoyance, la discipline, le nombre et la force. Dans son orgueil, Assur croyant faire son œuvre, fait celle de Dieu, dont il n'est que l'instrument aveugle : *Il corrige la France*. Les défaites, les massacres, les incendies, les ravages, les vols, les ruines, les calamités inouïes qui pleuvent sur la France, le brisement général de tous ses hochets et de toutes ses idoles, composent le remède qu'il est chargé d'administrer à la grande malade.

Par sa violence et par son amertume, ce remède nous apprend combien la France est malade, c'est-à-dire coupable. En effet, dans les règles de l'infaillible justice, la grandeur des châtiments ne dépasse jamais celle des offenses. Si la Prusse fait à la France une guerre de sauvages, c'est que la France a fait à Dieu une guerre de barbares.

Telle est d'ailleurs la nature de ce remède suprême, qu'il tuera la France ou qu'il la sauvera. En attendant, lorsque Assur aura rempli sa commission, Dieu lui dira comme aux flots de l'Océan : Tu n'iras pas plus loin, et Assur sera

sans force contre Israël. S'il a outrepassé sa mission, Dieu lui en demandera compte; s'il veut la continuer injustement, Dieu le brisera, comme le père brise la verge dont il s'est servi pour corriger l'enfant indocile. Dans ces quelques lignes de divine philosophie, sont le présent et l'avenir de la France et de la Prusse.

L'infirmier. A côté de la malade étendue sur son lit de douleur et qui trouve le remède bien amer, est une charitable infirmière, qui la console, qui l'encourage à prendre le remède et lui apprend la manière d'en profiter. Cette charitable infirmière, c'est la bonne France, la France catholique, sœur de la France officielle, légère et coupable. C'est Marthe la sainte, à côté de Madeleine l'étourdie.

Depuis longtemps la bonne France, la France qui se confesse et qui communie; la France de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance; la France de la Société de saint Vincent de Paul, des missionnaires et des sœurs de charité; la France de toutes les bonnes œuvres dans le monde entier; la France héritière immortelle de la foi de Charlemagne et de la piété de saint Louis; la France aimée de Dieu, ne cesse de prier pour sa trop coupable sœur. C'est elle, à n'en pas douter, qui a jusqu'ici retenu le bras de la justice divine, et empêché la France

d'être, comme tant d'autres, rayée du nombre des nations[1].

Mais c'est surtout depuis le commencement de la guerre actuelle qu'on la voit multiplier en faveur de sa sœur ses supplications, ses immolations, ses aumômes et ses dévouements. Tour-à-tour elle parle à Dieu et à sa sœur. A Dieu ; elle dit, les yeux pleins de larmes : « Seigneur, Dieu de Charlemagne et de saint Louis, souvenez-vous de vos anciennes miséricordes ; épargnez votre peuple ; ne soyez pas toujours irrité contre nous. »

A sa sœur elle dit, le cœur brûlant de tendresse : « Le Dieu qui vous frappe, ne frappe pas pour le plaisir de frapper. C'est un père qui frappe pour corriger[2]. Ses coups mêmes sont une preuve de son amour. Il vous aime trop pour vous laisser croupir sans fin dans des vices qui, vous rendant indignes de votre noblesse, vous dégradent et vous perdent[3]. Sa main est toujours conduite par son cœur. Si amère qu'elle soit, buvez avec courage la coupe qu'il vous présente.

[1] Nisi Dominus exercituum reliquisset nobis semen, quasi Sodoma fuissemus, et quasi Gomorrha similes essemus. *Is.*, I, 9.

[2] Obsecro autem eos qui hunc librum lecturi sunt, ne abhorrescant propter adversos casus; sed reputent, ea quæ acciderunt, non ad interitum, sed ad correptionem esse generis nostri. II *Mach.*, VI, 12.

[3] Quem enim diligit Dominus castigat ; flagellat autem omnem filium quem recipit. *Hebr.*, XII, 6.

Enfant prodigue, dites-lui avec un repentir sincère et une confiance filiale : Mon Père, j'ai péché; je me repens: pardonnez-moi. Autant vous avez été bon pour moi, autant je serai bonne pour vous. A ces mots ses entrailles seront émues; il vous pressera sur son cœur, et vous êtes sauvée. »

Rien de plus profond que ce simple langage. Le repentir, le repentir public, le repentir national, le repentir qui fera rentrer Dieu dans ses droits et l'homme dans ses devoirs; le repentir qui fera abjurer à la France sa politique antichrétienne, ses lois antisociales, ses systèmes erronés, sa littérature perverse, ses tendances révolutionnaires, sa civilisation corrompue et corruptrice; le repentir, voilà le mot du salut, la solution du problème, le secret de la défense nationale, la fin de la guerre, le commencement de la paix : il n'y en a pas d'autre.

Dans ce mot est toute la politique des nations coupables. Depuis les Ninivites jusqu'à nous, tous les peuples qui l'ont prononcé de cœur ont été sauvés. Ceux qui ont refusé de le dire ont péri. Jusqu'à la fin des siècles, ceux qui refuseront de le dire périront. « Toute nation, tout royaume qui refuse de servir Dieu, périra; » *Gens enim et regnum quod non servierit tibi peribit*[1].

[1] *Is.*, LX, 12.

Ce qui est écrit est écrit. S'il en était autrement. le mal aurait vaincu, et les nations, qui ne vont pas en corps dans l'autre monde, échapperaient au châtiment de leurs crimes.

D'une voix plus retentissante que jamais, voilà ce que Dieu prêche aujourd'hui à la France gouvernementale. Avec une douleur inexprimable, il faut ajouter qu'elle n'a pas l'air de le comprendre. Elle se donne beaucoup de mouvement; elle fait beaucoup de proclamations, de nominations et de destitutions; elle prend beaucoup d'arrêtés, organise beaucoup de services : services des subsistances, services des ambulances, services des ballons, services des barricades. Tout cela est bien. Mais tant que vous ne la verrez pas organiser *un service public de pénitence,* dont elle sera la première à faire partie, n'attendez que ce que nous avons depuis trois mois : *peut-être pis*[1].

Malheur à notre chère patrie, et sans fin malheur, si elle demeurait impénitente sous les coups terribles de la paternelle justice de Dieu! Qui pourrait répondre de son avenir? Nulle nation n'a des promesses d'immortalité. L'empire romain a péri; l'empire babylonien a péri; l'empire grec a péri, et ils n'avaient pas abusé du sang du Calvaire.

[1] Cruellement justifiée par la *Commune*.

Triompher à tout prix de cet aveuglement fatal, bien plus que des armées prussiennes, tel doit être le but des prières de plus en plus ardentes de la France catholique. Avec un bon sens surnaturel, une jeune vierge chrétienne l'écrivait dernièrement à sa mère, dans une lettre bonne à méditer.

En voici quelques passages : « Dieu est le père de famille ; nous sommes tous ses enfants. Ni vous ni moi ne l'avons aimé comme nous aurions dû. Maintenant le bon Dieu nous punit. Nous avons un grand nombre de nos frères soldats qui meurent, un grand nombre de familles et des villes entières réduites à la misère ; et ce n'est point fini, si on ne se tourne pas vers Dieu... Qui pourra arrêter la guerre, qui fait tant et tant de malheureux en France, *et qui va bientôt commencer en Italie ?*

» Il faut : 1° que la France reconnaisse dans cette guerre que c'est *purement la main de Dieu;* 2° qu'elle s'humilie et demande de cœur et d'âme pardon de ses péchés ; 3° il faut qu'elle promette sincèrement de servir le bon Dieu de cœur et d'âme, et d'observer ses commandements sans respect humain. Il y a des personnes qui prient et demandent au bon Dieu le succès de nos Français. Ce n'est pas cela que veut le bon Dieu : il veut la conversion des Français. La

très-sainte Vierge est venue en France, et la France ne s'est pas convertie. Elle est plus coupable que les autres nations. Si elle ne s'humilie pas devant le bon Dieu, elle sera grandement humiliée. Et Paris, ce foyer de la vanité et de l'orgueil, qui le sauvera, si des prières ferventes et continuelles ne montent vers le cœur du bon Maître ?

» Prions donc beaucoup, afin que la France retourne vers le bon Dieu, car il n'attend que cela pour retirer la verge dont il se sert pour flageller son peuple rebelle. Prions beaucoup..., car le temps des tribulations n'est pas fini. *Si je vous en dévoilais le nombre et les qualités, vous en resteriez étourdie;* mais je ne veux pas vous effrayer. Ayez confiance en Dieu, qui vous aime. Prions, prions pour ces aveugles qui ne voient pas que c'est la main de Dieu qui poursuit la France dans ce moment. Prions beaucoup et faisons pénitence[1]. »

Ainsi la justice de Dieu passe sur la France ; l'apaiser ou périr : c'est à prendre ou à laisser.

[1] Cette lettre est de Mélanie, la bergère de la Salette, aujourd'hui religieuse : elle est du 21 septembre 1870, date remarquable.

CHAPITRE XVI.

OÙ EN EST LA FRANCE?

Avenir de la France non convertie. — La sociale. — L'Assemblée constituante. — La forme de gouvernement. — Difficultés inextricables. — Impuissance radicale de sauver la France, par les formes gouvernementales. — Ne rien attendre des puissances neutres, ni de la Prusse. — Une constitution vraiment catholique, unique moyen de salut.

La conversion nationale n'est pas le salut de la France seulement dans le présent; elle l'est encore dans l'avenir. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, la France, flagellée par la Prusse, demeure impénitente, *elle peut, avec certitude, s'attendre à de nouveaux et plus terribles malheurs*. Dans la lutte insensée de sa créature contre Lui, Dieu aura nécessairement le dernier mot. Donc, les Prussiens partis, et la France non convertie : qu'arrivera-t-il?

Dans l'ordre religieux, la France sera ce qu'elle était avant la guerre. Après avoir pansé ses blessures, elle reprendra peu à peu son train de vie ordinaire : vie d'indifférence en matière de religion et d'impiété; vie d'agiotage et de dissipation; vie de naturalisme et de sensualisme. On la verra retourner à toutes ses idoles,

et, s'enfonçant de nouveau dans le culte des intérêts matériels, suivre les mêmes errements qui l'ont conduite à l'abîme. Devenue plus coupable, elle sera plus sévèrement châtiée. Ainsi, on n'aperçoit pour elle, dans l'avenir, qu'une longue suite de calamités, d'autant plus redoutables que les iniquités auront été plus nombreuses et l'obstination dans le mal plus opiniâtre.

Dans l'ordre politique, même perspective. A peine les barbares, chargés de nos dépouilles, auront quitté le sol français couvert de ruines et détrempé de sang, il faudra songer à donner un gouvernement à la France. Celui que nous avons n'en est pas un. Ici, se présentent, la France non convertie, des difficultés inextricables.

A moins que la Prusse ne veuille nous annexer à elle et proclamer son roi, empereur de France et d'Allemagne, ou qu'elle n'ait la prétention de nous imposer, malgré nous, un gouvernement de son choix, une double perspective se présente.

Ou les républicains, qui se sont mis au pouvoir, voudront y rester, et ils proclameront définitivement la république. Si elle est acceptée sans opposition, nous aurons la *Sociale,* attendu que, parmi nos démocrates officiels, il n'y a pas

de vrais républicains; il n'y a que des socialistes plus ou moins avancés. Si elle est repoussée, nous aurons la guerre civile.

Ou une assemblée constituante sera immédiatement convoquée. Mais sous quelle influence sera-t-elle nommée? de quels éléments sera-t-elle composée? La France non convertie, il est hors de doute que tous les partis s'y rencontreront, avec leurs prétentions rivales, et que les catholiques, vraiment catholiques, comme hommes privés et comme législateurs, ne formeront pas la majorité. De là, évidemment, des tiraillements, des récriminations, des oppositions de principes, des atermoiements, des concessions malheureuses, qui feront accoucher la montagne d'un aspic ou d'une souris. Et, sous le nom de Constitution, la France aura un chiffon de papier, qui ne tardera pas à rejoindre au panier ses nombreux prédécesseurs.

Il y a de quoi rougir et trembler à la seule pensée du spectacle que va donner à l'Europe une pareille assemblée, qui, impuissante à rien constituer, montrera à nu l'anarchie qui nous dévore[1]. Quoi qu'il en soit, la grande question que l'assemblée devra résoudre, est celle de la forme gouvernementale qu'il convient de donner à la France.

[1] Ostendam in gentibus nuditatem tuam. *Nahum*, III, 5.

Sera-ce la république, le gouvernement constitutionnel, l'impérialisme ou la monarchie? Remarquons d'abord que la forme gouvernementale, n'étant qu'une chose accessoire, est impuissante à sauver une nation. On ne guérit pas un malade en le changeant de lit. On ne rajeunit pas un vieillard en modifiant la forme de son habit, ou en lui mettant un habit neuf. Quand le fond social sera ce qu'il doit être, peu importe la forme dont il sera toujours facile de tirer bon parti. Ainsi, la France convertie, chacun des systèmes que nous venons d'indiquer peut être acceptable.

En effet, la France convertie, j'entends toujours la France qui légifère, qui règne et qui gouverne, c'est Dieu remis *nationalement* à sa place et l'homme à la sienne; ce sont les principes chrétiens rentrant dans la Constitution et dans les lois, auxquels ils servent de base, pour passer de là dans les mœurs publiques et régler tous les rapports sociaux. C'est, par conséquent, l'ordre rétabli; la vérité à la place de l'utopie; l'autorité légitime substituée à l'arbitraire; l'obéissance, à la révolte. C'est la révolution vaincue.

La France non convertie, nous n'aurons rien de cela, ou plutôt nous aurons tout le contraire. Dès lors, la forme gouvernementale devient in-

signifiante. Surtout qu'on ne parle pas de la république, vers laquelle semblent se porter les aspirations d'un certain nombre. Sans le christianisme, la république est une chimère.

On dit en proverbe : *Si vous voulez faire un civet, prenez un lièvre.* Pour avoir une république, il faut des républicains. Qui dit républicain, dit un homme dévoué corps et âme aux intérêts publics bien compris. Ces intérêts sont, avant tout, les intérêts de Dieu et de l'Eglise, des croyances et des mœurs; puis, ceux qui en découlent : les intérêts de la vraie liberté, de la prospérité publique et de l'honneur national.

Qui dit républicain, dit un homme à qui l'intrigue fait horreur, qui ne sait ce que c'est que de pactiser avec sa conscience et transiger avec le devoir ; un homme pour qui les emplois publics ne sont pas des fermes, qu'on exploite à son profit et au profit des siens, mais des *charges* inséparables d'une grande responsabilité et de graves devoirs, auxquels il faut sacrifier consciencieusement ses talents, son repos, ses veilles, ses plaisirs, sa santé, sa vie même, au besoin.

En dehors du christianisme, l'homme assez fou ou assez fort pour se sacrifier ainsi tout entier, sans compensation, aux intérêts d'autrui, est encore à trouver. Cette compensation, le chrétien la place dans la satisfaction du devoir

accompli et dans ses espérances immortelles. Où peut là placer celui dont l'esprit n'a même pas la véritable notion du devoir et qui n'attend rien au delà du tombeau? Forcément dans les avantages de la vie présente : le pouvoir, la richesse, le plaisir, l'estime de ses semblables.

Bien que trop faible pour payer un dévouement soutenu, cette monnaie deviendra l'objet de ses ardentes recherches. Sous le masque du dévouement, sa vie sera une course au clocher vers la fortune : au lieu d'un républicain, nous aurons un égoïste, et plus tard un despote. Les républicains de même aloi, imitant sa conduite, la société républicaine ne tardera pas à se changer en une arène brûlante, où les passions déchaînées se disputeront avec acharnements les lambeaux souillés du pouvoir Voilà ce que nous avons vu et ce que nous verrons infailliblement, si la France, non convertie, accepte la forme républicaine.

Sans le christianisme, bien mieux avec la haine du christianisme, la république est plus qu'une chimère : c'est le gouvernement d'un peuple ingouvernable et incapable de rien gouverner. C'est la démocratie sauvage et la pire des tyrannies. Ce qu'elle serait en France, on peut en juger par les doctrines, les projets et les actes de ceux qui se disent républicains et qui

aspirent au pouvoir. Qu'on interroge, à l'heure même, Marseille, Lyon, Grenoble, Toulouse, Perpignan et d'autres villes; qu'on lise les journaux de Delescluze, Pyat, Blanqui et consorts, pour ne citer que les principaux organes de l'*idée :* et on verra quel avenir les démocrates réservent à la France. Près de ces Peaux-Rouges, les Prussiens sont des agneaux, et Mandrin un honnête homme [1].

Grâce à la Providence, la guerre désastreuse que nous subissons, fait une heureuse diversion à ces sanglantes utopies. Elle en suspend l'application à la société et amortit la fièvre démocratique. De leur côté, les démocrates eux-mêmes ont pris soin, en mettant au jour leurs rêves sauvages, d'inspirer une horreur et un effroi qui sont de nature à compromettre leur futur triomphe.

Toutefois, il ne faut pas se faire illusion. Si la France ne revient pas sérieusement au christianisme, nous sommes menacés de la république rouge, c'est-à-dire la république sans Dieu, sans foi, sans loi, pour qui rien ne sera sacré. Tel sera le suprême châtiment d'un peuple obstinément rebelle. Cette république, que par antiphrase ils appellent *sociale,* est une négation

[1] Les *Communeux* de Paris ont montré que nos prévisions étaient bien au-dessous de la réalité.

universelle et armée. Une négation universelle ne peut être combattue que par une affirmation universelle, et une négation armée ne peut être vaincue que par une affirmation armée. Où trouver une pareille affirmation? dans le catholicisme, et dans le catholicisme seul, écrit en toutes lettres dans les constitutions, hautement professé par l'aristocratie nationale, et courageusement défendue par tous.

Sans cela, il faut le répéter, ni le gouvernement constitutionnel, ni l'impérialisme, ni même la monarchie, représentée par le duc de Bordeaux, ne nous sauverons du péril. Le gouvernement constitutionnel et l'impérialisme nous ont donné leur mesure. Sous un nom ou sous un autre, ils ont été le règne de l'homme et non le règne de Dieu, la caricature de la vérité, l'intrigue en permanence et la corruption de la tête aux pieds.

Reste l'ancienne forme de la monarchie française, et il faut remonter haut pour la trouver. Notre histoire prouve que cette forme était bonne; mais serait-elle en rapport avec notre état social? Et puis, sans le retour foncier de la France au catholicisme, cette forme elle-même sera impuissante à nous sauver. A moins d'un changement radical dans les esprits, le duc de Bordeaux, en qui les vœux les plus intelli-

gents voudraient la voir personnifiée, ne règnerait pas un jour, sans avoir à lutter contre la Révolution, dont il finirait, comme ses pères, par être la victime.

D'un autre côté, la France ne peut compter, pour sortir de l'abîme, ni sur l'intervention sérieuse des puissances neutres, ni sur la générosité de la Prusse. Renfermées dans le principe égoïste de non-intervention, les premières sont jusqu'ici demeurées spectatrices impassibles de nos désastres. « Quant aux puissances neutres, disait naguère M. de Bismark, elles sont pour le moins autant nos amies que celles de la France, dont l'orgueil, la politique inquiète et agressive ont été un danger pour l'Europe depuis des siècles. Du reste, *chaque pays me paraît destiné à avoir* SOUS PEU *assez de ses affaires particulières*. Au pis aller, nous n'accepterons aucune intervention étrangère dans une guerre que nous avons entreprise tout seuls et à nos risques[1]. »

A la vue de la guerre d'extermination que nous fait la Prusse, compter sur sa bienveillance, autant vaudrait pour la brebis compter sur la générosité du loup. Les atrocités qu'on lui reproche entrent dans son programme.

« L'annexion de l'Alsace et de la Lorraine.

[1] *Un dîner à Versailles chez M. de Bismark*; brochure par M. Angel de Miranda, de l'ambassade d'Espagne à Paris.

disait encore l'impitoyable diplomate, est dans la volonté du roi. D'ailleurs, la paix, quelles que soient les conditions où elle se fasse, ne peut être qu'une trève. La France est trop vaniteuse pour nous pardonner jamais ses défaites. Demain nous consentirions à évacuer son territoire, sans demander une indemnité, que son amour propre n'en souffrirait pas moins, et qu'elle nous provoquerait à une nouvelle guerre aussitôt qu'elle le pourrait. Par conséquent, notre politique, dans l'intérêt de l'Allemagne, comme de l'Europe entière, doit avoir pour but D'AMOINDRIR LE PLUS POSSIBLE ET DE RUINER LA FRANCE, de façon à la rendre pour longtemps incapable de troubler la paix générale[1]. »

Si dure qu'elle soit, c'est donc une vérité qu'il faut reconnaître : aucune combinaison purement humaine ne peut sauver la France. Vaincue, humiliée, ravagée, appauvrie, endettée, abandonnée, doit-elle s'abdiquer? Assurément non. Mais comment se relèvera-t-elle? A moins qu'elle ne se condamne elle-même à périr, ce qu'à Dieu ne plaise, il faut qu'elle imite l'Eglise, sa mère, elle aussi dépouillée et abandonnée; c'est-à-dire il faut que, se repliant sur elle-même, elle

[1] Les officiers prussiens connaissent le programme, et ils l'exécutent avec une impitoyable cruauté. A Strasbourg, ils disaient : « Nous voulons que la France mette le nez non-seulement dans la poussière, mais dans la boue. »

cherche sa force non dans de vains systèmes, mais dans la foi de son baptême.

Là, et là seulement, est pour elle le moyen de reprendre sa place parmi les nations et de reconquérir sa haute influence. Redevenue catholique, le bras de l'Eglise et l'instrument de Dieu pour toutes les grandes choses, elle voit s'ouvrir devant elle un nouvel avenir, plus glorieux encore que son passé.

« Le royaume de France, dit Gibbon, le plus beau après celui du ciel, a été fait par les évêques, comme la ruche est faite par les abeilles. » Il faut ajouter : « Défait par les sophistes, il ne sera refait que par les évêques, c'est-à-dire par les principes catholiques, redevenus la base de son organisation sociale. »

Répondre que cela est impossible, autant dire que la France est finie.

En résumé : la France est aujourd'hui en traitement. Plus que jamais son avenir est entre ses mains. Cet avenir est la vie ou la mort. Demandons tous qu'elle choisisse la vie. Son choix ne peut tarder. Bientôt nous saurons si nous devons nous réjouir, en disant avec un prophète : *Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala ;* ou si nous devons nous voiler la tête, et dire avec un autre prophète : *Finis venit, venit finis.*

CHAPITRE XVII.

OÙ EN EST PARIS?

Paris assiégé. — Miséricorde offerte à Paris. — Pénitence imposée. — Paris converti, son avenir. — Paris non converti, son sort et le sort de la France.

« Il est écrit : Jésus voyant la ville pleura sur elle, disant : Si toi aussi tu avais connu, même en ce jour, qui est le tien, ce qui peut te procurer la paix! mais à l'heure même cela est caché à tes yeux. Il viendra donc des jours contre toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées et d'une ligne de circonvallation, et ils te serreront de toutes parts; et ils te jetteront par terre toi et tes fils qui habitent dans ton enceinte, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite[1]. »

Connaissez-vous dans le monde entier une ville, autre que Paris, à qui conviennent mieux ces touchantes paroles, et qui soit aujourd'hui plus digne que la capitale de la France des larmes divines? Comme celui de Jérusalem, le jour de Paris est venu : Dieu le visite pour le sauver.

« Ville coupable, mais aimée, lui dit-il, com-

[1] Luc, XIX, 41-44. — Ecrit au mois de novembre 1870.

bien de fois j'ai voulu réunir tes habitants autour de moi, comme la poule réunit ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu! Sourde à la voix de ma tendresse, je te parle aujourd'hui par la voix de ma justice. Dans ce qu'elle a de plus sévère, ma justice est encore conduite par mon amour; si je te frappe, c'est pour te corriger, et non pour te perdre. Comme le père intelligent arrache à son fils et brise les hochets dont il s'amuse au détriment de ses devoirs, afin de te faire rentrer en toi-même, je vais t'arracher à tes plaisirs et briser ta vie dissipée et légère. »

Il tient parole. Naguère encore, tous les dimanches, Paris versait hors de son enceinte ses habitants par centaines de mille. Ces multitudes bruyantes et affolées se répandaient dans les villas, dans les campagnes et dans les bois, pour se livrer à des amusements plus ou moins dangereux, et trop souvent à de criminelles orgies. Aujourd'hui, enfermés dans un cercle de fer, ils ne peuvent, même pour leurs affaires les plus importantes, franchir les murs de la cité, sans s'exposer à trouver la mort.

Par les portes de Paris, toujours ouvertes, arrivaient nuit et jour d'innombrables voyageurs, qui lui apportaient le mouvement, la richesse et la vie. Aujourd'hui, Paris est isolé du monde entier. Mille moyens plus rapides

les uns que les autres transmettaient incessamment la pensée parisienne, jusqu'au dernier hameau des provinces les plus éloignées. Paris en est réduit à se servir des oiseaux et des nuages pour messagers. Incertains dans leur marche, ces messagers n'apportent que rarement des nouvelles de Paris, et, si ce n'est par exception, ne lui en rapportent aucune du reste de la France. Jamais chose pareille ne s'était vue : amère ironie pour le dix-neuvième siècle, si fier de ses progrès !

Ce n'est pas tout. « Malgré ma défense, dit le Seigneur, tu travaillais tous les dimanches : tu ne travailleras même plus pendant la semaine. Au monde entier tu fournissais des objets de luxe et toute sorte de marchandises : ton commerce sera mort et ton industrie consistera à fabriquer des armes pour ta défense. Tu passais les nuits dans les bals et dans les théâtres : tu coucheras dans les rues et sur tes remparts, exposée à toutes les intempéries des saisons. Tout ce que le monde peut produire de plus recherché en fruits, en légumes, en viandes, en poissons, arrivait sur tes tables : tu mangeras du cheval, du chien, de l'âne et du chat. Viendra même le jour où tu en demanderas, et tu n'en auras plus.

» Tu faisais de la nuit le jour, et par la profu-

sion des lumières, tu essayais de rivaliser avec le soleil : bientôt tu n'auras plus ni bois pour te chauffer, ni gaz pour t'éclairer. Parée comme une courtisane, tu courais de fêtes en fêtes, de plaisirs en plaisirs : voilée de noir, tu marcheras la tête baissée, et le bruit du canon remplacera celui de tes instruments de musique. Orgueilleuse et opulente, tu voyais tes nombreux palais habités par les riches de la terre et tes rues sillonnées par leurs brillants équipages : tes palais seront déserts, le silence règnera dans tes rues, et à tes portes frappera inévitablement l'impitoyable misère[1]. »

[1] Et veniet tibi quasi victor egestas, et pauperies quasi vir armatus. *Prov.*, VI, 11.

Dans l'annonce officielle de la capitulation de Paris, le gouvernement de la défense s'exprime ainsi : « Nous venons dire à la France dans quelle situation et après quels efforts Paris a succombé. L'investissement a duré depuis le 15 septembre jusqu'au 26 janvier. Pendant tout ce temps, sauf quelques dépêches, nous avons vécu isolés du reste du monde. La population virile tout entière a pris les armes, les jours à l'exercice, les nuits aux remparts et aux avant-postes.

» Le gaz nous a manqué le premier, et la ville a été plongée le soir dans l'obscurité ; puis est venue la disette de bois et de charbon. Il a fallu, dès le mois d'octobre, suppléer à la viande de boucherie en mangeant des chevaux ; à partir du 15 décembre, nous n'avons pas eu d'autre ressource.

» Pendant six semaines, les Parisiens n'ont mangé, par jour, que 30 grammes de viande de cheval ; depuis le 18 janvier, le pain, dans lequel le froment n'entre plus que pour un tiers, est tarifé à 300 grammes par jour ; ce qui fait en tout pour un homme valide 330 grammes de nourriture. La mortalité, qui

Voilà ce que fait aujourd'hui le Seigneur pour convertir Paris. Mieux que la voix de son amour, la voix de sa justice sera-t-elle écoutée ? Rentré en lui-même, Paris fera-t-il de ses angoisses l'expiation de ses fautes ! Paris se convertira-t-il ?

Par Paris, il faut entendre, non les Parisiens en général, parmi lesquels, grâces à Dieu, on

était de 1,500, par semaine, a dépassé 5,000, sous l'influence de la variole persistante et de privations de toutes sortes. Toutes les fortunes ont été atteintes, toutes les familles ont eu leur deuil.

» Le bombardement a duré un mois et a foudroyé la ville de Saint-Denis et presque toute la partie de Paris située sur la rive gauche de la Seine.

» Quand on avait perdu tout espoir de secours et toute chance de succès, il nous restait du pain assuré pour huit jours et de la viande de cheval pour quinze jours, en abattant tous les chevaux.

» Nous avons cessé la résistance, rendu les forts, désarmé l'enceinte; notre garnison est prisonnière de guerre, nous payons une contribution de deux cents millions.

» Nous disons hautement que Paris a fait *absolument et sans réserve* tout ce qu'une ville assiégée pouvait faire. »

Humainement, soit ; chrétiennement, non. Hélas ! non : Paris n'a pas fait tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il devait faire. Au lieu d'imiter Ninive pénitente, Paris a imité Jérusalem endurcie. Vous avez oublié, vous gouvernement de Paris, vous avez dédaigné, méprisé peut-être le meilleur moyen de défendre la ville dont la garde vous était confiée. Vous n'avez tenu aucun compte de cette parole immortelle : Si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain que veille celui qui la garde : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Moins religieux que les païens, vous n'avez, par aucune supplication officielle, par aucun acte public de repentir, sollicité le secours d'en haut. Comme la France, séparée de Dieu, Paris a été vaincu; cela devait être.

compte un bon nombre d'excellents catholiques : mais les gouvernants à un titre quelconque, et tous ceux qui, par leurs doctrines et leurs exemples, par leur supériorité intellectuelle, sociale ou financière, dominent Paris et le font à leur image. Ce Paris-là se convertira-t-il? Imitera-t-il l'exemple de Ninive? Voit-on quelque signe qui permette de l'espérer? Malheureusement, jusqu'ici on n'en connaît aucun.

Se convertir, c'est-à-dire : reconnaître humblement la main de Dieu qui frappe, et comme faisaient nos pères, avouer publiquement que ses coups sont mérités; puis, après avoir demandé pardon, remettre Dieu en haut et l'homme en bas dans la vie publique, et dans la vie privée. est une pensée qui n'est peut-être pas encore venue à l'esprit de Paris, tel qu'il vient d'être défini; une pensée dont l'expression incomprise le ferait probablement sourire de pitié.

Si Paris ne se convertit pas, qu'arrivera-t-il? Paris succombera, cela est infaillible. La guerre est un fléau de Dieu. Le fléau est fait pour les coupables. Le grand coupable, c'est Paris. Si Paris impénitent était épargné, le châtiment manquerait son but. Il n'en peut être ainsi. Ce qui se passe sous nos yeux en est la preuve anticipée.

Contre toutes les prévisions humaines, qui a

conduit, comme par la main, les Prussiens aux portes de Paris? C'est le Dieu des armées. Dieu s'appelle le Dieu des armées : ce n'est pas un vain nom. En effet, c'est Dieu, et Dieu seul qui, dans sa justice ou dans sa miséricorde, donne aux uns tout ce qui assure la victoire : l'intelligence, l'habileté, la discipline, le courage, la persévérance, et répand sur les autres tout ce qui la fait perdre : l'aveuglement, l'impéritie, le vertige, la présomption, la frayeur. Si donc, par une conversion sincère, Paris n'obtient pas que le Dieu des armées combatte pour lui, Paris sera infailliblement vaincu[1].

Paris vaincu et non converti, quel sera son sort? Devant cette question, l'esprit le plus ferme est saisi d'épouvante et hésite à répondre. Toutefois, puisque la question est posée et qu'elle intéresse le monde entier, nous dirons sans détour, sauf à être traité de rêveur et d'alarmiste : Paris sera détruit ou la Révolution devient la reine du monde, et la France est perdue[2]. Quelles

[1] Novembre 1870.

[2] La destruction de Paris s'entend de deux manières. La destruction *matérielle* et la destruction *morale*. Si la France doit être sauvée, l'une ou l'autre est inévitable. La destruction morale de Paris aura lieu, si Paris cesse d'être le siége du pouvoir souverain. Par ce seul fait, Paris perd sa désastreuse prépondérance. Il devient une ville comme une autre, qui pourra, si bon lui semble, se mettre chaque année en révolution, sans y mettre toute la France.

sont les raisons de ce grave pressentiment? En voici quelques-unes.

D'abord, Paris n'a pas de brevet d'immortalité. Ensuite, les grandes capitales de l'antiquité sont mortes de mort violente. La raison en est qu'étant toutes devenues d'immenses foyers de corruption, par conséquent un obstacle permanent au règne de Dieu sur la terre, elles avaient perdu leur raison d'être et mérité la mort. En quel genre de corruption Paris leur est-il inférieur?

De plus, si, par son opiniâtre résistance à la voix de Dieu, Paris ne ressemble que trop, même aujourd'hui, à l'infidèle Jérusalem, est-il téméraire de conclure qu'il lui ressemblera dans le châtiment? Jérusalem a péri par la guerre étrangère et par la guerre civile réunies. A l'heure qu'il est, Paris n'offre-t-il pas les mêmes éléments de destruction?

« Nos tristes pressentiments sur l'avenir de Paris sont cruellement justifiés [1]. Aujourd'hui, 18 février 1871, nous arrive la liste *officielle* des députés que Paris envoie à l'Assemblée constituante, dont la mission est de tirer la France de l'abîme. La voici, avec le nombre des voix obtenues par chaque candidat :

[1] Cette page est ajoutée à la rédaction primitive.

Louis Blanc.	216,471	Marc Dufraisse. . . .	101,192
Victor Hugo.	214,169	Greppo.	101,001
Garibaldi.	200,065	Langlois.	95,756
Quinet.	199,038	Frébault.	95,435
Gambetta.	191,211	Clémenceau.	95,048
Rochefort.	163,428	Vacherot.	94,394
Saisset.	154,347	Jean Brune.	93,645
Delescluze.	153,897	Floquet.	93,438
Joigneaux.	153,314	Cournet.	91,648
Schœlcher.	149,918	Tolain.	89,160
Félix Pyat.	141,118	Littré.	87,780
L. Martin.	139,155	Jules Favre.	81,126
Pothuau.	138,142	Arnaud (de l'Arriége).	79,710
Lockroy.	134,635	Ledru-Rollin.	76,732
Gambon.	129,573	Léon Say.	75,936
Dorian.	128,197	Tirard.	75,178
Ranc.	126,592	Razoua.	74,415
Malon.	117,253	Ed. Adam.	73,217
Brisson.	117,100	Millière.	73,145
Thiers.	102,954	Peyrat.	72,243
Sauvage.	102,690	Farcy.	69,798
Martin-Bernard. . .	102,188		

» Devant de pareils noms et de pareils chiffres, l'âme oppressée reste muette.

» Ainsi, pour sauver la France et se sauver lui-même, Paris, sauf deux ou trois exceptions, se fait représenter par tout ce qu'il y a sur la terre de plus rouge et de plus notoirement impie. Et les plus rouges parmi les rouges, et les plus impies parmi les impies obtiennent ses préférences ! La postérité refusera de croire que la haine en délire du christianisme et de la société, ait pu

aller si loin. En répondant par cette audacieuse déclaration de guerre aux avertissements sévères que la Providence vient de lui donner, non-seulement Paris se couvre d'une honte éternelle, non-seulement il devient pour le monde entier un objet d'horreur et d'épouvante, mais il comble la mesure et SIGNE SON ARRÊT DE MORT.

» Puissions-nous n'être pas prophète ! »

Toutefois, Paris non converti et non détruit, qu'arrivera-t-il? A moins d'un miracle, deux choses sont inévitables. La Révolution devient reine et la France est perdue.

Paris non converti, le mal va prendre un redoutable accroissement de forces. Paris non converti, c'est Paris demeuré impénitent sous les coups terribles de la justice divine. Paris impénitent, c'est Paris devenu plus coupable. Paris plus coupable, c'est Paris devenu plus méchant, plus impie, plus débauché, plus hostile à la religion; c'est Paris accumulant ses dettes et appelant sur lui, dans un avenir plus ou moins rapproché, les suprêmes catastrophes, tombées tant de fois sur les villes obstinées dans le mal.

Paris non converti, c'est-à-dire Paris restant ce qu'il est, à plus forte raison Paris devenu plus coupable, par conséquent plus antichrétien, sera plus que jamais la métropole de la Révolution. Paris, métropole de la Révolution, signifie que

Paris est la ville du monde baptisé qui, plus que toute autre, met et enseigne à mettre, par la parole comme par l'exemple, l'homme en haut et Dieu en bas. Paris est la grande officine où se fabriquent, avec plus d'art et plus d'activité que partout ailleurs, les poisons révolutionnaires.

Poisons intellectuels. Paris est le plus ardent foyer de l'impiété. Ni Londres, ni Vienne, ni Berlin, ni Pétersbourg, ni Constantinople, n'ont entendu proférer des blasphèmes contre Dieu, contre Jésus-Christ, contre toute autorité divine et humaine, contre toute croyance religieuse et sociale, comme ceux qui ont retenti, surtout dans ces dernières années, dans les clubs de Paris, et qui ont été propagés, sans opposition, par les livres et par les journaux.

Poisons moraux. Paris est le grand laboratoire du sensualisme ; c'est à tel point qu'on l'appelle la capitale des plaisirs, et quels plaisirs ! Paris est la coupe empoisonnée, où viennent boire tous les peuples, dont les nombreux représentants, Anglais, Russes, Américains, Allemands, Espagnols, arrivent chaque année, les mains pleines d'or, pour se dégrader et reporter en détail, dans leur pays, la corruption qu'ils sont venus chercher en gros dans la moderne Babylone.

Ce fait honteux est tellement vrai que, pour se livrer à leurs passions, les corrompus et les

corrupteurs de l'ancien et du nouveau monde, ne vont ni à Londres, ni à Berlin, ni à New-York, ni à Pétersbourg, mais ils viennent à Paris. Ajoutons que, depuis vingt ans surtout, Paris a tout fait pour les attirer. Pour eux, Paris s'est transformé en vue du sensualisme; pour eux, il a ouvert d'immenses boulevards, bordés de splendides palais; pour eux, il a multiplié et embelli les lieux de plaisirs et bâti des théâtres, dont un seul coûtera plus de soixante millions.

Ce qui fait de Paris le plus terrible agent de la Révolution, c'est son influence universelle. Cette influence sans rivale, Paris l'exerce par sa langue, par ses journaux, par ses livres, par ses modes, par son luxe, par ses acteurs et ses actrices, qu'il envoie dans toutes les capitales. Par tous ces moyens, joints à son esprit mystérieusement sympathique, Paris communique son esprit non-seulement à la France, à ses villes et même au dernier de ses villages, mais encore à l'Europe, à l'Amérique et jusqu'à l'Orient, qu'il attire dans son orbite et qu'il tend à faire à son image. De quelle capitale peut-on en dire autant?

Or, cette influence, telle que Paris l'exerce, est une iniquité permanente, et la plus grande qu'une ville puisse commettre. D'une part, c'est l'abus sacrilége de la vocation providentielle de

Paris et de la France, évidemment destinés, par leur histoire et par leurs qualités natives, à être les actifs instruments du bien dans le monde entier. D'autre part, cette influence désastreuse de Paris est l'obstacle invincible à la conservation, à plus forte raison, au développement de la religion en France et ailleurs.

Si on ajoute, que Rome, la métropole de la foi, tombe entre les mains des garibaldiens, manque-t-on de logique en concluant que, la mère garrottée et la fille aînée impuissante ou hostile, le gouvernement du monde par le christianisme sera plus entravé que jamais; c'est-à-dire que, par une conséquence nécessaire, Paris n'étant pas converti, le règne de la Révolution est assuré?

Paris non converti, la France est perdue. Paris est une immense sangsue, qui pompe nuit et jour le plus pur sang de la France.

Paris est dans notre corps social ce qu'est dans le corps humain le ventre de l'hydropique, devenu démesurément gros au détriment de tous les membres.

Paris est le gouffre dévorant de la corruption. Chaque automne amène à Paris trois grandes cargaisons humaines. La première, celle des riches libertins de l'Europe et de l'Amérique; nous en avons parlé. La seconde, celle des jeunes gens aristocratiques de toutes les provinces. Au lieu

de la science qu'on les envoie chercher, un trop grand nombre viennent perdre, dans la moderne Babylone, leur foi, leurs mœurs, leur santé, leur avenir. La troisième, celle d'une foule de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui, pour obtenir des emplois et des places, viennent s'avilir et se corrompre.

Paris est l'antre homicide de la centralisation. Là, dans les rouages des administrations supérieures, viennent se broyer et s'annihiler toutes les forces vives de la nation. Paris règne et gouverne. Devant Paris, la France est une marionnette, qui se repose, qui saute ou qui tombe, suivant qu'il plaît à Paris de rester calme ou de se mettre en révolution. Quand Paris a le rhume, toute la France éternue.

Paris est l'étouffement de tout esprit public, de tout esprit d'initiative, de toute liberté dans les provinces et de toute dignité dans la nation. Il n'en peut être autrement. Tout peuple puissamment centralisé, comme la France d'aujourd'hui, est un peuple de fonctionnaires. Un peuple de fonctionnaires, qu'on nous permette de le dire, est un peuple d'automates ou de valets. Un peuple de valets est un peuple sans indépendance, qui ne connait d'autre règle que les volontés du maître et pour mobile que l'intérêt. Un peuple qui en est là est un peuple déchu.

Or, à moins d'un miracle, un peuple déchu est un peuple fini. Tel est le terme fatal auquel Paris a travaillé, et auquel, restant ce qu'il est, il travaillera, avec un succès désespérant, à conduire la France.

La guerre actuelle montre douloureusement les conséquences de cette centralisation parisienne ou païenne, car c'est tout un. Façonnée à vivre, non plus de sa vie propre et personnelle, mais de la vie de Paris, la France, au jour du danger, s'est trouvée comme un corps sans tête, sans esprit public, sans esprit provincial, sans énergie et sans direction pour sa défense. Les yeux fixés sur Paris, elle se regarde d'avance comme vaincue, si Paris est vaincu.

Autre était le raisonnement de l'Espagne de 1808, parce que tout autre était son esprit. Non étiolée par la centralisation, l'Espagne se lève comme un seul homme pour défendre sa foi, ses libertés, son indépendance, qu'elle aime plus qu'elle-même, parce qu'elle les connaît et qu'elle en est en pleine possession.

L'usurpateur s'empare de Madrid; mais Madrid n'est pas l'Espagne. Il place un roi à Madrid : il sera roi de Madrid, mais non de l'Espagne. Il inonde l'Espagne de ses soldats; mais ses soldats ne possèdent momentanément que la partie du sol qu'ils foulent de leurs pieds. De-

vant les nuées de guérillas partout organisées, l'occupation devient impossible, et Napoléon est obligé d'abandonner cette terre héroïque, après y avoir laissé quatre cent mille cadavres de ses meilleurs soldats.

Comparez la France de 1870 avec l'Espagne de 1808, et vous aurez la différence qui sépare un peuple centralisé, d'un peuple qui ne l'est pas.

Il est donc vrai : Paris conservé et non converti, la France est perdue.

CHAPITRE XVIII.

OÙ EN EST L'EUROPE?

Sophistiquée comme la France, l'Europe moderne est réservée aux mêmes châtiments. — Elle redevient païenne. — Essence de l'ancien paganisme. — Ses cinq manifestations fondamentales. — L'émancipation de la raison. — L'émancipation de la chair. — Le césarisme. — La civilisation matérielle. — La haine du christianisme. — L'Europe actuelle offre les mêmes symptômes et marche vers le même abîme qui engloutit le monde païen.

L'Europe n'est pas moins sophistiquée que la France. Du nord au midi, les sophistes en tout genre y sèment depuis longtemps, librement et à pleines mains, l'ivraie de leurs doctrines. Or, *le siècle des sophistes est toujours suivi du siècle des barbares*. Donc, à moins d'un miracle, que

rien ne fait pressentir, la loi inexorable qui aujourd'hui s'exécute si durement sur la France, s'exécutera infailliblement sur l'Europe entière. Il ne faut pas être puissant philosophe pour comprendre qu'après les semailles vient la récolte, et que la récolte est toujours de la même nature que la semence.

La semence jetée abondamment au sein de l'Europe est plus que le schisme, plus que l'hérésie : c'est la négation universelle. La négation universelle, c'est le paganisme même dans ses principes constitutifs. Je regarde donc la guerre actuelle comme le commencement de la fin de la vieille Europe. *Finis venit, venit finis*[1].

La vieille Europe ou l'Europe *vieillie*, c'est l'Europe moderne. Redevenue païenne, elle finira comme a fini le monde païen.

Par l'Europe redevenue païenne, j'entends les nations actuelles, comme nations, personnifiées dans leurs gouvernements, dans leurs lois, dans leur civilisation, dans leurs tendances générales et dans l'immense majorité de leurs habitants. Or, je dis que l'Europe ainsi caractérisée, est redevenue païenne.

Quelle était l'essence de l'ancien paganisme? quelles en étaient les manifestations fondamentales?

[1] *Ezech.*, VII, 6. — Ecrit le 16 août 1870.

L'essence de l'ancien paganisme était le divorce de l'homme avec Dieu. Son point de départ est au paradis terrestre. C'est un fait, écrit en tête de la théologie de tous les peuples, que les pères de la race humaine, dupes et victimes de Satan, brisèrent, sous prétexte de devenir libres, éclairés, indépendants comme des dieux, les liens de subordination qui les rattachaient au Créateur.

Leur orgueilleuse prétention n'était qu'un rêve criminel. Libre de se choisir un maître, l'homme n'est pas libre de n'en point avoir. Tout maître suppose une supériorité dans celui qu'on reconnaît pour tel. Révolté contre Dieu, l'homme devint forcément l'esclave de l'ange tentateur, dont les qualités natives l'élèvent si fort au-dessus de la nature humaine. Substitué au Dieu véritable, le nouveau dieu s'empara des droits du premier et se fit rendre les hommages qui lui étaient dus. Toutefois l'adoration extérieure du démon n'était que la forme du paganisme, dont l'essence consistait, comme il a été dit, dans le divorce de l'homme avec Dieu.

De ce divorce héréditaire, voici quelles furent, dans l'ancien paganisme, les manifestations fondamentales : elles sont au nombre de cinq.

1° Dans l'ordre intellectuel, c'était l'émancipation de la raison de toute autorité divine en

matière de dogmes religieux ; par conséquent, l'incroyance et la négation universelle. Cicéron lui-même avoue qu'on ne pouvait rien affirmer comme certain ; que le vraisemblable est la dernière limite à laquelle pouvaient atteindre les efforts de la raison. De cet axiôme désolant, il fait la base même de sa philosophie. Dans la pratique, cet axiôme était la confusion de toutes les religions dans un commun mépris et l'adoration de tous les dieux dans le même panthéon.

2° Dans l'ordre moral. C'était l'émancipation de la volonté de toute autorité divine en matière de mœurs. En d'autres termes, c'était l'émancipation de la chair, avec toutes ses convoitises, émancipation exprimée par la formule célèbre : *Duas tantum res anxius optat : panem et circenses,* du pain et des plaisirs.

3° Dans l'ordre social. C'était l'émancipation de toute autorité divine en matière de gouvernement, ce qui veut dire le despotisme, exprimé par une autre formule non moins célèbre, qu'on lit sur les monnaies impériales, depuis César jusqu'à Constantin : *Imperator et summus pontifex :* Empereur et souverain pontife. En d'autres termes : concentration de tous les pouvoirs temporels et spirituels dans la main d'un homme appelé César, et régnant sans contrôle au ciel ni sur la terre. Ses principaux instruments de règne

étaient la centralisation, les armées permanentes et les grandes capitales, ou même une seule grande capitale.

4° Dans l'ordre matériel. C'était l'émancipation de la loi divine du progrès, c'est-à-dire une civilisation matérielle poussée aux dernières limites, avec ses arts, sa poésie, sa statuaire, sa peinture, sa musique, son architecture et son industrie, mise au service de toutes les concupiscences, de manière à assurer le despotisme de la chair sur l'esprit.

5° De cette quadruple émancipation était forcément résulté la haine du christianisme. Venu pour rétablir l'ordre primitif, qui subordonnait l'homme à Dieu, et la chair à l'esprit, il condamnait hautement ce quadruple divorce. A peine connu, son dessein mit en fureur ce monde qui s'était fait dieu et qui voulait l'être. Comme une lave brûlante, la haine sous toutes les formes déborda de tous les cœurs corrompus et se répandit à flots contre le christianisme[1].

Haine des rois et des philosophes; haine des lettrés et du vulgaire ignorant; haine des dogmes du christianisme et de ses préceptes; haine de ses ministres et de ses disciples; haine manifestée par le mépris, par la dérision, par la calomnie.

[1] Illuminans tu a montibus æternis, turbati sunt omnes insipientes corde. *Ps.* LXXV.

par l'injure, par la violence, par la spoliation, par la persécution à outrance.

Qu'on reprenne maintenant, les uns après les autres, ces principes constitutifs de l'ancien paganisme avec leurs manifestations, et qu'on dise quel est celui ou celle qui manque à l'Europe actuelle? Pour être païenne, comme l'était Rome, il y a deux mille ans, lui faut-il autre chose que la forme plastique?

En matière de croyances et de mœurs, le naturalisme, tel que nous l'avons défini, n'est-il pas la loi générale de l'Europe? Entre elle et Dieu, n'y a-t-il pas séparation et rupture? Quand il n'est pas nié, le surnaturel, avec ses lumières et ses lois, ses promesses et ses menaces, pèse-t-il plus sur elle qu'une plume dans le bassin d'une balance?

Dans l'ordre social. La moitié des rois de l'Europe, Césars au petit pied, ne se sont-ils pas faits papes? L'autre moitié ne travaillent-ils pas à le devenir? Pour régner sans contrôle, n'ont-ils pas les trois instruments du despotisme antique : la centralisation, les armées permanentes et les grandes capitales, en attendant que, grâce à l'absorption successive des petites nationalités, mise à l'ordre du jour, le monde n'en ait plus qu'une?

Les siècles chrétiens ont-ils vu une civilisation

matérielle comme la nôtre, avancée comme la nôtre, corrompue et corruptrice comme la nôtre? Mère, fille et nourrice de toutes les convoitises, ne met-elle pas à leur service sa littérature, ses arts, son industrie et toutes ses découvertes?

La haine du catholicisme dans sa doctrine, dans son Chef, dans ses ministres, dans ses disciples et dans ses institutions, peut-elle être beaucoup plus grande ou beaucoup plus générale? Jetez un regard sur l'Europe. La Russie est schismatique et persécutrice à la manière de Néron. La Prusse, le Danemarck, la Suède, la Norwége, tous les pays du Nord sont protestants. L'Angleterre, protestante et matérialiste; l'Autriche, joséphiste et voltairienne; l'Espagne et le Portugal, révolutionnaires et maçonniques; l'Italie, fanatiquement impie. La France elle-même, la fille aînée de l'Eglise, incrédule et sensuelle, écrivant l'athéisme dans ses lois, abandonnant honteusement sa mère aux mains sacriléges des spoliateurs, comme Pilate, le Christ lui-même, à la cruauté de ses bourreaux.

Cette haine n'est pas toujours latente ni toujours écrite sur le papier. Toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion, elle se manifeste, comme aux jours des anciens païens, par la calomnie, par le pillage, par la profanation, par la violence et même par le meurtre.

Devant ce tableau recueillons-nous et prêtons l'oreille. Des quatre vents arrive une voix, écho fidèle de tout ce qui se dit, s'écrit et se fait par la vieille Europe, et cette voix crie : Nous ne voulons plus du christianisme, son joug nous pèse : nous sommes assez forts pour nous passer de lui. Nous saurons être heureux sans lui, loin de lui, malgré lui : *Nolumus hunc regnare super nos*.

A moins de fermer obstinément les yeux à la lumière et faire violence à la conscience, il faut donc reconnaître en tremblant que l'Europe d'aujourd'hui professe hautement, officiellement et dans de larges proportions, tous les principes constitutifs de l'ancien paganisme. De là cette conclusion : devenue semblable au monde païen, l'Europe marche comme lui dans une voie qui aboutit à l'abîme.

Si Dieu n'intervient d'une manière directe et souveraine, cet abîme sera plus profond que celui qui engloutit le monde des Césars. Entre nous et les païens d'autrefois, il y a deux différences essentielles.

Les païens d'autrefois n'avaient pas, comme nous, abusé des bienfaits du christianisme et foulé aux pieds le sang du Calvaire.

Les païens d'autrefois marchaient vers le Rédempteur, et nous lui tournons le dos. Ils avaient

connaissance d'une rédemption future, car le Messie est appelé le Désiré de toutes les nations, *Desideratus cunctis gentibus;* et nous, nous n'avons plus aucune promesse. Après le christianisme, le monde n'a rien à attendre.

Quel sera l'abîme vers lequel marche à grands pas la vieille Europe : nous essaierons de le dire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIX.

OÙ EN EST L'EUROPE?

La vieille Europe marche à sa fin. — Trois oracles à consulter : la philosophie de l'histoire; elle montre que les mêmes péchés attirent les mêmes châtiments. — Les faits contemporains : destruction de l'équilibre européen. — Prépondérance des peuples du Nord. — Les pressentiments du génie : Pierre Ier, Rousseau, M. de Bonald, Napoléon, M. Rohrbacher, Donoso Cortès. — Instinct des Tartares.

Quel est l'abîme vers lequel marche à grands pas la vieille Europe? Pour répondre, il faut consulter la divine philosophie de l'histoire, les faits contemporains et les pressentiments du génie. Or, ces trois oracles disent, comme Donoso Cortès : L'Europe marche à la barbarie.

La divine philosophie de l'histoire. En créant une nation, Dieu lui dit, comme à chaque homme venant en ce monde : Tu es créée et mise

au monde pour connaître, aimer et servir Dieu ; c'est la loi de ton être, le but de ton existence, la garantie de ta durée. Tant que tu seras fidèle à ces conditions de vitalité, tu vivras et tu seras prospère : *Justitia elevat gentem.* Si tu viens à les violer publiquement, obstinément, tu te suicides toi-même ; tu perds ta raison d'être, tu périras : *Gens et regnum quod non servierit tibi peribit.*

Pour un peuple, pour un monde, périr c'est devenir un vil bétail, ne connaissant plus la vie que par les sensations, *animalis homo,* en attendant que, mis en lambeaux par ses propres mains ou par les mains des barbares, il disparaisse de la face de la terre. Ainsi ont péri, ainsi périront successivement toutes les nations qui, violant les lois fondamentales de leur existence, ont osé se mettre en révolte permanente contre l'Agneau dominateur du monde.

Nous l'avons vu : depuis longtemps la vieille Europe, insurgée contre Dieu, foule aux pieds les lois de sa vitalité et professe les principes de mort de l'ancien paganisme. Or, les mêmes causes produisant les mêmes effets, les mêmes iniquités appelant les mêmes châtiments ; il est logique de prévoir que l'Europe, redevenue païenne, périra comme le monde païen.

Quand l'empire romain, qui était le monde

d'autrefois, n'eut plus ni foi, ni mœurs; quand la haine du christianisme fut devenue son sentiment dominant, il avait prononcé lui-même sa sentence de mort. Dieu la ratifia et en confia l'exécution aux barbares. Dans ce qu'on vit alors, comme dans ce que nous voyons aujourd'hui, tout fut marqué au coin éclatant du surnaturel. En vue d'un but qu'il s'était proposé, Dieu donna à ces hordes indisciplinées, la conscience de leur mission vengeresse et tout ce qui pouvait en assurer le succès.

Le plus redoutable de leurs chefs, Attila, s'appelait le fléau de Dieu et la terreur du monde : *flagellum Dei et terror orbis.* En vain l'empire romain s'est entouré, comme d'une muraille vivante, de colonies militaires; en vain ses trois puissantes flottes de Fréjus, de Misène et de Ravenne le protégent du côté de la mer; en vain ses légions, accoutumées à la victoire, sillonnent toutes les parties de l'empire : devant l'ouragan sorti de l'aquilon, tout est sans force, tout fuit, tout est renversé. Les villes, Rome elle-même, sont prises d'assaut, pillées et brûlées; les campagnes ravagées et dépeuplées, et le colosse romain n'est plus qu'un cadavre, dont les vainqueurs se partagent les lambeaux.

S'il tient compte de l'analogie immuable des lois divines, qui peut répondre que la vieille

Europe n'est pas condamnée à périr, aujourd'hui ou demain, par une nouvelle inondation de barbares, dont les Prussiens ne seraient que l'avant-garde? Comme Attila, leur roi ne se proclame-t-il pas le *justicier de Dieu?* Ses succès ne sont-ils pas au-dessus de toutes les prévisions humaines? Par les atrocités qui la déshonorent, la guerre qu'il fait à la France n'est-elle pas une guerre de vrais barbares? Le but qu'il se propose n'est-ce pas l'extermination de la race latine, l'anéantissement du Midi au profit du Nord.

Toutefois, si la Prusse est l'avant-garde, elle n'est que l'avant-garde. Peuple baptisé, aujourd'hui rationaliste, corrompu et mordu par le socialisme, la Prusse n'est pas un peuple neuf. Si l'invasion providentielle d'aujourd'hui renferme, comme celle d'autrefois, un mystère de mort et un mystère de vie, seul ou infusé dans les veines de l'Occident catholique, le sang prussien n'est pas assez pur pour donner naissance à un monde nouveau.

Pour les mêmes raisons, le gros de l'armée ne sera pas la Russie toute seule, mais la Russie traînant à sa suite les innombrables tribus de Mantchoux, de Cosaques et de Tartares, dont elle achève aujourd'hui providentiellement la conquête. Ainsi, des mêmes lieux d'où partirent les ravageurs de l'ancien monde païen, sortiront

les ravageurs de l'Europe redevenue païenne. Aujourd'hui comme autrefois, le Dieu des armées marchera à leur tête. Rien ne pourra leur résister ; et, malgré tous ses moyens de défense, la civilisation corrompue et corruptrice de la vieille Europe disparaîtra sous leurs coups.

Les faits contemporains. Envisagée au point de vue purement politique, tel qu'il se présente aujourd'hui, on peut affirmer que la vieille Europe est finie. Elle reposait tout entière sur ce qu'on appelait l'*équilibre européen*. Cet équilibre consistait dans une sorte d'égalité de pouvoir et de territoire entre les différentes puissances. Ni trop, ni trop peu : tel en était le principe. Empêcher une puissance de devenir, par son agrandissement, une menace pour les autres : tel en était le but. Nous n'avons pas à juger cette combinaison purement artificielle ; nous disons seulement que, par la guerre actuelle, cet équilibre est rompu.

Quand d'une machine compliquée de rouages, vous retirez une roue essentielle, la machine est détraquée, elle ne fonctionne plus. Dans le système de l'équilibre européen, la France était une pièce capitale. Elle était le boulevard de la race latine contre les races germaniques et slaves. En raisonnant dans la supposition la plus favorable, et d'après l'intention avouée de la Prusse.

le résultat probable de la guerre actuelle sera d'amoindrir la France, et de la faire descendre au rang de puissance de second, peut-être de troisième ordre.

Si on admet, ce qui est certain, que ni l'Espagne, ni l'Italie, ni l'Autriche ne peuvent combler le vide que la France va laisser après elle, il faut admettre également qu'il n'y aura plus sur le continent européen que deux puissances prépondérantes, la Prusse et la Russie. A elles seules, elles feront la loi aux autres, quand elles voudront et dans les conditions qu'elles voudront.

Cette prépondérance irrésistible des puissances du Nord sur les nations méridionales est d'autant plus assurée, qu'un instinct secret a toujours uni, et unit encore, malgré les apparences contraires, la Prusse et la Russie. Le trait-d'union qui les rapproche, c'est la haine du catholicisme. Le schisme russe est cousin du luthéranisme prussien. En outre, l'une et l'autre sont plus ou moins filles de Voltaire.

Aux raisonnements s'ajoutent les faits. Nées presque en même temps, comme deux sœurs, ensemble elles ont grandi avec une imprévoyable rapidité. Ensemble elles ont pillé à droite et à gauche, et dépecé la Pologne, dont elles se sont adjugé les morceaux. Ensemble elles ont combattu le premier empire. Aujourd'hui même,

pourquoi la Russie laisse-t-elle, sans mot dire, défaire par la Prusse l'équilibre de l'Europe? C'est évidemment qu'elle y trouve son intérêt.

Quel est-il? tout le monde le devine. C'est la pensée toujours nourrie, la pensée mère de la politique moscovite, à savoir : qu'à son tour la Prusse lui laissera libre le chemin de Constantinople. Qui sait même, si, comme nous le croyons, l'immobilité du czar en présence des désastres de Sadowa, de Metz et de Sedan, ainsi que des annexions de la Prusse, n'est pas, entre Guillaume et Alexandre, l'effet d'un réel compromis, dont les résultats seront bientôt l'étonnement du monde et le châtiment de l'égoïste Angleterre[1].

[1] Ecrits au mois de novembre 1870, ces pressentiments sont aujourd'hui à peu près officiellement confirmés. Voici ce qu'on lit dans le journal anglais le *Morning-Post*, du 9 mars 1871 : « Nous tenons d'une source à laquelle nous pouvons ajouter foi, qu'au début même de la guerre entre la France et la Prusse, les relations entre le gouvernement de Saint-Pétersbourg et de Berlin ont pris la forme définitive d'un traité secret, composé de trois articles.

» Le premier avait trait à l'intervention armée de la Russie, en cas de succès des armées françaises, menaçant la tranquillité de la Pologne.

» Le second portait que, le cas échéant où l'Autriche ferait quelque démonstration militaire d'une nature alarmante pour la Prusse, des démonstrations de même nature seraient immédiatement faites par la Russie, qui enverrait un corps d'armée sur la frontière autrichienne, dans le but de paralyser ou de dominer l'action militaire de l'Autriche.

» Le troisième stipulait que, dans le cas où quelque puissance

Les pressentiments du génie. D'une manière ou d'une autre, dit le comte de Maistre, tous les grands évènements ont été prédits. Placés plus haut que le vulgaire, les hommes de génie voient plus loin. Si peu fondées qu'elles paraissent quelquefois, au premier coup d'œil, leurs prévisions, les déductions même de leur puissante logique, doivent être prises en sérieuse considération. Le plus grand nombre, d'âge et de nationalité différents, sont-ils d'accord sur un point? Leur opinion devient sinon une certitude absolue, du moins une grande probabilité. Or, nous ne connaissons pas d'évènement futur annoncé avec plus d'unanimité, depuis cent ans, par les hommes de génie des différents pays, que l'envahissement de l'Europe méridionale par les peuples du Nord.

Vers 1732, Pierre Ier, fondateur de l'empire de Russie, qui n'était alors qu'un point, à peine perceptible, sur la carte d'Europe, écrivait dans son fameux testament :

« Le grand Dieu de qui nous tenons notre existence et notre couronne, nous ayant éclairé de ses lumières et soutenu de son appui, me permet de regarder le peuple russe comme appelé, dans

européenne se joindrait à la France en qualité d'alliée active, la Russie, à son tour, en qualité d'alliée déclarée de la Prusse, déclarerait la guerre à la France. »

l'avenir, à la domination générale de l'Europe.

» Je fonde cette pensée sur ce que les nations européennes sont arrivées, pour la plupart, à un état de vieillesse voisin de la caducité, ou qu'elles y marchent à grands pas. Il s'ensuit donc qu'elles doivent être facilement et indubitablement conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance.

» Je regarde l'invasion des pays de l'Occident et de l'Orient par le Nord, comme un mouvement périodique, arrêté dans les desseins de la Providence, qui a ainsi régénéré le peuple romain par l'invasion des barbares.

» J'ai trouvé la Russie *rivière*, je la laisse *fleuve;* mes successeurs en feront une grande *mer*, destinée à fertiliser l'Europe appauvrie; et ces flots déborderont malgré toutes les digues que des mains affaiblies pourront leur opposer, si mes descendants savent en diriger le cours. *Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes : celui qui y règnera sera le souverain du monde*[1].

Sur deux points essentiels la prédiction est au-

[1] Aujourd'hui M. de Bismark juge l'Europe méridionale, comme Pierre Ier la jugeait il y a cent-cinquante ans. « Voyez-vous, la race latine est usée. Elle a accompli de grandes choses, mais aujourd'hui ses destinées sont finies, et elle est destinée à s'amoindrir peu à peu, jusqu'à disparition totale, en tant que collectivité. La race germanique est ferme, vigoureuse et

jourd'hui accomplie : la Russie est une grande mer ; et elle n'est pas loin de Constantinople. De plus, l'expérience d'un siècle et demi apprend au monde étonné avec quelle invariable ponctualité les successeurs de Pierre Ier ont suivi les prescriptions de leur aïeul. Grâce à cette fidélité, la Russie est aujourd'hui une grande mer, dont les flots, toujours grossissants, débordent en même temps sur l'Europe et sur l'Asie.

En Europe : dans la Russie blanche, en Gallicie et ailleurs, où les Russes ont obtenu par l'or et par la ruse la défection instantanée de quatre millions de catholiques, ce qui veut dire la conquête de quatre millions de sujets, et ce qui est beaucoup plus menaçant, l'anéantissement de la Pologne, unique boulevard de l'Europe méridionale.

En Orient : conquêtes incessantes dans le nord de l'Asie, à tel point que, depuis la guerre de Crimée, leur empire a gagné cinquante pour cent, par l'annexion de la Circassie et de la plus grande partie de la Mantchourie ; en sorte qu'aujourd'hui il s'étend jusqu'aux extrêmes frontières de la Chine, presque jusqu'aux portes de

aussi *pleine de vertu* et d'initiative que vous le fûtes autrefois. C'est aux peuples du Nord qu'appartient l'avenir, et ils ne font que débuter dans le rôle glorieux qu'ils sont destinés à remplir pour le bien de l'humanité. » *Brochure citée plus haut.*

Pékin, et qu'en trois jours les vapeurs russes arrivent au Japon. Conquêtes et influence prépondérante dans les provinces danubiennes, si bien que nulle puissance ne peut désormais empêcher la Russie de franchir, quand elle voudra, les quelques étapes qui la séparent de Constantinople.

Enfin, par ses dernières conquêtes dans le Boukan, et par son influence en Perse, en Grèce et même en Palestine, l'autocrate domine toute l'Asie centrale, depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Indus, et tient entre ses mains les clefs de l'Indoustan.

Cet accroissement du colosse du Nord, doublement mystérieux par sa rapidité et par son immensité, joint à l'incertitude de savoir ce que les nations méridionales, divisées et affaiblies, peuvent lui opposer, inspirent depuis longtemps de sérieuses inquiétudes aux hommes préoccupés de l'avenir. Que serait-ce s'ils vivaient aujourd'hui ?

Vers le commencement du siècle, M. de Bonald écrivait : « Il est à désirer que la Pologne, au travers de laquelle les nations du Nord pourraient s'ouvrir un passage, acquière, avec une constitution fixe, toute la force de résistance dont elle est susceptible[1]. Rousseau, dont il faut sou-

[1] Aujourd'hui le chemin est ouvert. La Pologne n'existe plus. Les aveugles nations méridionales l'ont laissée anéantir.

vent saisir les aperçus, et rarement les principes, pronostique que les *Tartares deviendront nos maîtres. Cette révolution,* dit-il, *me paraît infaillible. Tous les rois de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer.*

« Quoique ce danger ne soit peut-être pas aussi prochain que cet auteur paraît le penser, qui oserait, après ce que nous avons vu, fixer les progrès de cinq à six cent mille Tartares, conduits par un Attila ou un Tamerlan..., et qui pourraient compter parmi nous sur deux alliés fidèles, nos divisions et nos jalousies[1]. »

Quelques années plus tard, Napoléon prononçait le mot devenu vulgaire : « Dans cinquante ans, l'Europe sera république ou cosaque. »

Il en a prononcé d'autres moins connus, et que nous allons rapporter. Dans tous, perce la crainte que lui inspirait, pour l'avenir de l'Europe occidentale, l'agrandissement démesuré des puissances du Nord et surtout de la Russie.

Voici, entre autres, ce qu'en 1817 il disait, à Sainte-Hélène, au docteur O'Méara : « D'ici à quelques années, la Russie s'emparera de Constantinople, de la plus grande partie de la Turquie et de toute la Grèce. Je regarde cela *comme aussi certain que si la chose était déjà faite.* Presque toutes les cajoleries d'Alexandre à mon

[1] *Théorie du pouvoir,* liv. VII. p. 318.

égard avaient pour but de me faire consentir à l'exécution de ce projet. Je m'y opposai, prévoyant que l'équilibre de l'Europe serait détruit.

» D'après le cours naturel des choses, la Turquie tombera au pouvoir de la Russie. Une grande partie de sa population est composée de Grecs, et l'on peut dire que les Grecs sont Russes.

» Les puissances à qui cet agrandissement peut nuire, et qui pourraient s'y opposer, sont : l'Angleterre, la France, la Prusse et l'Autriche.

» Quant à l'Autriche, il sera très-facile à la Russie d'obtenir son alliance, en lui donnant la Servie et d'autres provinces limitrophes des Etats autrichiens, qui s'étendent jusque près de Constantinople.

» Si jamais l'Angleterre s'allie de bonne foi avec la France, ce sera pour empêcher l'exécution de ce projet. Mais cette alliance même ne suffirait pas. La France, l'Angleterre et la Prusse réunies ne sauraient s'y opposer. La Russie et l'Autriche pourront l'effectuer en tout temps.

» Une fois maîtresse de Constantinople, la Russie a tout le commerce de la Méditerranée, devient une grande puissance maritime ; et Dieu sait ce qui en résultera[1]. Elle vous cherche que-

[1] Effrayée comme Napoléon des agrandissements de la Russie, Frédéric le Grand disait : « Si les Russes sont à Constantinople, on les verra huit jours après à Kœnigsberg. »

relle, fait marcher sur l'Inde une armée de soixante-dix mille bons soldats, ce qui n'est rien pour la Russie, y joint cent mille canailles de Cosaques et autres barbares, et l'Angleterre perd l'Inde. De toutes les puissances, la Russie est la plus redoutable, surtout pour vous Anglais. Ses soldats sont plus braves que les Autrichiens, et elle peut en lever autant qu'il lui plaît. En bravoure, les soldats français et anglais sont les seuls qu'on puisse leur comparer. Tout cela je l'avais prévu : *Je vois dans l'avenir plus loin que vous.*

» Aussi je voulais opposer une barrière à ces barbares, en rétablissant le royaume de Pologne et en mettant sur le trône Poniatowski, mais vos imbéciles de ministres ne voulurent jamais y consentir.

» Dans cent ans on m'encensera, et l'Europe, surtout l'Angleterre, regrettera que mon projet n'ait pas réussi. Quand on verra l'Europe envahie devenir la proie des barbares du Nord, on dira : Napoléon avait raison[1]. »

A mesure que le danger se manifeste, les inquiétudes du génie deviennent plus vives et plus générales. « Une crainte surtout nous préoccupe, écrivait, il y a trente ans, notre grand historien de l'Eglise : c'est que dans quarante ou cinquante

[1] *Mém. du docteur O'Méara,* tome II, page 75. Edition in-12, 1822.

ans, la France ne devienne une province russe, gouvernée par quelque chef de Cosaques. Comme on le voit par leurs vies et leurs écrits, c'était la grande préoccupation de Napoléon, du cardinal Consalvi, du comte d'Hauterive, trois hommes vraiment politiques. Les penseurs de l'Allemagne protestante craignent la même chose pour leur pays. Ils n'y voient de remède que dans l'unité nationale et religieuse de l'Allemagne. Mais comment y parvenir? Le protestantisme est le principe même de la division et de l'anarchie.

» Il n'y a qu'un moyen : c'est de revenir à l'ancienne unité de l'Eglise catholique. » Tel est le but d'un ouvrage bien remarquable, publié l'année dernière par un savant protestant, Herman Kauber[1].

« Tous ces hommes sentent comme nous, qu'il n'y a dans le fond, qu'il n'y aura bientôt, même extérieurement, que deux partis en France, en Europe et dans le monde entier : le parti moscovite et le parti catholique. Ils sentent comme nous que la lutte actuelle en France, n'est qu'un petit prélude de la lutte universelle et finale entre l'Eglise de Dieu et tout ce qui n'est pas elle[2]. »

[1] *Dissolution du protestantisme en lui-même et par lui-même*. Schaffouse, 1843.

[2] Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eglise*, etc.

L'agrandissement démesuré de la Russie, le double fanatisme de ce peuple, religieux et politique, son apparition mystérieuse au moment de la dissolution morale des sociétés de l'Occident, était la préoccupation constante de Donoso Cortès. Dans ses entretiens particuliers comme dans ses écrits, ce génie si clairvoyant y revenait sans cesse. Du côté de l'aquilon, disait-il, est le danger de l'Europe[1].

« La question d'Orient est l'énigme redoutable, du mot de laquelle dépendent les destinées futures du genre humain, et qui effraye l'imagination et l'entendement.

» Les générations présentes contemplent un grand spectacle : elles assistent à l'agonie prolongée d'un monde qui, dès le principe des choses, a été le berceau de tous les peuples, la source de toutes les religions, de toutes les sciences, et qui, aujourd'hui, ombre de lui-même, ne se tient debout que parce qu'il appuie sa languissante décrépitude sur les épaules d'un autre monde.

Si l'Orient existe encore, c'est que l'Occident le soutient. Mais il n'y a pas de civilisation assez puissante, pour fortifier de son contact une

[1] Nous regrettons de ne pouvoir citer ici toutes ses paroles; on les trouvera, avec d'autres témoignages, dans notre ouvrage intitulé : *Catholicisme ou Barbarie*, publié à l'occasion de la guerre de Crimée.

civilisation en décadence, ni d'appui assez solide pour soutenir les empires qui croulent. Le vieil Orient expire, laissant un immense héritage et un vide immense...

» La question d'Orient date de cinquante ans, espace de temps où commence et se consomme, on peut le dire, la décadence précoce de l'empire des Osmanlis, et où commence et se consomme l'agrandissement prodigieux des Russes. Jamais les hommes n'ont vu en aussi peu d'années les puissants descendre si bas et les faibles s'élever à une si étonnante hauteur.

» Ce qui s'appelle aujourd'hui l'empire russe était encore, au dix-septième siècle, le grand-duché de Moscovie. Lorsque Pierre le Grand parvint au trône, il n'avait que seize millions de sujets, toujours exposés, avant cette époque, aux incursions et même à la domination des peuples qui bordaient ses frontières. L'Europe connaissait de nom seulement ce peuple barbare, relégué dans les neiges du pôle.

» Cependant la Révolution de 1789 vient troubler le monde et agiter sur leur sol toutes les nations. L'Angleterre, prenant à sa solde l'Europe contre la France, prodigue principalement ses trésors à la Russie, et la conduit par la main en Allemagne, en Italie, à Paris. En 1812, la Russie étant en guerre avec la Turquie, l'Angle-

terre, pour la débarrasser et la rendre libre de tourner son armée du Danube contre la France, force les Dardanelles, oblige le sultan à signer la paix de Bucharest, et à céder à la Russie la Bessarabie et la Moldavie, jusqu'au Pruth. Déjà, à une époque antérieure, lorsque les Français firent irruption en Egypte, l'Angleterre, ambitionnant l'alliance des Russes, les avait mis en possession de Corfou et des îles Ioniennes.

» De tout cela il résulte que l'Angleterre, par un dessein secret de la Providence, a donné elle-même des forces au géant qui menace aujourd'hui son empire. C'est elle qui lui a ouvert les portes de l'Orient et de l'Occident, qui l'a mené en triomphe à travers l'Allemagne, la France et l'Italie; qui, pour exciter sa cupidité, lui a montré du doigt la cité la plus belle, le lac le plus beau de la terre, la Méditerranée et ses trésors, Constantinople et son soleil.

» En même temps que la Russie étend son influence politique dans les alliances et dans les transactions de l'Europe, elle agrandit son territoire et augmente sa population d'une manière si démesurée, que ce qui était hier un obscur duché, est aujourd'hui le plus vaste empire du monde. »

Là est le point noir de l'horizon.

Aux prévisions du génie sur le nouvel enva-

hissement de l'Europe par les peuples du Nord, se joint, chose étonnante! chez les tribus tartares, le pressentiment d'une mission qui leur est réservée sur l'Occident. Nos missionnaires, qui les ont récemment visités, rapportent que, le soir sous la tente, les descendants de Tamerlan et de Gengis-Kan chantent leur chanson de guerre et attendent, frémissant d'impatience, le jour, certain pour eux, où ils renouvelleront en Europe les exploits de leurs ancêtres. Leur témoignage veut être cité.

« Le grand Lama jouit peut-être de la puissance la plus absolue qui soit dans le monde. Tous ces peuples innombrables qui viennent lui rendre hommage, se regardent comme ses sujets, et croiraient commettre le plus grand des crimes s'ils résistaient à sa volonté. Il n'aurait qu'à commander, et à l'instant toute la Tartarie, ébranlée dans ses profondeurs, depuis la mer du Japon jusqu'aux montagnes du Turkestan, se soulèverait à sa voix. Ces hordes nomades, poussant devant elles leurs troupeaux, emmenant à leur suite leurs femmes et leurs enfants, n'auraient qu'un cri, qu'un élan pour se ruer comme des bêtes fauves vers le but assigné à leurs dévastations. Ce fut peut-être ainsi que s'accomplirent, sous l'inspiration de lamas inconnus, ces inondations de barbares par les-

quelles l'Europe fut ravagée à diverses époques.

» Depuis bien des années, ces peuples paraissent dormir en paix : aucun bruit de guerre ne les agite. Cependant, quand on entre dans leurs confidences, on voit qu'ils nourrissent leurs loisirs de belliqueux projets d'envahissement et de domination. Ils se repaissent de certaines traditions qui leur promettent de fabuleuses conquêtes. Petits et grands, tous sont dans cette croyance et en font le sujet favori de leurs entretiens. C'est comme un bruit vague, un bourdonnement sourd et prolongé, qui se transmet de tente en tente, et retentit continuellement comme un immense et lointain orage. A les en croire, le moment fixé pour une levée en masse ne paraît pas éloigné[1]. »

Un célèbre voyageur allemand, après avoir parcouru les vastes contrées soumises au czar ou limitrophes de son empire, confirme en ces termes les paroles et les inquiétudes de nos missionnaires : « Au fond de la Sibérie, des centaines de hordes belliqueuses, à demi-muselées par des mains habiles, s'accoutument chaque jour à comprendre et à suivre les ordres retentissants partis des bords de la Néva. Elles sont inscrites, ces hordes, sur les registres de l'armée, comme des recrues bonnes au service. De tous côtés, on

[1] *Annales de la Propagation de la foi,* n° 116, p. 26.

travaille, depuis dix ans, à dresser des cavaliers et à former des escadrons. Patience! Tous ces exercices dans les plaines d'où venaient les Mongols, c'est peut-être pour donner à l'Occident le spectacle d'une *magnifique parade,* et faire défiler devant l'Europe deux ou trois cent mille de ces bêtes fauves...

» Nous autres, Slaves, nous devons un serieux avis à nos frères d'Occident. L'Occident oublie trop les contrées septentrionales de l'Europe et de l'Asie, ce berceau des peuples nés pour le carnage et pour la destruction. Qu'on ne croie pas que ces peuples aient disparu de la terre. Ils sont là comme une nuée chargée d'orages, *n'attendant qu'un signe du ciel pour se ruer sur l'Europe.* Non, ne croyez pas que l'esprit d'Attila, de Gengis-Kan, de Tamerlan, de tous ces terribles fléaux du genre hmain, soit mort dans ces contrées. Ces contrées, ces hommes, et l'esprit qui les poussait, tout cela existe encore. Tout existe pour tenir en éveil la civilisation chrétienne, pour l'avertir qu'il n'est pas encore temps de changer le fer des épées en socs de charrue et les casernes en hospices[1]. »

Ce qui nous semble donner une triste confirmation à ces prévisions et à ces pressentiments. c'est un double fait que nul ne peut révoquer en

[1] Wagner, *Voyage en Russie,* 1848.

doute : la culpabilité des nations occidentales, l'impossibilité pour n'importe laquelle de ces nations, prise isolément, de résister à la Russie traînant à sa suite tout un monde de Tartares. Une alliance des nations méridionales serait seule capable d'opposer une digue sérieuse au torrent. C'est ainsi qu'au moyen âge la coalition des nations chrétiennes put refouler la barbarie musulmane.

Une pareille alliance ne peut avoir qu'un lien matériel ou un lien religieux. Le lien religieux, la foi commune, où le trouverez-vous? Reste le lien matériel. Fondé sur l'intérêt, rien n'est plus fragile qu'un pareil lien, parce que rien n'est plus changeant et plus facile à dissoudre. Il n'est pas nécessaire d'en aller chercher la preuve dans l'antiquité : elle est écrite à chaque page de l'histoire moderne.

De quelque côté qu'on l'envisage, la vieille Europe, l'Europe redevenue païenne, est donc menacée d'une dissolution prochaine. Avec le mystère de mort, se trouvera-t-il dans cette dissolution un mystère de vie? L'avenir nous l'apprendra.

CHAPITRE XX.

OÙ EN EST L'EUROPE?

Elle est menacée non-seulement par les barbares du Nord, mais aussi par la Révolution. — Nature de la Révolution. — Son origine. — Son but : destruction complète du christianisme. — Ses moyens. — Paroles des révolutionnaires. — Paroles du concile de Vienne. — Aveux des révolutionnaires.

Nous l'avons dit : deux sortes de barbarie menacent l'Europe actuelle : la barbarie sauvage et la barbarie savante; la Russie et la Révolution. La Russie, avec ses nuées de Tartares; la Révolution, avec ses bandes de démocrates. Nous connaissons la première, reste à étudier la seconde. Qu'est-ce que la Révolution? quelle est son origine? quel est son but? quels sont ses moyens? quelle est actuellement sa puissance? peut-elle être vaincue? le sera-t-elle?

Qu'est-ce que la Révolution? Révolution veut dire renversement. Dans la langue de l'Europe moderne, la Révolution proprement dite signifie le *renversement universel*. Autant qu'en est capable la haine de l'homme, doublée de la haine de Satan, la Révolution est la destruction du monde surnaturel, par la négation de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise, de l'âme, de son immortalité, du ciel et de l'enfer.

C'est par conséquent le renversement, de fond en comble, de l'ordre religieux et social établi par le christianisme. C'est l'emprisonnement du Pape, la persécution des prêtres et des catholiques, la destruction des églises, avec les incendies, les pillages, les violences, conséquences nécessaires de ce renversement. La Révolution, c'est la suppression et le mépris de toutes les garanties qui protégent la liberté, la propriété, l'ordre public et la famille. La Révolution, en un mot, c'est *Dieu en bas, et l'homme en haut.*

L'homme en haut, se faisant Dieu, et ne connaissant, pour penser et pour agir, d'autres lois que ses convoitises : c'est, ni plus ni moins, le monde renversé.

Malgré sa vieille formule : *liberté, égalité, fraternité,* triple mensonge dont elle se sert pour faire des dupes et des victimes, telle est, d'après ses propres paroles et surtout d'après ses actes, la définition que donne d'elle-même la Révolution, en France, en Espagne, en Italie, partout où elle se produit[1].

Quelle est son origine? Afin de ne pas remonter jusqu'au paradis terrestre, l'histoire dit que la Révolution date du jour ou les nations de l'Europe, comme nations, tournèrent le dos au

[1] Maîtresse de Paris en 1871, la Révolution a justifié et au delà cette définition, écrite en 1870.

Rédempteur. Pas plus que les individus, les nations ne sont indépendantes. Libres de se choisir un maître, elles ne sont pas libres de n'en avoir aucun. Jésus-Christ ou Bélial. Christocratie ou Démonocratie : il n'y a pas de milieu.

Au cœur des nations, comme au cœur des individus, la place ne reste jamais vide. Si Dieu s'en va par la porte, Satan entre par la fenêtre. Cette alternative est toute l'histoire de l'humanité. Enfant de Dieu, son créateur, son père et, son législateur, l'homme primitif, et en lui tout le genre humain, brisa le joug de l'autorité légitime et se vendit au démon, qui devint son législateur, son tyran et son dieu. Dans ce honteux et cruel esclavage, il vécut plus de deux mille ans.

Dieu eut pitié de son ouvrage. Dans la plénitude des temps, son Fils en personne descendit sur la terre, brisa les chaînes de l'esclave, chassa le tyran, et devint le législateur du monde régénéré. Pendant de longs siècles, l'Europe, malgré les défauts inhérents à la nature humaine, vécut heureuse, et atteignit la supériorité intellectuelle et morale, qui fait sa gloire.

Vint une époque de triste mémoire, où l'Europe fascinée se prit à regretter son antique esclavage : comme Israël, délivré de la servitude,

regretta l'Egypte et ses oignons. A cette époque, que nous avons tant de fois signalée, on vit les légistes souffler la révolte au cœur des gouvernements. Peu à peu le droit césarien ou païen, car c'est tout un, remplace le droit coutumier, le vrai droit chrétien. De progrès en progrès, on arrive, sous prétexte d'émancipation, de liberté et de civilisation, aux législations sécularisées, c'est-à-dire vides, autant qu'il est possible, de l'élément chrétien.

Qu'avait-on obtenu? En se débarrassant du souverain légitime, on était retombé sous le joug du tyran. La Révolution était faite : de nouveau, Dieu était mis en bas et l'homme en haut. Telle est, en peu de mots, la généalogie de la Révolution qui menace aujourd'hui l'Europe. Ainsi, oscillations successives entre les deux pôles opposés, le christianisme et le satanisme : voilà, il faut le redire, toute l'histoire de l'humanité.

Quel est le but de la Révolution? Nous l'avons indiqué, c'est le renversement total de l'ordre religieux et social chrétien dans le monde entier, et l'établissement d'un ordre de choses, fondé sur la volonté de l'homme, esclave et dupe de Satan : c'est, purement et simplement, le retour au paganisme.

Envisageant avec effroi ce but infernal, qui,

s'il était atteint, serait une nouvelle chute de l'humanité, les évêques d'Allemagne réunis au concile de Vienne, il y a vingt un ans, faisaient entendre ces solennelles paroles : « Des jours désastreux ont fait irruption dans le monde, et les destinées de l'avenir se présentent plus que jamais sombres et effrayantes. On dirait un nouveau calice de la colère de Dieu vidé sur la terre.

» Quelque part qu'il se tourne, l'œil n'aperçoit que des scènes de désastres et de dévastations. Le soleil de la vérité et de l'intelligence s'est éteint pour un grand nombre d'hommes, et les *esprits de ténèbres,* dans l'horrible obscurité qu'ils vantent comme étant la lumière, exercent sur les fils de l'incrédulité une puissance plus grande qu'à aucune autre époque.

» Le mystère d'iniquité, qui n'a point de cesse depuis le commencement, est *plus actif aujourd'hui que jamais*. Le mot de ralliement des esprits séditieux et des prophètes de mensonge d'aujourd'hui, n'est plus le simple oubli de Dieu, causé par l'ivresse des sens, mais une haine de Dieu méditée et raisonnée, une guerre ouverte, un combat à outrance contre lui et contre son Christ. Tandis que les démons croient en Dieu et tremblent devant lui, parce que, malgré leur rage, ils ne peuvent se soustraire à sa domination, dont aucun lieu n'est exempt, ces séducteurs

enchérissent sur la perversité des démons, et représentent la croyance en Dieu, comme l'obstacle qui s'oppose violemment à la félicité terrestre.

» Ecoutez leur dernier manifeste, publié par les journaux : « La religion, qu'il faut bannir de la société, doit disparaître de l'esprit de tous les hommes. Par une conséquence nécessaire, la Révolution détruit la religion, qu'elle rend inutile, puisque, par la liberté et la félicité de tous sur la terre, elle rend superflue l'espérance du ciel. C'est pourquoi nous ne prenons part aux luttes religieuses qu'autant que, sous le nom de *liberté religieuse,* on entend *l'affranchissement de toute croyance religieuse*. Nous ne voulons pas de la liberté de la foi, mais de la nécessité de l'incrédulité. »

Qu'auraient dit les vénérables évêques, s'ils avaient connu les récents manifestes de la Révolution? Du moins en la caractérisant comme ils ont fait, ils ne l'ont pas calomniée. Il n'est que trop vrai : dans les aspirations de ses adeptes, la Révolution, qui menace l'Europe entière, est bien le renversement de toute religion et de toute société.

Quant à la religion, voici leur programme : « Le catholicisme est le parti du passé. Le catholicisme s'oppose à l'avènement de toute idée, de toute doctrine, de toute institution marquée *au*

coin du progrès ; tous les libéraux le savent. Il y a pour les hommes de progrès, quelque divisés qu'ils puissent être, un ennemi commun, *le catholicisme*. C'est lui qu'il s'agit de vaincre; c'est pour l'*anéantir* qu'il faut s'unir. Hommes du progrès, comprenez-le bien : C'est *sur les ruines du catholicisme* que vous devez édifier l'avenir de l'humanité De l'union, de l'union ! Combinez vos efforts, afin d'écraser cet ennemi de toute lumière : *le Catholicisme* [1].

» Tant que vous n'aurez pas déraciné l'*intime servitude*, celle que le catholicisme a gravée depuis plus de mille ans dans l'âme des nations modernes, la servitude morale ; *tant que l'esprit n'aura pas chanté sa Marseillaise,* il ne servira de rien d'affranchir les hommes [2]. »

« La discussion est close avec le catholicisme... Ses dogmes vieillis ne sont plus que le *cadavre d'une religion;* et si la société, par un effort quelconque, ne s'en délie pas, elle devient elle-même cadavre [3]. »

« Aussi nous crions aux *chrétiens abrutis* qui élèvent des églises à la Déesse immaculée : Dieu, tel que notre époque peut le comprendre, n'est pas votre Dieu... Faut-il le dire? *Il n'est pas une idée du christianisme que nous n'attaquions en*

[1] *Congrès libéral,* juillet 1857. — [2] Méline et Cans, *Question relig.*, p. 1. — [3] Quinet, *Lettre à Eugène Sue,* 5 décembre 1856.

véritables négateurs, en négateurs obstinés; et nous nous en faisons gloire[1]. »

« *Il faut que le christianisme tombe.* Le despotisme religieux ne peut être extirpé *sans que l'on sorte de la légalité.* Aveugle, il appelle contre lui la *force aveugle.* Point de trève avec l'injuste : *je n'en accepte aucune. Il faut étouffer le catholicisme dans la boue*[2]. »

Avant de continuer, il est bon d'en faire la remarque : ces vociférations infernales, qui retentissent dans tous les pays où la Révolution a des organes, le monde ne les a entendues que deux fois. La première, sous les Césars, alors que le paganisme, tremblant de perdre l'empire, armait ses bourreaux, allumait ses bûchers, déchaînait ses bêtes féroces, et criait de toutes parts : Les chrétiens au lion : *Christianos ad leonem!* La seconde fois, aujourd'hui, alors que le paganisme, rappelé du tombeau par la Renaissance, fait un suprême effort pour ressaisir son sceptre brisé par le catholicisme.

Quels moyens d'extirper le catholicisme et de délier l'humanité d'une religion *cadavre,* dont le contact menace de la rendre *cadavre?* Il y en a deux, la force et la désertion. « Celui, dit la Révolution, qui entreprend de déraciner une su-

[1] *National belge,* 21 novembre 1856.

[2] Quinet, *Préface aux œuvres de Marnix.*

perstition caduque, s'il possède l'autorité, doit avant tout rendre l'exercice de cette superstition *absolument et matériellement impossible*[1]. » En attendant que la force soit aux mains de la Révolution, que faut-il faire? Abandonner en masse le catholicisme. « Sortez de la vieille Eglise, vous, vos femmes, vos enfants; sortez par toutes les portes ouvertes. Sortez[2]. »

Comment les peuples sortiront-ils du catholicisme? Par l'abandon de tous les devoirs qu'il impose. « Il faut, pour commencer, que des hommes *éclairés*, fermement convaincus des maux affreux causés par la religion catholique et des périls incessants dont elle menace l'humanité, prennent l'engagement à toujours de se borner, eux et leur famille, à l'observation de la loi civile, en ce qui touche la naissance, le mariage, le décès, conséquemment *à repousser tous les sacrements religieux*[3]. »

Ces prédications, dignes de Satan en personne, ont trouvé de l'écho. Elles ont abouti à l'établissement d'une association qui prend pour *point de départ l'enterrement en dehors de toute cérémonie catholique, afin d'arriver à la suppression successive de toutes les pratiques catholiques*[4]. Cette

[1] Quinet, *Préface aux Œuvres de Marnix*. — [2] Id. et *Quest. rel.*, p. 29. — [3] Id., p. 70. — [4] Statuts de l'Association des *Solidaires*.

association, dont le siége principal est à Bruxelles, a ses statuts, ses finances, ses moyens de propagande, et compte déjà ses adeptes par milliers. Ils pullullent non-seulement en Belgique et en Hollande, mais en France. Il y a quelques années, Paris en renfermait déjà environ vingt-sept mille.

Un jour on y a vu trois cents jeunes filles, vêtues de blanc et portant des bouquets à la main, accompagner au cimetière Montmartre une de leurs maîtresses, morte en solidaire. Vint ensuite le discours du mari, félicitant sa femme du courageux exemple qu'elle avait donné. Combien de scandales du même genre, non-seulement à Paris, mais à Lyon, à Tours et ailleurs, ont effrayé le monde depuis quelques années!

Pour savoir jusqu'où va la rage satanique de ces hommes, inconnus dans l'histoire, il faut citer les deux faits suivants. Le premier est un billet d'enterrement, tombé entre nos mains cette année même, et ainsi conçu : « Vous êtes prié d'assister à l'enterrement de Mlle N..., morte à l'âge de quatorze ans, vierge de tous les préjugés religieux. » Pauvre enfant! victime des solidaires!

Le second, plus odieux encore, a lieu au moment même où ces lignes sont écrites. La postérité refusera de croire que dans Paris, accablé sous les coups de la justice de Dieu, il s'est trouvé

des êtres assez cruels pour défendre de donner aux soldats blessés et mourants les consolations de la religion ! Pourtant il en est ainsi. Non contents de casser à coups de canne les crucifix placés dans les classes, de défendre de parler de catéchisme aux enfants et de les conduire à l'église, en un mot, non contents de bannir la religion des écoles, les révolutionnaires lui refusent l'entrée des ambulances. Leur premier soin, en alignant les lits de fer, a été de déclarer qu'ils n'en laisseraient approcher ni *frères,* ni *sœurs,* ni *prêtres*[1].

Au sein de l'Europe, après dix-huit siècles de christianisme, une *association publiquement organisée,* non par des Tartares ou des Chinois, mais par des hommes baptisés, pour *la destruction du christianisme ;* et cela au vu et au su des gouvernements, qui n'y trouvent rien à reprendre ; et cela, sans plus de façon que s'il s'agissait d'une société, pour l'exploitation d'un chemin de fer ou d'une mine de houille : tel est, dans l'ordre religieux, le dernier mot de la Révolution.

Non moins radicale est la négation dans l'ordre social. Nous allons le voir dans le chapitre suivant.

[1] Voir l'*Univers*, 19 novembre 1870.

CHAPITRE XXI.

OÙ EN EST L'EUROPE?

Destruction complète de l'ordre social, autre but de la Révolution. — Paroles et actes des révolutionnaires. — Sentence de mort contre le roi de Naples. — Destruction de la propriété et de la famille. — Paroles des révolutionnaires. — Si leurs projets sont à craindre.

Plus de rois, plus de propriétaires, plus de mariages, partant plus de familles. Tel est, dans l'ordre social, le dernier mot de la Révolution, le cri des sociétés secrètes, le refrain de ses journaux, le but avoué de toute cette armée de barbares qui s'appelle la *Sociale*[1]. Pour elle, le régicide est le premier et le plus saint des devoirs, témoin, entre mille, la sentence de mort portée contre le *roi de Naples*. Dans l'intérêt des endormeurs et des endormis, il est bon de rappeler cette sentence prononcée par le *comité mazzinien d'Italie,* et qui, imprimée à des milliers d'exemplaires, fut répandue dans tout le royaume. Voici le texte de ce document :

« *Considérant que l'homicide politique n'est pas un délit,* et moins encore lorsqu'il s'agit de se défaire d'un ennemi, qui a dans ses mains des

[1] Aujourd'hui l'*Internationale*.

moyens puissants, et qui peut en quelque sorte rendre impossible l'émancipation d'un peuple grand et généreux;

» Considérant que Ferdinand de Naples est l'ennemi le plus acharné de l'indépendance italienne et de la liberté de son peuple;

» Est approuvée la résolution suivante, qui sera publiée par tous les moyens possibles dans le royaume de Naples :

» Une récompense de 100,000 ducats est promise à celui ou à ceux qui délivreront l'Italie dudit tyran. Et comme il n'y a dans la caisse du comité que 69,000 ducats disponibles pour cet objet, les 35,000 autres seront fournis par souscription[1]. »

Non-seulement la Révolution soudoie les régicides, mais elle les glorifie. « Il est temps, disait-elle quelques jours après l'attentat de Milano, que les hommes comme Brutus, au nom du même principe, accomplissent la même mission inexorable, fatale. Déjà Pianori et Agésilas Milano ont commencé la chaîne de ces héros, qui, dégageant la Révolution des chaînes du doctrinarisme, la poussent sur l'*unique voie* qui soit logique et qui puisse la conduire au salut. Ils sont tombés, mais leur glorieuse entreprise sera mise au

[1] Voir entre autres l'*Armonia*, 5 novembre 1856.

nombre des plus *belles actions* de l'histoire contemporaine[1]. »

Ce n'est pas assez de glorifier de bouche les assassins des rois : elle frappe des médailles en leur honneur; elle inonde de leurs portraits les villes et les campagnes; elle fait des pensions à leur famille; elle les appelle martyrs et rédempteurs; elle fait des pèlerinages à leurs tombeaux et les honore comme des êtres surhumains.

Pour arriver à la destruction des rois, il faut passer par la destruction des prêtres. Elle dit : « La France, comme Danton, s'est un jour vendue, cédant au sordide attrait des appétits matériels. Comme l'honnête femme, longtemps irréprochable, elle s'est un jour indignement prostituée. Mais la France saura glorieusement réparer son passé.

De même que le malade qui a enfin conscience de son mal, elle demandera *aux topiques les plus violents l'extirpation radicale du virus catholique,* cette maladie chronique qui nous mine, nous ronge, nous énerve, nous hébète et nous mâte. C'est elle qui, par l'accoutumance prise dès le bas âge de croire et de se soumettre aveuglément, sans examen, à l'autorité des *dogmes les plus stupides et les plus atroces,* nous prédispose à nous soumettre à toute *autorité politique,* si

[1] *Italia del popolo,* novembre 1856.

infâme qu'elle soit, si monstrueuse que soit son origine[1].

En conséquence, un autre fils de la Révolution s'écrie : « Il ne nous manque plus qu'une volupté ; c'est de *pendre de nos mains le dernier prêtre au cou du dernier riche*... La Jérusalem sanglante du prolétariat s'avance comme l'ange réparateur. Puisse-t-elle, moi vivant, écraser tous ceux qui veulent dominer l'humanité, et qui se croient du génie, de la naissance, de la fortune et de l'autorité ! *Nous nivelons, nous nivelons;* et un jour la société vieillie, bâtarde, décrépite, se trouvera toute honteuse d'être condamnée à mourir, par ceux dont elle a méprisé les noms : quel beau jour[2] ! »

S'ils étaient seulement écrits sur le papier, ces vœux sauvages pourraient n'être qu'un vain épouvantail, et cette rage de destruction demeurer longtemps impuissante. La Révolution le comprend. Comme elle a formé deux associations. l'une pour la destruction de toute religion et l'autre de toute autorité sur la terre, elle en a formé une troisième pour la destruction de la propriété. En voici quelques statuts, avec l'exposé des motifs, rédigés par Struve, le chef de la Révolution badoise.

[1] Eugène Sue, lettre au *National de Bruxelles*, 1er mars 1857.
[2] Kohlmayer à Justus de Lausanne.

« Il y a *six fléaux* de l'humanité : les *rois*, les *nobles*, les *fonctionnaires*, les *aristocrates d'argent*, les *prêtres* et les *armées permanentes*. Ces six fléaux coûtent quatorze milliards. En se débarrassant de ces six fléaux, les peuples garderont en poche ces quatorze milliards. Pour cela, il faut que l'*extermination s'étende du Tage à l'Océan, de l'Océan à la mer Noire*, et qu'elle soit assez complète pour anéantir non-seulement ces fléaux eux-mêmes, mais jusqu'aux éléments dont ils se composent. »

Suivent les statuts de l'Association démocratique. Voici le second article :

« Article 2. — Le sol de l'Europe est parfaitement libre et sera soumis à un nouveau partage, de telle sorte que les biens de l'Etat, des communes, de l'Eglise et des corporations religieuses, ainsi que tous les biens appartenant aux princes, et aussi tout ce qu'un citoyen possèderait au delà de deux cents ares de terre, seront distribués aux citoyens qui ne possèdent rien[1]. »

Nous savons maintenant, par ses organes les plus avancés, ce que la Révolution compte faire de la religion, de l'autorité et de la propriété : reste à connaître ses idées sur la famille. « Ne dis pas, écrit à son ami un des pontifes de la Révolution, que le vol et la communauté des

[1] *Alliance des peuples*, 1850.

femmes sont choses licites. Tu effarouches un sentiment que les riches et les sots appellent la pudeur. *C'est connu entre nous;* il n'est pas besoin de le proclamer si haut. Ce qu'il faut prêcher, c'est le besoin de la vengeance contre l'ordre social, qui a si longtemps tenu nos têtes écrasées sous son pied de vipère.

» Pour monter ta lyre au diapason convenable, il te faudrait des flots de sang. *Un jour nous en ferons couler plus qu'il n'y a de gouttes d'eau dans ce lac* (de Genève). Pourquoi se faire du vol une ressource légale, quand nous annonçons qu'il n'y aura plus ni *tien* ni *mien?* Pourquoi parler de la communauté des femmes, quand la *promiscuité est un devoir?* Laisse donc aux pauvres d'esprit ces moyens vulgaires. Nos affaires avancent horriblement ici et ailleurs. Je te le dis en joie : le vieux monde est au plus bas. Il craque, et c'est nous qui naissons à la nouvelle vie de Jérusalem[1]. »

Ainsi, haine à mort et table rase de tout ordre religieux et social que l'homme n'a pas fait ou dont il est mécontent : voilà, de son propre aveu, le dernier mot de la Révolution.

Mais, dit-on, ces projets sauvages sont les rêves de cervaux malades. Ils sont irréalisables. Nous répondons : il est périlleux de s'endormir

[1] Stepp à Weitling, *Evangile du pauvre pécheur.*

sur un pareil raisonnement. L'expérience le prouve. En 1789, les endormeurs se moquaient de ceux qui disaient : Voltaire et ses adeptes publient les doctrines les plus subversives, et vous n'en êtes point émus. Prenez garde : celui qui sème du vent moissonnera des tempêtes. L'avis ne fut pas écouté ; et la semence, arrivée à maturité, produisit l'effroyable catastrophe de 93. Ce qui s'est vu peut se revoir [1].

Qu'on ne s'y trompe pas : les séides de la Révolution, dont les projets vous paraissent à peine dignes d'attention, ne sont pas, comme vous dites, des cerveaux malades ; ils sont d'inflexibles logiciens. En quatre pas, la négation de Dieu, qui est leur point de départ, les conduit à la négation de tout. Mais quand leurs projets ne seraient que des rêves, nous dirions encore : craignez, et craignez sérieusement, des rêves qui, caressant tous les instincts corrompus de l'humanité, ont pour auxiliaires assurés toutes les passions avides et brutales qui fermentent au cœur de la bourgeoisie païenne, comme au cœur des multitudes abruties.

Pour ne pas troubler votre quiétude, auriez-vous oublié les vociférations sanguinaires des derniers clubs parisiens, et les applaudissements

[1] Nous ne pensions pas que la *Commune* nous rendrait sitôt prophète.

frénétiques avec lesquels étaient accueillies les motions les plus *échevelées?* Auriez-vous oublié que la jeunesse lettrée fait chorus avec la foule; qu'elle envoie ses représentants aux congrès athées de Belgique; que l'école de médecine de Paris a refusé obstinément tout professeur qui ne commencerait pas par une profession de matérialisme, et que l'école normale a complimenté Sainte-Beuve pour avoir, en plein sénat, nié la divinité de Jésus-Christ?

Des matérialistes et des athées, voilà ceux qui doivent un jour soigner les corps et former les âmes! Autant vaudrait confier la garde d'une poudrière à une bande de fous. Si vous en avez le courage, rassurez-vous maintenant sur l'avenir, et tenez pour chimérique le triomphe possible de la Révolution.

Même en admettant que l'homme est moins mauvais que ses principes, il reste toujours que l'Europe actuelle est menacée, non-seulement par les barbares du dehors, mais encore par les barbares du dedans. Ces derniers sont même plus à craindre que les autres. D'une part, ils peuvent compter, au jour de leur triomphe, sur d'innombrables auxiliaires, jusque dans les campagnes. D'autre part, ils marchent résolûment, et ils ne s'en cachent pas, à la destruction radicale de tout ce qui existe.

CHAPITRE XXII.

OÙ EN EST L'EUROPE?

Moyens de la Révolution. — La presse. — Les cabarets, — Les théâtres. — Les sociétés secrètes. — L'éducation. — Témoignage d'Orsini. — Les écoles professionnelles. — La haine de Rome.

Quels sont les moyens de la Révolution ? Pour atteindre son but, la Révolution dispose de tous les moyens de corruption, et ces moyens sont immenses. Qu'il suffise d'en nommer quelques-uns.

La presse. Chaque soir sortent des différentes capitales de l'Europe de nombreux wagons chargés de journaux, de brochures, de pièces de théâtres, de gravures, de chansons, de romans, où la dérision et le mensonge, l'impiété et l'immoralité se donnent la main. Le lendemain, ces cargaisons de mauvais écrits tombent sur les villes et sur les campagnes, comme les sauterelles ravageuses sur les plaines de l'Afrique.

Recueilli avec avidité, le poison est aussitôt bu. A la longue, il produit sur le civilisé d'Europe, le même effet que l'eau de feu sur le sauvage d'Amérique et le rend fou. Fou d'esprit, il perd avec la foi le respect de toute autorité reli-

gieuse, sociale et paternelle : il devient ingouvernable. Fou de cœur, au lieu de se faire en haut, les mouvements de sa volonté se font en bas. Avide de jouissance et esclave de ses passions, il devient corrompu et corrupteur; il est révolutionnaire en puissance, jusqu'au jour où il le sera en acte.

Les cabarets. Les cabarets, les cafés muets et les cafés chantants sont les églises de la Révolution. Là, on officie pour le compte des plus mauvaises passions. Là, on prêche et on entend prêcher contre la religion, contre la société, contre les mœurs, contre les riches, contre les liens de famille et contre l'ordre établi, dont les exigences sont traitées d'injustes et de tyranniques.

On y sacrifie son temps, son honneur, sa santé. On y boit les sueurs, les larmes, le sang des êtres les plus chers : la femme et les enfants. On en rapporte, pour l'âge mûr, la misère; et, pour la vieillesse, un billet d'hôpital. En attendant, le mécontentement et la jalousie fermentent au fond du cœur. N'ayant rien à perdre, l'homme du cabaret, loin de craindre les bouleversements sociaux, les voit arriver avec joie, comme des chances de fortune. D'avance, il est gagné à la Révolution.

Les théâtres. Les théâtres sont d'autres églises

de la Révolution. Depuis deux siècles, quel spectacle présentent, aux yeux de la raison et de la foi, les nuits de l'Europe, dans toutes les villes plus ou moins importantes. Des centaines de milliers d'hommes et de femmes s'enivrant de voluptés! Et ces hommes et ces femmes appartenant, sauf les exceptions, à la classe qui forme le peuple à son image!

Que les théâtres modernes soient des foyers de volupté et d'impiété, le fait est trop notoire pour avoir besoin de preuves. Disons seulement que les pièces qui attaquent plus directement la religion, les bonnes mœurs, sont les plus courues. Parmi les plus détestables en ce genre, il suffit de citer *l'Auberge des Adrets, la Beauté du Diable* et *les Filles de marbre*. Or, ces pièces ont eu jusqu'à *soixante* et *quatre-vingts* représentations de suite. Parlerai-je de la *Tireuse de cartes,* dirigée effrontément contre le Saint-Père? Elle a obtenu *cent six* représentations! et son premier spectateur fut l'empereur déchu.

Si vous parcourez le répertoire du théâtre, surtout depuis quelques années, vous apprendrez que l'œuvre dramatique, n'importe le nom, comédie, tragédie, vaudeville, drame, mélodrame, est la titillation et la glorification incessante des plus honteux et des plus coupables instincts de l'homme déchu.

Sachez d'ailleurs que, dans ce siècle où l'argent est le thermomètre de l'estime, une comédienne est payée comme quatre évêques, un comédien comme sept archevêques, et les prêtres succursalistes, comme les valets du bourreau, *huit cents francs*[1] ! Puisque tout ce qui éloigne de Dieu et de ses lois bénéficie au profit du mal, il faut conclure, sans hésiter, que les théâtres sont pour les villes ce que sont les cabarets pour les campagnes, les églises de la Révolution.

Les sociétés secrètes. Pendant que la bourgeoisie applaudit, à la lueur des flambeaux, aux enseignements corrupteurs, partant révolutionnaires, du théâtre, les affidés des sociétés secrètes, cachés dans leurs antres ténébreux, conspirent contre la religion et contre la société. Dans ces nouveaux temples de la Révolution, dont le nombre, en Europe seulement, est incalculable, se prêtent d'affreux serments. Malgré toutes les dénégations, la vérité s'est fait jour. Personne aujourd'hui ne peut ignorer quel est le but suprême des sociétés secrètes. Un homme, qui, pour son malheur, ne les a que trop connues, Orsini, écrit dans ses Mémoires : « Les deux foyers de la Révolution, sont les colléges et les sociétés secrètes.[2]. »

[1] Aujourd'hui le *traitement* des premiers est un peu augmenté ; il en est de même de celui des seconds. — [2] T. I, ch. I.

Nous avons bien d'autres aveux. Les franc-maçons ne passent pas pour les plus avancés parmi les fils de la Révolution. Voici, toutefois, le serment du *chevalier d'Asie*.

Après qu'on lui a bandé les yeux, lié les mains, mis la corde au cou, passé pour tout vêtement une robe blanche teinte de sang ; on lui place la main droite sur un cadavre, la gauche sur les statuts de l'ordre, et il prête le serment suivant : « Je jure sur ce que j'ai de plus sacré, de coopérer à la destruction des traîtres et des persécuteurs de la franc-maçonnerie, de les écraser par tous les moyens qui seront en mon pouvoir. Je jure, de reconnaître comme le fléau des malheureux et du monde les *rois* et les *fanatiques religieux*, et de les avoir toujours en horreur. Je jure de prêcher partout où je me trouverai les *Droits de l'homme*, et de ne suivre jamais d'autre religion que celle que la nature a gravée dans nos cœurs. Je jure obéissance *sans restriction* au chef de ce conseil, ou a celui qui le représentera. Que toutes les épées tournées contre moi s'enfoncent dans mon cœur, si jamais j'avais le malheur de m'écarter de mes engagements, pris de ma pleine et libre volonté. Ainsi soit-il. »

Après que le nouveau chevalier a prononcé ce serment, il l'écrit avec du sang tiré de ses veines,

au grand livre de l'architecture et de la correspondance secrète. Puis, on lui demande : *A quelle époque sommes-nous? — A la régénération du monde*. Alors le grand-maître dit : Mes frères, retirons-nous; allons éclairer les hommes et *exterminer les serpents qui régissent l'ignorance humaine*. L'attouchement se fait en disant : *Sauvons le genre humain*[1].

Haine à mort des rois et des prêtres, apostasie du christianisme, extermination de tout autorité : voilà ce que jurent des milliers et des milliers d'hommes en France, en Italie et dans toutes les contrées de l'Europe. Et ces hommes, obéissant aveuglement au mot d'ordre de leur chef, ne reculent devant aucun forfait pour l'exécuter; et les rois se sont faits maçons; et un de leurs ministres a déclaré officiellement que la franc-maçonnerie vaut mieux que la société de Saint-Vincent de Paul!

En vain les souverains Pontifes ont frappé d'anathème toutes ces sociétés ténébreuses. La Révolution n'a pas perdu un soldat, et elle se réjouit de se voir publiquement reconnue et patronnée, comme la vipère se réjouit en voyant se multiplier et grandir ses vipereaux.

L'éducation. La Révolution française n'a été que la mise en scène des études de collége. Mal-

[1] *Annales maçonniques*, t. V, p. 219 et 226.

gré les avertissements les plus graves, malgré l'expérience la plus désastreuse, l'éducation classique est demeurée ce qu'elle était avant la Révolution. Mêmes auteurs païens, même élimination des auteurs chrétiens : j'allais ajouter, mêmes professeurs, si les maîtres laïques et souvent peu croyants, n'avaient pas en général remplacé les maîtres en soutane, dont les vertus pouvaient, jusqu'à certain point, modifier la funeste influence de l'enseignement païen.

Un pareil système lui a donné et lui donne encore de trop beaux résultats, pour que la Révolution ne le maintienne pas avec une persévérance capable d'éclairer les aveugles-nés. Elle sait à merveille que l'éducation, c'est l'empire, et qu'elle peut, sans se compromettre, fermer les yeux sur l'éducation chrétienne des enfants du peuple. Tant qu'on lui laissera la jeunesse qui fait la société à son image, elle se rit de nos efforts et demeure assurée de son triomphe. Qu'on regarde où nous en sommes, et qu'on dise si elle a tort.

Un trait seulement du tableau. Dans la guerre actuelle, nos armées ont offert un double courant d'idées. En général, les soldats, enfants du peuple, élevés au village, ont donné des preuves sincères et souvent bien touchantes de leur foi. Il faut le dire avec douleur, il n'en a pas été de même, à beaucoup près, du corps des officiers.

D'où vient cette différence entre des hommes qui tous furent chrétiens jusqu'à douze ans? Elle vient de ce que les derniers ont reçu l'éducation classique, qui a étouffé en eux les fruits de l'éducation chrétienne. Telle était déjà, en 1783, la remarque du P. Grou, jésuite. Rien n'est plus évident.

Toutefois la Révolution n'est pas satisfaite. Maîtresse de l'homme, elle veut l'être de la femme. Avec une habileté satanique, elle établit à grand bruit et à grands frais ce qu'elle intitule des *Ecoles professionnelles,* pour les jeunes personnes de la classe bourgeoise. Professionelles, en effet, puisqu'avant tout on y professe l'exclusion systématique de toute religion. On n'en dit ni bien ni mal : on n'en parle pas ; stupidité et impiété.

Ne pas parler de la religion dans un enseignement quelconque, c'est, suivant le mot célèbre de Bacon, supprimer l'arôme qui empêche la science de se corrompre. La supprimer dans l'éducation de la jeune fille, c'est la supprimer dans le cœur de la mère, et, par une conséquence inévitable, dans la famille et dans la société. Ajoutons, la rougeur au front et la terreur dans l'âme, qu'à Paris, du moins, ces tristes écoles sont peuplées d'élèves. Or, Paris donne le ton à la France.

Au reste, ce procédé par voix d'élimination,

contre lequel on s'est justement élevé, ne manque pas d'analogie avec celui que, malgré les réclamations les mieux fondées, on suit, depuis longtemps et partout, dans l'éducation des jeunes gens. Si, dans l'éducation professionelle des jeunes filles, l'élément chrétien est complètement banni, dans l'éducation classique des jeunes gens il figure, pour rappeler le mot du P. Possevin, comme un verre de bon vin dans un tonneau de vinaigre. L'éducation actuelle est donc pour la Révolution un des meilleurs moyens de succès. Veut-on assurer son triomphe ? Il suffit de *continuer d'enseigner,* ainsi qu'on l'a crié bien haut, *comme ont enseigné nos pères : il n'y a rien à changer.*

La haine de Rome. A mesure qu'elle avance ses conquêtes, la Révolution concentre ses forces. La masse de haines qu'elle répandait en détail contre les hommes et les choses du christianisme, elle la porte tout entière sur un seul point. Rome et le Pape sont devenus son *objectif.* A force de conspirations, de trahisons, de lâchetés et d'iniquités de tout genre, la Révolution a enfin obtenu ce qu'elle convoitait. Le 20 septembre 1870 marquera comme une des dates les plus sinistres dans l'histoire des peuples baptisés. La Révolution est donc maîtresse de Rome.

Or, elle n'est maîtresse de Rome que parce

qu'elle est maîtresse de l'Europe. S'il en était autrement, est-ce que les nations qui se disent chrétiennes ne se seraient pas levées pour chasser l'usurpateur? Loin de là, impassibles et muettes, elles laissent la Révolution s'établir tranquillement dans Rome, l'abomination de la désolation régner dans la ville sainte, la souiller de crimes, enchaîner la liberté du Pape et menacer son existence.

Que vous êtes coupables, nations modernes! Et que vous êtes à plaindre! Ouvrez l'histoire, et dans le passé vous lirez votre avenir[1]. Tant que vous n'aurez pas rendu Rome au Pape, et rétabli dans tous ses droits le lieutenant de Dieu sur la terre, le défenseur de la conscience humaine, la main du Tout-Puissant demeurera appesantie sur vous, et vous boirez jusqu'à la lie la coupe de sa colère. Si grands qu'ils soient, les châtiments visibles qui vous accablent aujourd'hui ne seront que le commencement de vos douleurs : ce qui est écrit, est écrit.

De ce qui précède se dégage un fait évident comme le jour, savoir : que jamais la Révolution n'a été aussi puissante qu'aujourd'hui. Dans toute l'Europe, son esprit, ses hommes, ses mœurs, ses principes sont au pouvoir. Tradui-

[1] Gens absque consilio est et sine prudentia : utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent *Deuter.*, XXXII, 29, etc.

sant à son profit l'ancienne devise triomphale du christianisme : « Le Christ est victorieux, il règne, il gouverne ; » *Christus vincit, regnat, imperat*. La Révolution peut dire : « Je suis victorieuse, je règne, je gouverne. »

CHAPITRE XXIII.

OÙ EN EST LE MONDE?

Deux opinions sur la défaite de la Révolution. — Raisons de ceux qui espèrent : l'Ecriture ; paroles d'Isaie, de David, de Notre-Seigneur. — Les faits : le dogme de l'Immaculée Conception ; le dogme de l'infaillibilité pontificale. — Le triomphe passager de la Révolution. — Les nations guérissables. — Notre siècle en vaut un autre. — Dix justes auraient sauvé Sodome. — La foi des classes populaires. — La jeunesse du monde. — Examen de ces différents motifs d'espérance.

Le règne de la Révolution sera-t-il durable? Le grand empire chrétien, annoncé pour la fin des temps, est-il visiblement commencé? Touchons-nous, au contraire, à un éclatant triomphe du christianisme? Ce que nous voyons, est-ce un couchant? est-ce une aurore? est-ce la mort? est-ce la résurrection?

A toutes ces questions, les réponses sont contradictoires.

Toutefois, comme il s'agit de problèmes de la plus haute gravité, et dont la solution, autant qu'elle est possible, doit orienter notre marche

vers l'avenir mystérieux, qui demain sera le présent, il entre dans notre plan de rapporter les raisons sur lesquelles s'appuient les deux sentiments opposés.

Dès ce moment, qu'il soit bien entendu que *nous raisonnons en dehors du miracle*, et que nous ne citerons en preuves, ni pour ni contre, aucune des prédictions modernes, plus ou moins authentiques, sur lesquelles voudrait se baser l'une ou l'autre opinion. Exposer les témoignages de l'Ecriture qu'on invoque, rapporter les faits visibles avec leurs inductions prochaines, à cela se borne le rôle modeste qui nous revient.

Les hommes qui espèrent, et ils sont graves et nombreux, regardent l'avenir, non pas l'avenir éloigné, mais prochain, comme devant être la belle époque de l'Eglise. Dans leur pensée, le triomphe éclatant et universel du christianisme n'est pas douteux. Entre autres preuves, ils citent les paroles d'Isaïe, par lesquelles le prophète annonce que, sous le règne du Messie, les peuples les plus féroces, transformés en agneaux, ne formeront plus qu'un peuple de frères; que les engins de guerre seront changés en instruments d'agriculture, et que la paix règnera sur toute la terre[1].

[1] Habitabit lupus cum agno, et pardus cum hædo accubabit;

Ils ajoutent celle de David : « Il dominera depuis la mer jusqu'à la mer, et depuis le fleuve jusqu'aux confins de la terre. Et tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations lui seront soumises[1]. »

Enfin, ils s'appuient principalement sur l'annonce de Notre-Seigneur lui-même : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail, et il faut que je les amène, et elles entendront ma voix, et il y aura un seul bercail et un seul berger[2]. »

A ces textes, qui leur paraissent péremptoires, se rapportent plusieurs autres passages analogues des Ecritures, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Sur quoi ils raisonnent ainsi : « Un jour viendra où Notre-Seigneur, vainqueur de ses ennemis, règnera paisiblement sur tous les peuples de la terre ; en sorte qu'il n'y aura plus

vitulus et leo et ovis simul morabuntur, et puer parvulus minabit eos. Vitulus et ursus pascentur; simul requiescent catuli eorum ; et leo quasi bos comedet paleas... Judicabit gentes et arguet populos multos : et conflabunt gladios suos in vomeres, et lanceas suas in falces : non levabit gens contra gentem gladium, nec exercebuntur ultra ad prælium. Cap. XI, 6 et seqq. ; cap. II, 4 et seqq.; Id., cap. XXXVI, 4 et seqq.

[1] Et dominabitur a mare usque ad mare, et a flumine usque ad terminos orbis terrarum. Et adorabunt eum omnes reges terræ ; omnes gentes servient ei. *Ps.* LXXI, 8, 11.

[2] Et alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili ; et illas oportet me adducere, et vocem meam audient; et fiet unum ovile et unus pastor. *Joan.*, X, 16.

ni guerre, ni schisme, ni hérésie, mais une seule Eglise, réunissant dans son giron maternel toute la postérité du premier Adam, rachetée par le sang du second Adam. Voilà ce qui est divinement annoncé, ce qui, par conséquent, doit infailliblement arriver. Or, cet empire universel, paisible, éclatant de Jésus-Christ, n'a pas encore paru. Nous sommes donc fondés à l'attendre, et nous l'attendons. »

Suivant eux, des faits providentiels confirment leur attente. Ces faits sont, entre autres, la définition des deux grands dogmes de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge et de l'infaillibilité personnelle du souverain Pontife.

Tel est encore leur raisonnement : « La Providence ne tâtonne jamais. Tout ce qu'elle fait vient à son heure. Si, par le dogme de l'Immaculée Conception, la Providence a voulu que notre siècle, et non pas un autre, eût la gloire d'ajouter le dernier fleuron à la couronne de Marie, son intention évidente est qu'en retour la puissante Reine du ciel prenne le dix-neuvième siècle sous sa protection toute spéciale.

» D'une alliée si puissante, si bonne, et en quelque sorte son obligée, que l'Eglise de notre époque ne doit-elle pas attendre ! quel triomphe n'avons-nous pas à espérer ? De ce triomphe sans exemple, n'avons-nous pas déjà un double gage

dans les manifestations d'allégresse par lesquelles le monde catholique accueillit cette définition, et dans les hurlements qu'elle fit pousser à l'enfer, les uns et les autres également sans exemple?

» S'agit-il du dogme de l'infaillibilité? il proclame plus hautement que jamais l'unité du berger et l'universalité de son pouvoir : ce qui annonce clairement l'unité et l'universalité future du bercail. Entre ces deux termes, il y a une corrélation qu'aperçoivent également la raison du philosophe et la foi du chrétien. »

Leur confiance n'est ébranlée ni par le triomphe actuel de la Révolution, ni par ce qui en est la suite : les persécutions de l'Eglise et du souverain Pontife, l'état moral de l'Europe, l'ébranlement général des choses humaines et l'inclinaison du monde vers sa décadence.

A leur sens, le triomphe de la Révolution ne peut être que passager. L'Eglise et les Papes sont toujours sortis victorieux des persécutions. Les païens, aujourd'hui maîtres de Rome, en seront bientôt chassés, et la ville éternelle ne tardera pas à rentrer sous l'autorité du souverain légitime. Aucun obstacle insurmontable ne s'y oppose; car le mal n'est pas plus grand aujourd'hui qu'autrefois. Notre siècle en vaut bien un autre : tous les siècles se ressemblent.

D'ailleurs, en supposant le mal plus grand qu'il n'est, Dieu a fait guérissables toutes les nations de la terre; et dix justes auraient sauvé Sodome. Or, chaque ville chrétienne renferme bien dix justes. Au-dessous de la couche lépreuse qui ronge l'épiderme du corps social, nous avons dans les classes populaires un élément de foi, qui se révèle par le grand mouvement catholique, manifesté depuis quarante ans. Lorsque la croute aura disparu et que le fond pourra se produire librement, nous verrons des miracles. D'ailleurs, le monde, loin d'être vieux, est encore si jeune que c'est à peine s'il a fait sa première communion.

Tels sont les principaux motifs sur lesquels se fondent les hommes de l'espérance.

Egalement graves et nombreux sont les hommes de la crainte. Eux aussi ne demandent pas mieux que d'espérer; mais ils voudraient ne pas se bercer d'illusions. A moins d'une intervention divine, directe et souveraine, hypothèse toujours réservée, ils n'osent s'abandonner à la confiance. Examinés un à un, les motifs allégués ne calment pas leurs inquiétudes.

Devant eux se dresse l'inexorable loi : *Le siècle des sophistes est toujours suivi du siècle des barbares*. A leurs yeux, non-seulement la France, non-seulement l'Europe, mais, à peu d'excep-

tions près, l'ancien et le nouveau monde sont affreusement sophistiqués. Ils sont donc menacés d'une affreuse barbarie.

Passant à l'application qu'on fait des textes prophétiques, elle ne leur semble pas incontestable. Ils pensent qu'Isaïe a décrit, dans un style figuré, la conversion des païens et des barbares, loups féroces, changés en agneaux par le baptême, et devenus, avec les juifs appelés à la foi, le royaume du Messie, fondé sur la grande base de la paix de l'homme avec Dieu. Par ce fait, miraculeux entre tous, la poétique description du prophète leur paraît suffisamment vérifiée.

Attendre, pour l'Eglise *militante,* une époque où il n'y aura plus ni schisme, ni guerre, ni hérésie, mais une paix assurée de toutes parts, est une hypothèse plus que gratuite. Pour devenir une réalité, elle suppose la suppression préalable du péché originel.

Quant au règne universel du Messie, ils conviennent bien qu'il doit avoir lieu ; mais, à leur avis, rien dans l'Ecriture ni dans les Pères ne prouve qu'il doive être simultané et non successif. Ils comparent le règne du Soleil de justice, destiné à éclairer le monde moral, au règne du soleil matériel, qui en est la figure, et qui a été créé pour éclairer le monde physique. Or, on peut dire avec toute vérité que le soleil éclaire

toute la terre, bien qu'il ne l'éclaire pas tout entière, ni en même temps, ni avec le même éclat. Telle est l'explication du grand théologien Suarez, dont nous citerons bientôt les paroles.

Comme celles d'Isaïe, les adorables paroles du divin Maître leur paraissent s'appliquer à la conversion des gentils, qui, avec les Israélites, amenés à la foi tant par les apôtres, au commencement de l'Eglise, que par Hénoch et Elie, à la fin des temps[1], ne devaient former qu'un seul bercail, sous un seul pasteur. C'est encore l'interprétation de Suarez.

« Les paroles de saint Jean, dit-il, ne signifient pas qu'il viendra un temps où tout l'univers et tous les hommes seront dans l'Eglise, en sorte qu'il n'y aura plus un seul infidèle, mais que tous réunis formeront un seul bercail sous un seul pasteur, Jésus-Christ et son Vicaire. En effet, dans cet endroit Notre-Seigneur ne parlait pas de cela. Il prédisait seulement la future conversion des gentils, et des gentils et des juifs la formation d'un seul bercail et d'une seule Eglise universelle et catholique, qui, autant qu'il est en elle, les réunirait tous. Mais qu'à différentes époques, un plus ou moins grand nombre de juifs

[1] *Malach.*, I, 5; *Apoc.*, XI, 3.

et de gentils dussent entrer par la foi dans cette Eglise, Notre-Seigneur n'en dit rien[1]. »

Au reste, jusqu'à ce que l'Eglise ait donné de ces différents passages des Livres saints une interprétation authentique, et fait une application spéciale à tel ou tel évènement en particulier, on ne peut s'en servir pour baser, dans un sens plutôt que dans un autre, une affirmation certaine.

Venant aux faits allégués, ils disent : « Sans aucun doute, la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception est une grande gloire pour la sainte Vierge, et pour l'Eglise un gage assuré de bénédictions. Mais pour le monde qui l'a accueillie par des blasphèmes, est-ce une espérance de salut? Si, depuis cette époque, l'Eglise est devenue plus riche de vertus, en est-il ainsi du monde? Plus coupable, ne s'est-il pas montré plus hostile à l'Eglise, plus impie, plus obstiné dans sa mauvaise voie? N'a-t-on pas vu la

[1] Illa enim verba Joannis, x : *Erit unum ovile, et unus pastor*, non significant, fore aliquando ut universus orbis et omnes homines sint intra Ecclesiam, ita ut nullus sit infidelis, sicque constituant unum ovile, sub uno pastore Christo et Vicario ejus. Nam Christus ibi de hoc non disserebat, sed solum prædixit futuram gentium conversionem, et ex gentibus et judæis constituendum unum ovile, atque unam Ecclesiam universalem et catholicam, quæ omnes complectatur. Quod autem plures vel pauciores diversis temporibus, vel ex gentibus, vel ex judæis, intra hanc Ecclesiam per fidem congregandi sint, de hoc Christus nihil affirmavit. Suarez, *post citandus*.

guerre éclater de toutes parts et la Révolution marcher de victoire en victoire, jusqu'à la prise de Rome et à l'emprisonnement du saint Père? »

Loin de les rassurer, la définition de l'infaillibilité pontificale leur fait craindre que l'Eglise, au lieu d'entrer dans une ère de paix universelle, ne touche à une des phases les plus difficiles de son existence. La Providence ne tâtonne jamais. Prévoyant l'impossibilité de réunir, peut-être avant de longues années, aucun concile, n'a-t-elle pas voulu, comme aux jours orageux des premiers Césars, où le pape, isolé de ses frères, dirigeait la barque de Pierre, donner à l'Eglise, dans la parole de son Chef reconnue solennellement infaillible, une boussole sure et toujours visible au milieu des tempêtes?

« Le triomphe de la Révolution ne peut être que passager, ajoutent les hommes de l'espérance. »

On répond : « Le règne de la Révolution ne peut cesser que par le triomphe du christianisme. » Affirmer le prochain triomphe du christianisme, c'est poser en principe ce qui est en question. Lorsqu'ils partaient pour l'exil, les émigrés français de 1790 croyaient aussi que le triomphe de la Révolution ne serait que momentané, et plusieurs n'emportaient du *linge que pour six semaines*. Autre était l'opinion du comte de Kaunitz, ministre de l'empereur d'Autriche. Inter-

rogé sur la durée de la Révolution, il répondait : « La Révolution française durera longtemps ; peut-être toujours. » On sait aujourd'hui de quel côté fut la raison.

Que l'Eglise soit toujours sortie et qu'elle doive toujours sortir victorieuse des persécutions, les hommes de la crainte n'élèvent là-dessus aucun doute. Ils connaissent les immortelles paroles : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*. Que Rome soit bientôt délivrée des païens qui la déshonorent et rendue au Saint-Père : c'est le plus ardent de leur vœu. Mais donner pour certain que ce fait consolant se réalisera dans peu, c'est, à leurs yeux, s'avancer beaucoup. La restitution de Rome au Saint-Père est subordonnée au triomphe, sinon complet, au moins partiel, du christianisme sur la Révolution. Or, affirmer ce prochain triomphe, c'est, comme il vient d'être dit, poser en principe ce qui est en question.

CHAPITRE XXIV.

OÙ EN EST LE MONDE?

Suite de l'examen des motifs d'espérance. — Si notre siècle en vaut un autre. — Si tous les siècles se ressemblent. — Examen de ces paroles : Toutes les nations sont guérissables. — Dix justes auraient sauvé Sodome. — Le mouvement catholique. — Ce qu'il est en France et ailleurs.

Les hommes de la confiance ne se déconcertent pas. Suivant eux, la prochaine délivrance de Rome et le triomphe de l'Eglise sont très-possibles : « Attendu que le mal n'étant pas plus grand aujourd'hui qu'autrefois, il ne sera pas plus difficile à vaincre. En effet, tous les siècles se ressemblent, et notre siècle en vaut bien un autre. »

Pour soutenir que le mal, soit en quantité, soit en qualité, n'est pas plus grand aujourd'hui qu'autrefois, il faut plus que du courage : il faut fermer volontairement les yeux à la lumière. Cherchez dans l'histoire si vous trouvez un siècle aussi émancipé que le nôtre des principes sociaux du christianisme et de la tutelle de l'Eglise ; un siècle aussi ingouvernable et aussi souvent révolutionné ; un siècle où le mépris et la haine de toute autorité aient été portés à tel

point, qu'entre tous les rois de l'Europe, il n'en est pas un qui n'ait été l'objet d'une tentative d'assassinat.

Quel siècle a vu le matérialisme débordé sur le monde et l'homme devenu chair comme aujourd'hui? Citez l'époque où tous les moyens de corruption : luxe, livres, journaux, théâtres, cabarets, sociétés secrètes, travaux du dimanche, aient été aussi multipliés qu'ils sont maintenant? Si les siècles passés, où ces moyens de corruption n'existaient pas, furent aussi pervers que le nôtre, il faut soutenir que nos ancêtres étaient d'une nature exceptionnellement mauvaise : ce qui est à prouver.

En attendant, nos aïeux répondent : « Il est vrai, nous fûmes enfants d'Adam, comme vous; nous commîmes des fautes et même de grandes fautes : et vous n'en commettez-vous point? Entre les iniquités que vous nous reprochez, quelle est celle dont vous êtes innocents? S'il y eut parmi nous d'illustres criminels, il y eut aussi d'illustres pénitents. Où sont les vôtres? Coupables, nous faisions pénitence; vous, vous tuez. Après avoir vu la paille qui est dans l'œil de vos pères, voyez la poutre qui est dans le vôtre. Parmi les siècles où nous avons vécu, nommez celui qui a vu toutes les religions mises sur la même ligne, le blasphème, l'infanticide et

le suicide arrivés aux proportions qu'ils atteignent aujourd'hui.

» Mais ce qui constitue la différence essentielle entre vous et nous, ce qui est le caractère distinctif de votre siècle, ce n'est pas tant le mal même que l'absence de remords, l'obstination dans le mal, la théorie du mal, l'apologie du mal, la négation même de l'autorité qui trace la ligne de démarcation entre le bien et le mal. Quel autre siècle que le vôtre a entendu proclamer le *droit nouveau,* et prêcher ouvertement la *morale indépendante?* Or, entre l'enfant qui désobéit à son père, tout en reconnaissant encore l'autorité paternelle, et l'enfant qui désobéit et qui la nie, grande est la différence. »

Il est maintenant facile de prononcer s'il est vrai, comme on dit, que notre siècle en vaut bien un autre.

Quant à l'affirmation banale que tous les siècles se ressemblent, le comte de Maistre a répondu : « On entend dire assez communément que *tous les siècles se ressemblent et que les hommes ont toujours été les mêmes ;* mais il faut bien se garder de ces maximes générales, que la paresse ou la légèreté inventent pour se dispenser de réfléchir.

Tous les siècles, au contraire, manifestent un caractère particulier et distinctif, qu'il faut con-

sidérer soigneusement. Sans doute, il y a toujours eu des vices dans le monde; mais ces vices peuvent différer en quantité, en nature, en qualité dominante et en intensité. Ce qu'il y a d'extrêmement remarquable, c'est qu'à mesure que les siècles s'écoulent, les attaques contre l'édifice catholique deviennent *toujours* plus fortes; en sorte qu'en disant toujours : il n'y a rien au delà, on se trompe *toujours*[1].

Les grands faits de l'histoire universelle, si éloquemment retracés par Donoso Cortès, montrent jusqu'à l'évidence la justesse de cette observation.

On ajoute : « En supposant le mal encore plus grand qu'il n'est, Dieu a fait guérissables les nations de la terre : *Sanabiles fecit nationes orbis terrarum*. Dix justes auraient sauvé Sodome. Or, chaque ville chrétienne renferme bien dix justes. »

Admettons que le texte de l'Ancien Testament ne s'applique pas exclusivement aux nations païennes et barbares, guéries par le christianisme, mais qu'il regarde toutes les nations infidèles et chrétiennes, sur toute l'étendue du globe et jusqu'à la fin des siècles. Il en résultera que toutes les nations peuvent être guéries; mais il ne s'ensuit pas que toutes guérissent,

[1] *Considérat. sur la France; et du Pape*, t. II, p. 271.

autrement elles seraient immortelles, ce qui n'est pas. Il en est d'un peuple comme d'un pécheur. Tout pécheur a la grâce *suffisante* pour se convertir ; néanmoins tout pécheur ne se convertit pas. Pour qu'une nation se guérisse, c'est-à-dire qu'elle se convertisse, il faut qu'elle le veuille. Dieu ne la convertira pas malgré elle.

Que les nations, toujours guérissables, se guérissent au moins quelquefois, il nous en coûte de le dire, mais c'est un fait qui échappe à notre connaissance. Nous voulons dire par là que nous ne connaissons aucune nation qui, ayant perdu la foi, après l'avoir publiquement professée, y soit revenue comme nation. Sans parler des nations orientales, qui, malgré les avances de l'Eglise et les terribles leçons de la Providence, demeurent obstinées dans le schisme et l'hérésie depuis sept ou huit cents ans, voyons ce qui se passe en Occident.

A la voix de Luther, la moitié de l'Europe s'est séparée de l'Eglise. Larmes, prières, prédications, démonstrations, appels innombrables de la part de l'Eglise, châtiments effrayants de la part du ciel, rien n'a été omis pour faire rentrer au bercail ces nations égarées? Laquelle est revenue?

Sans doute, de nombreuses individualités sont retournées à la foi de leurs pères; mais, nous le répétons, aucune nation, comme nation, ne s'est

avancée d'un pouce vers l'unité. Assurément, ce qui ne s'est jamais vu peut se voir. Personne ne le désire plus que nous, et loin de notre esprit la prétention de mettre une limite à la puissance de Dieu. Seulement, ce retour sera pour nous un miracle de premier ordre, et il est convenu que nous ne raisonnons pas dans l'hypothèse du miracle.

« Dix justes auraient sauvé Sodome, et chaque ville chrétienne renferme bien dix justes. » — Le salut de Sodome par dix justes est un fait : ce n'est pas une loi. Autrement il faudrait dire que toutes les fois que dix justes se trouvent dans une ville, si opiniâtre qu'elle soit dans le mal, son salut est assuré. Personne, croyons-nous, ne l'a jamais prétendu. Ce qui est vrai d'une ville s'applique, à plus forte raison, à une nation obstinée dans le mal.

En 1789, la France renfermait un grand nombre d'âmes ferventes. Témoins les innombrables fidèles, prêtres, religieux et religieuses qui préférèrent au schisme, l'exil et l'échafaud. Ont-ils empêché la destruction de l'ancienne France, la chute de la monarchie, le bouleversement de l'Eglise et les horreurs de 93?

On insiste, et on dit : « Au-dessous de la couche lépreuse qui ronge l'épiderme du corps social, nous avons dans les classes populaires un élé-

ment de foi, qui se révèle par le grand mouvement catholique, manifesté depuis quarante ans. Lorsque la croute aura disparu et que le fond pourra agir librement, nous verrons des miracles. »

Quelle est cette couche lépreuse, quelle en est l'épaisseur, quel est le moyen de la faire disparaître? Autant de questions qui doivent être résolues, afin d'apprécier la valeur de ce nouveau motif de confiance.

Par la couche lépreuse, les hommes de l'espérance, comme les hommes de la crainte, entendent l'antichristianisme. Antichristianisme dans les idées, dans les lois, dans la politique, dans les mœurs, dans les tendances d'une partie de la société.

Quelle en est l'étendue? Un coup d'œil sur le monde suffit pour apprendre qu'elle s'étend, non-seulement sur la France, ou sur une nation en particulier, mais sur l'Europe entière.

Quelle en est l'épaisseur? De cette lèpre est atteinte ce qu'on appelle l'Europe officielle, c'est-à-dire tous les gouvernements sans exception; puis, sauf quelques individualités, les grands corps de l'Etat, chambres législatives, parlements, agents supérieurs du pouvoir dans l'armée, dans la magistrature, dans l'instruction, dans toutes les branches de l'administration pu-

blique ; les académies de littérature, de science et de médecine ; les grandes industries, le haut commerce, le journalisme ; la majorité de la bourgeoisie et presque toute la jeunesse lettrée.

Depuis quelques années, la lèpre atteint même, et assez profondément, les classes ouvrières des grandes villes et, dans un certain nombre de provinces, jusqu'aux habitants des campagnes. Aujourd'hui même, après les terribles leçons de 1870 et 1871, cette lèpre devient, dans les provinces, plus envenimée et plus générale que jamais. On voit que la croute lépreuse ne ronge pas seulement l'épiderme du corps social, mais qu'elle descend plus profondément qu'il ne paraît au premier coup d'œil.

Comment la faire disparaître? Allez ; montrez-vous au prêtre : *vade, ostende te sacerdoti,* disait le Fils de Dieu au lépreux qui lui avait demandé sa guérison. Que l'Europe lépreuse se montre aux prêtres ; qu'elle leur demande humblement, sincèrement, sa guérison : tel est le premier et l'infaillible moyen de faire succéder la santé à la maladie qui la dévore. Ce moyen, semble-t-elle disposée à le prendre? Hélas ! et sans fin hélas !

Refusant d'y recourir, que faut-il attendre? Ce qu'il faut attendre, c'est de voir la lèpre s'étendant de plus en plus en largeur et en profondeur, jusqu'à ronger le corps entier, et Dieu jus-

tement irrité faisant disparaître le malade et la maladie. Alors c'est, comme il a été dit, la fin de la vieille Europe; et si le monde a un avenir de restauration et de paix, nous y croyons.

Supposé que la justice divine, fatiguée des iniquités de l'Europe, se décide à donner ce coup de balai, dont la violence et la profondeur nous sont inconnues, que restera-t-il pour former un monde nouveau? A quelles proportions se trouveront réduites ces classes populaires, qu'on dit être les gardiennes fidèles de l'élément catholique? Quelle sera leur influence? Comment arriveront-elles au pouvoir? Qui les dirigera dans leur œuvre de régénération? Tout cela suppose, plus évidemment que jamais, le prochain triomphe du christianisme : ce qui est toujours la question.

En deux mots, compter sur ce qu'on appelle la *Paroisse catholique* pour sauver le monde, ne serait-ce pas prendre un désir généreux pour une solide espérance?

Quant au mouvement catholique, dans lequel on voit le gage d'un brillant avenir pour l'Eglise et pour la société, il demande à être examiné sérieusement. Signalé par nous, il y a vingt-neuf ans, ce mouvement est réel, et il est intérieur et extérieur.

Intérieur : dans toutes les classes, un certain nombre d'hommes sont revenus à la foi et à la

pratique des sacrements. Par plusieurs, Rome mieux connue, paraît plus aimée, et la tendance vers les doctrines romaines plus prononcée. Le respect humain semble ne pas exercer la même tyrannie. A Paris du moins, les églises paraissent plus fréquentées.

Parmi les âmes chrétiennes, les associations pieuses et les communions se sont multipliées. Le culte de la sainte Vierge est devenu plus populaire. Les œuvres de charité ont pris la forme de tous les besoins et ont été soutenues avec un dévouement digne de tout éloge; beaucoup d'églises ont été réparées ou bâties; la propagation des bons livres s'est faite avec une grande activité. De nouvelles congrégations religieuses se sont formées et, de concert avec le clergé, n'ont rien omis pour apporter quelque remède aux maux de la société ou pour les prévenir.

Quant à l'extérieur, il s'est révélé par un subit et prodigieux développement des missions étrangères, par les grandes œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance; enfin, par l'apostolat de la femme, devenu, ce qui ne s'était jamais vu, l'intrépide auxiliaire du missionnaire sur tous les points du globe. Tel est, dans ses principales manifestations, le mouvement catholique, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Sur ce fait consolant, plusieurs remarques

sont à faire. D'abord, le mouvement catholique n'est pas général en Europe. A part la France, où il a donné les résultats qui viennent d'être signalés, et l'Angleterre, où il a poussé vers Rome de nombreuses et de nobles individualités, on ne voit pas qu'il se soit fait sentir ni à l'Espagne, ni au Portugal, ni à l'Italie, ni à l'Autriche, moins encore aux nations schismatiques et hérétiques.

Il faut ajouter que, même en France et ailleurs, ce mouvement est assez restreint. Une preuve, entre toutes, est l'œuvre de la Propagation de la foi. Depuis cinquante ans d'existence, elle n'a pas encore atteint le chiffre annuel de six millions; tandis que les protestants, moitié moins nombreux que les catholiques, font, pour propager l'erreur, des recettes annuelles de plus de vingt millions.

Ce qui est plus grave encore, le mouvement catholique n'a changé en rien l'esprit général. Il n'a pas fait rentrer soit dans les lois, soit dans la politique, soit dans l'éducation officielle, un seul principe chrétien. Il n'a pas empêché la marche envahissante de la Révolution, arrivée, aujourd'hui même, par la prise de Rome et l'emprisonnement de Pie IX, à l'accomplissement d'un de ses vœux les plus chers.

Enfin, le mouvement catholique n'a ni retardé

ni arrêté le double mouvement auquel l'Europe obéit, et qui la pousse sinon au précipice, du moins dans les bras de fer d'un despotisme inconnu. Ce double mouvement est, d'une part, le mouvement prodigieux d'unification matérielle ; d'autre part, le mouvement non moins rapide de dissolution morale, signe caractéristique du dix-neuvième siècle.

Il est donc vrai : le mouvement catholique, dont l'origine et les progrès sont dus à l'initiative d'individualités, moins nombreuses qu'on ne pense, n'a point amélioré le moral de l'Europe. Il n'est donc pas, du moins jusqu'à ce jour, un grand motif d'espérance.

Envisagé à l'extérieur, il est, pour de graves esprits, moins un motif d'espérance qu'un sujet de crainte. Ils ont remarqué que toutes les fois que l'Eglise fait un grand déploiement de forces au dehors et réalise d'importantes conquêtes chez les nations infidèles, le christianisme baisse chez les peuples chrétiens. Etudiée siècle par siècle, l'histoire leur donne raison. Ainsi le veut la Providence. Devant elle le nombre des élus est compté, et pour l'obtenir malgré les défections, elle transporte le flambeau de la foi d'un peuple à l'autre : semblable au soleil, qui éclaire successivement les différents points de l'horizon, sans rien perdre de sa lumière.

La rapide propagation de l'Evangile, à notre époque, s'explique encore par une autre raison, qui sera exposée dans un des chapitres suivants.

CHAPITRE XXV.

OÙ EN EST LE MONDE?

S'il faut attendre une restauration catholique de la vieille Europe. — La jeunesse du monde. — Une tradition. — Le règne antichrétien. — Ce qu'il faut en penser.

« A vous entendre, répondent aux hommes de la crainte les hommes de l'espérance, on dirait que toute restauration catholique est impossible, que le monde est sur son déclin, et que nous marchons rapidement vers le règne antichrétien annoncé pour la fin des temps. Nous ne pouvons partager ces tristes pensées. Une restauration catholique est toujours possible; il semble même que Dieu la doive aux douleurs de l'Eglise. D'ailleurs, loin d'être vieux, le monde est encore si jeune que c'est à peine s'il a fait sa première communion. Quant au règne antichrétien, il y a longtemps qu'on le prédit, et pas plus aujourd'hui qu'hier, aucun signe particulier n'en révèle l'existence. »

Comme les autres, ces nouveaux motifs d'espérer méritent une sérieuse étude.

D'abord, la restauration catholique. Au point où nous en sommes, un triple avenir se présente : ou le rajeunissement du monde par une restauration catholique, ou une invasion de barbares, ou le règne antichrétien et une marche rapide vers la fin des temps. De ces trois hypothèses, laquelle deviendra une réalité? Ce que nous allons dire n'est pas une réponse, mais l'examen impartial de chacune de ces hypothèses.

Se fait-on une juste idée de ce que serait une restauration catholique dans l'Europe du dix-neuvième siècle? Ce serait, ni plus ni moins, l'Europe actuelle brûlant ce qu'elle a adoré, et adorant ce qu'elle a brûlé. Ce serait Dieu remis en haut dans les constitutions, dans les lois, dans la politique, et l'homme en bas.

Ce serait le souverain Pontife rétabli sur son trône, rentré dans tous ses droits, remis en possession de ses domaines, entouré du respect, de l'amour et de la confiance universelle.

Ce serait l'Eglise débarrassée des entraves qui gênent son action, écoutée et obéie par les gouvernants et par les gouvernés, comme une mère chérie au milieu de sa famille.

Ce serait l'esprit public radicalement changé; ce serait une direction toute nouvelle donnée à l'éducation, à la littérature, aux sciences, aux arts, aux mœurs et aux tendances générales des

nations; ce serait le retour pur et simple à la foi du baptême et à la vie qui en découle. En un mot, ce serait la défaite radicale de la Révolution; car ce serait l'affirmation catholique, victorieuse sur tous les points de la négation révolutionnaire.

Personne ne peut le nier. Le monde actuel étant ce qu'il est, lépreux des pieds à la tête, une restauration catholique ainsi comprise, et c'est ainsi qu'elle doit l'être, serait plus qu'une conversion : ce serait une refonte de l'humanité. A coup sûr, Dieu peut l'opérer; mais, on en conviendra, ce serait le plus grand des miracles, et un miracle sans précédent. Or, nous l'avons dit, nous ne raisonnons pas dans l'hypothèse du miracle.

Même en admettant cette hypothèse, nos doutes ne seraient pas dissipés. De ce miracle régénérateur, où est la promesse? Elle ne se trouve ni dans l'Ecriture, ni dans la tradition. D'ailleurs, ou ce miracle sera la régénération du monde par le christianisme, et nous venons de voir ce qu'il faut en penser; ou ce sera une nouvelle religion, sortie d'un nouveau cénacle, et ceci est un blasphème et une hérésie. Le christianisme, tel qu'il nous a été donné, doit durer autant que les siècles. Les cieux et la terre passeront, et le christianisme ne perdra ni un de ses dogmes ni un de ses préceptes.

Humainement parlant, un nouveau motif se présente de douter d'une restauration catholique. Pour le monde, revenir à la foi serait rajeunir. Or, dans la création rien ne rajeunit. L'homme, qui en est le roi, a son enfance, son adolescence, son âge mûr, sa vieillesse, suivie de la décrépitude, qui le conduit à la mort. Les nations, c'est l'homme collectif. Le monde, c'est le genre humain. Les mêmes lois de vie et de mort régissent l'homme individuel, l'homme collectif, l'homme en grand.

De même qu'on ne fait pas remonter les rivières vers leur source, ainsi on ne fait pas que la jeunesse reparaisse, avec ses forces et ses grâces, sous les rides et les infirmités de la vieillesse. Ce fait contre nature ne s'est jamais vu. Pas plus que l'homme individuel, aucune nation n'a rajeuni. A plus forte raison en est-il ainsi du monde. Le déluge n'a pas rajeuni le monde antédiluvien; il l'a noyé. L'invasion des barbares n'a pas rajeuni le monde païen; elle l'a fait disparaître. Voilà pour la première hypothèse. Examinons la seconde.

Si, comme le croient de profonds penseurs, l'Europe vieillie doit s'attendre à une nouvelle inondation de barbares, il est possible qu'à l'exemple de nos ancêtres, ces peuples neufs courbent la tête sous la main de l'Eglise et

forment; *momentanément* du moins, une société catholique.

Par sa foi, dans toute la vigueur de la jeunesse, cette société proportionnera les consolations aux douleurs de l'Eglise. C'est ainsi que se réaliserait le triomphe éclatant du christianisme, dont l'attente forme pour plusieurs comme un treizième article du Symbole. Soit; mais ce ne sera pas plus pour l'Europe actuelle une restauration catholique et pour le monde un rajeunissement, que ne le fut pour l'empire romain l'invasion des hordes de Genséric et d'Attila.

« Ces raisonnements, dit-on, supposent que le monde est vieux; pour nous, il est si jeune que c'est à peine s'il a fait sa première communion. »

La chronologie qui rapproche le plus de nous la naissance du monde, le fait âgé d'environ six mille ans. Une tradition qui remonte aux temps apostoliques et même au delà, ajoute qu'il finira avec le sixième millénaire.

On la trouve, en toutes lettres, dans l'épître de saint Barnabé, dont l'autorité n'est pas plus contestée par les savants d'aujourd'hui qu'elle ne le fut par les premiers Pères de l'Eglise : entre autres, Origène, Clément d'Alexandrie, Eusèbe et saint Jérôme.

Voici la doctrine du glorieux compagnon de saint Paul, dont les *Actes* disent qu'il était rempli

du Saint-Esprit, *plenus Spiritus sancto :* « Faites attention, mes enfants, à ces paroles : *Il acheva tous ses ouvrages en six jours.* Elles signifient que la durée du monde ne doit être que de six mille ans, et que c'est le terme que Dieu a marqué à tous ses ouvrages. Car mille ans sont comme un seul jour devant lui, et lui-même l'assure en disant : *Le jour d'aujourd'hui est comme mille ans devant mes yeux.* Ainsi, mes enfants, la durée de toutes choses sera de six jours, c'est-à-dire de six mille ans[1]. »

Le témoignage suivant n'est pas moins grave : il est de saint Irénée. Ce grand docteur était disciple de saint Polycarpe, instruit lui-même par saint Jean l'Evangéliste, le Prophète de l'Eglise, chargé d'annoncer les derniers évènements du monde. A coup sûr, personne ne fut mieux placé que l'illustre martyr pour recevoir les enseignements de l'apôtre bien-aîmé. Or, en parlant de la fin du monde, il dit sans hésiter et comme une chose certaine : « Autant il y a eu de jours pour la création du monde, autant il y aura de millénaires pour sa durée[2]. »

Ce sentiment, dit Cornélius à Lapide, est si

[1] Itaque, filii, in sex diebus, hoc est, in sex annorum millibus consummabuntur universa. C. xv, 4, 5.

[2] Quotquot enim diebus hic factus est mundus, tot et millenis annis consummatur. *Adv. hæres.*, lib. V, vers fin.

général parmi les chrétiens, les juifs, les païens, les Grecs et les Latins, qu'on peut le regarder comme l'antique et commune tradition. Pourvu qu'on ne détermine ni le jour ni l'année, ce sentiment étant commun forme une conjecture probable[1]. »

Le savant commentateur ne se trompe pas en affirmant que ce sentiment est général surtout parmi les chrétiens. En effet, il remonte aux temps apostoliques, et nous le voyons suivi, en Orient et en Occident, depuis saint Justin et saint Irénée, par les plus illustres Pères de l'Eglise, entre autres : saint Hilaire, saint Augustin, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille, et après eux, par les plus savants théologiens : Bellarmin, Génébrard, le cardinal Nicolas de Cusa et vingt autres[2].

« Si c'est là une erreur, ajoute le savant Riccardi, il est glorieux de la partager avec de tels hommes[3]. »

[1] Ita enim in hanc sententiam conspirant Christiani, Hebræi, Gentiles, Græci et Latini, ut videatur esse vetus communisque traditio. Hæc sententia, non definiendo certum diem et annum, uti communis, ita probabilis est conjectura. *In Apoc.*, c. xx, 5. — Pour Bellarmin, c'est plus qu'une conjecture ; c'est une probabilité : Dicimus probabile esse mundum non duraturum ultra sex millia annorum. *De sum. Pontif.*, lib. III, c. III.

[2] Voir leurs témoignages dans *Cor.*, *ibid.*

[3] Se fosse anche un errore, è un bell' errare con tali uomini. *Il fine del mondo*, p. 39.

Dans le commun accord de tant de témoins irréprochables sur un fait de cette importance, n'y a-t-il pas une sérieuse présomption de vérité? Nos jurys ne seraient-ils pas heureux, s'ils avaient, dans toutes les causes soumises à leur examen, de pareilles preuves pour former leur conscience et motiver leur jugement?

N'insistons pas; ce qui précède nous semble suffire pour rendre au moins douteuse la jeunesse du monde. Au reste, nous examinerons bientôt si les faits contemporains semblent confirmer la tradition.

Passons à la troisième hypothèse : la formation du règne antichrétien. Dès l'abord, on nous arrête, et on dit : « La formation de ce règne antichrétien, tant de fois annoncé, n'est pas plus visible aujourd'hui qu'autrefois. »

Relativement au règne antichrétien, il y a deux choses, dont l'une est divinement prédite, l'autre humainement incontestable.

La première est que, vers la fin des temps, il s'élèvera un empire qui, par sa puissance, son étendue, sa cruauté, son impiété, ses moyens de séduction, sera le plus formidable ennemi qui aura jamais attaqué l'Eglise.

La seconde, que ce règne ne paraîtra pas tout d'un coup, comme un champignon sous un chêne : il aura ses préparations. Par leur durée et par leur étendue, ces préparations seront en

rapport avec la grandeur de ce règne, tel que le monde n'en a pas vu.

Cela posé, les hommes de la crainte adressent aux hommes de l'espérance la question suivante; ils disent : « Supposons, ce qu'à Dieu ne plaise, que vous fussiez chargés de préparer, dans un prochain avenir, l'établissement du règne anti-chrétien : vous y prendriez-vous bien autrement qu'on ne fait aujourd'hui?

» Détruire le règne du christianisme serait votre premier but : avant de bâtir, il faut déblayer le sol. Sachant que l'éducation fait l'homme et l'homme la société, vous commenceriez par vous emparer de la jeunesse qui, par sa position sociale, forme le peuple à son image. Vous paieriez des milliers de professeurs, pour lui enseigner que le christianisme n'a rien à voir ni à la philosophie, ni à la politique, ni aux sciences humaines; qu'il n'est beau ni en littérature, ni en poésie, ni en arts, et, sous prétexte de ne pas lui gâter le goût, vous banniriez de ses mains tous les auteurs chrétiens, que vous remplaceriez par les auteurs sensualistes et rationalistes de l'antiquité païenne. Avec eux vous la mettriez en commerce intime, journalier, obligatoire pendant les années décisives de la vie.

» Au lieu de sortir naturellement des études, comme le parfum de la fleur, afin de former, par une influence de tous les instants, le tempéra-

ment moral de la jeunesse, la religion ne serait plus qu'une chose de juxta-position, dont l'ignorance ne fermerait la porte d'aucune carrière. Chez les meilleurs maîtres, l'enseignement chrétien, figurant dans les proportions d'*un à cinquante* avec l'enseignement profane, produirait l'effet d'un verre de bon vin versé dans un tonneau de vinaigre.

» Grâce à un pareil système, les générations, plongées dans le naturalisme et nourries de fausses admirations, grandiraient dans l'ignorance et même dans le mépris du christianisme, regardé par elles comme la religion des médiocrités. Vides de vérité, elles demeureraient sans défense contre les séductions de l'erreur et des passions. En elles, l'antichristianisme aux aguets trouverait des recrues, toutes prêtes à s'enroler sous ses drapeaux.

» Après avoir ainsi miné le christianisme dans les âmes, vous travailleriez à lui retirer tous les appuis extérieurs. Rien ne serait omis pour débaucher les nations et les lui rendre hostiles, si bien qu'à la longue pas une ne resterait chrétienne comme nation[1].

» Ce premier succès obtenu, vous dirigeriez

[1] Le seul acte national vraiment catholique du dix-neuvième siècle est le concordat autrichien. Telle est la force actuelle de l'esprit antichrétien, même dans l'empire *apostolique*, que ce concordat n'a jamais pu être exécuté, et qu'il a fini par être déchiré.

toutes vos batteries contre l'édifice même. Vous effaceriez de votre code pénal tous les crimes contre Dieu. Sur la même ligne, vous mettriez toutes les religions. A votre aide viendraient les sociétés secrètes et tous les négateurs de la vérité. Par vos ordres ou de votre consentement, les unes et les autres saperaient, à coups redoublés, les dogmes chrétiens, bases nécessaires de l'ordre social. En toute liberté, ils pourraient, dans leurs écrits et dans leurs clubs, nier Dieu, la révélation, la divinité de Jésus-Christ, l'immortalité de l'âme, la distinction même du bien et du mal. A leur service, vous laisseriez la presse de tous les pays, qui, chaque jour, porterait leurs blasphèmes aux quatre coins de la terre.

» En paix avec toutes les sectes, vous attaqueriez à outrance l'Eglise romaine. Afin de la déraciner du sol, vous lui enlèveriez jusqu'au dernier pouce de terre indépendant. Vous la banniriez de vos conseils d'Etat et de vos assemblées législatives. Vous la dénonceriez comme l'ennemie des lumières, du progrès et de la liberté. Vous tourneriez en dérision ses pratiques; vous ne tiendriez aucun compte de ses lois. Chaque jour vous inventeriez de nouvelles calomnies contre ses ministres. Tout cela ne suffisant pas, pour la frapper au cœur, vous prendriez Rome, et finiriez par mettre son auguste Chef en prison.

» Sur les ruines de la religion de l'esprit, vous établiriez la religion du corps. Par l'industrie, par les arts, par le commerce, c'est-à-dire de toutes vos forces, vous pousseriez l'homme au matérialisme et au sensualisme. Pour achever de l'abrutir et d'en faire un esclave prêt à courber la tête sous le joug du despotisme, qui lui promettra le plaisir et la richesse, vous multiplieriez les livres obscènes, les théâtres corrupteurs, les maisons de débauche, les cabarets, tous les raffinements du luxe et cent autres moyens de corruption.

» En politique, vous proclameriez le droit nouveau, c'est-à-dire le droit de la force. En vertu de ce droit, vous supprimeriez les unes après les autres toutes les petites nationalités, pour les absorber dans des nationalités plus grandes, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une ou deux nationalités prépondérantes. Ainsi procéda Rome païenne, qui finit par devenir la capitale du premier grand empire antichrétien.

» Afin de rendre possible l'exercice de sa puissance universelle et mettre le monde entier entre les mains d'un homme, l'ancienne Rome ouvrit de toutes parts de superbes routes, et multiplia par terre et par mer les moyens de communication. Vous aussi, vous feriez en sorte de concentrer toute l'activité humaine sur les

moyens d'abréger les distances et de faciliter les relations de peuple à peuple, jusqu'à les rendre presque instantanées.

» Les bâtiments à vapeur, les chemins de fer et les télégraphes électriques, la centralisation administrative et gouvernementale, avec sa bureaucratie, formée à une discipline presque militaire, l'organisation des sociétés secrètes, reliées entre elles par les mêmes serments, obéissant au même mot d'ordre, et enveloppant comme dans un réseau les différents peuples de la terre : toutes ces choses vous prêteraient un concours éminemment propre à préparer le despotisme d'un seul homme. De là il résulterait qu'avec la phalange de ses adeptes, le maître du monde, ainsi organisé, pourrait à chaque instant, sans sortir de chez lui, et avec la rapidité de l'éclair, faire exécuter ses volontés tyranniques d'un bout à l'autre de son immense empire.

» Enfin, pour préparer au terrible monarque les troupes innombrables que saint Jean lui assigne, vous feriez ce que n'ont jamais vu les peuples baptisés. Les grandes nations que vous auriez faites par l'absorption de toutes les autres, vous les transformeriez en camps armés. Tous les habitants seraient obligés d'être soldats. Ce n'est plus par milliers, mais par millions, que se compteraient les combattants. Afin que le grand homi-

cide, redevenu le roi du monde, pût à son aise, suivant qu'il est annoncé, se baigner dans le sang, vous armeriez ses troupes d'engins meurtriers, dont la puissance dépasserait tout ce que le génie de la destruction a jamais inventé.

» Voilà ce que vous feriez. Cela fait, vous pourriez vous croiser les bras. La mine serait chargée, et l'explosion une simple affaire de temps. »

A l'homme impartial qui lira ces lignes, nous demandons : Que vous en semble? Le travail que nous venons de décrire n'est-il pas aux trois-quarts fait et le reste visiblement en voie de se faire? Que signifie un pareil phénomène, sinon que le règne antichrétien, ou, comme parle saint Paul, le mystère d'iniquité qui se forme depuis longtemps, atteint aujourd'hui un développement inconnu des siècles passés? Ainsi, pour peu qu'il tarde à paraître, le chef de cet empire trouvera, tout préparés, les éléments de sa terrible puissance. Afin d'être la personnification du mal à son plus haut degré, il lui suffira de les condenser entre ses mains, et son empire sera fait[1].

[1] Dans la lettre que, par ordre des supérieurs, la jeune bergère de la Salette écrivit au Pape, en 1851, pour lui révéler son secret, elle s'arrêta tout-à-coup au milieu de sa rédaction solitaire, et vint demander à la religieuse qui la surveillait l'orthographe et le sens du mot INFAILLIBILITÉ, et du mot ANTECHRIST. *La Sainte Montagne de la Salette*, par Mgr l'évêque de Birmingham, p. 79.

A l'exception d'un seul, *la foi des classes populaires,* dont nous nous occuperons dans un des chapitres suivants, tous les motifs d'espérance sont désormais examinés. En les supposant aussi fondés qu'on le désire, nous avons en perspective, ainsi que nous allons le montrer, non le rajeunissement du monde, mais le ralentissement momentané de sa décadence. Ce répit aura pour but de laisser à l'Eglise le temps d'achever son œuvre et d'armer puissamment les soldats des dernières luttes.

CHAPITRE XXVI.

OÙ EN EST LE MONDE?

Si des signes annonceront la décadence du monde et sa fin prochaine. — Si ces signes seront reconnus, et par qui? — Deux sortes de signes : les uns avant-coureurs, les autres concomittants. — Cinq signes avant-coureurs, divinement annoncés. — La chute de l'empire de Rome, ou la défection des nations. L'affaiblissement de la foi. — Le débordement de la vie matérielle. — La prédication de l'Evangile par toute la terre. — La conversion des juifs. — Examen du premier signe : la chute de l'empire de Rome ou l'apostasie des nations. — En quoi elle consiste. — Obstacle qui, jusqu'à nos jours, l'avait empêché de paraître. — La conservation de l'empire romain. — Témoignages des Pères.

A moins que la tradition, l'expérience, la logique, les yeux mêmes ne nous trompent, le le monde est vieux; il ne rajeunira pas; le règne

antichrétien se forme à vue d'œil, et le monde s'en va.

Si ces faits sont réels, d'autres faits doivent les confirmer. Les derniers méritent une attention particulière : le moment est venu de nous en occuper. Exposés avec la froide impartialité de l'histoire contemporaine, visible, palpable, nous les soumettons aux esprits sérieux, en déclarant bien haut que nous ne sommes et ne voulons être que rapporteur.

Afin d'assurer notre marche, commençons par rappeler quelques vérités fondamentales.

1° Le monde n'est pas éternel. De même qu'il a eu un commencement, il aura une fin. Vingt fois l'a dit Celui qui l'a tiré du néant, et sa parole est demeurée gravée dans la mémoire de tous les peuples.

2° D'après l'Ecriture et la tradition, il est de foi que des signes avant-coureurs annonceront la fin du monde. Ces signes seront donnés à l'Eglise pour la diriger, elle et ses enfants. Ils seront donc reconnaissables et certainement reconnus par les élus, qu'ils prépareront aux évènements. Ainsi furent reconnus, par les chrétiens de Jérusalem, les signes précurseurs de la ruine de la cité déicide, image de la fin du monde.

Quant aux autres hommes, il est vraisemblable ou qu'ils n'en seront pas frappés, ou qu'ils n'en

tiendront pas compte, ou même qu'ils se moqueront de ceux qui les prendront au sérieux. Leur conduite est figurée par celle des incrédules antédiluviens, qui se moquaient de Noé, lorsqu'il annonçait la grande catastrophe.

3° Quand, par l'apparition, plus ou moins longue, de ces signes éloquents, Dieu aura justifié sa providence à l'égard des bons et des méchants, le dernier des jours tombera inopinément sur le monde, comme le filet de l'oiseleur tombe sur l'oiseau [1].

4° Ces signes seront de deux sortes : les uns accompagneront ou précèderont immédiatement l'arrivée du souverain Juge. Tel sera le bouleversement du système planétaire, l'obscurcissement du soleil et de la lune, le débordement des mers, des pestes générales, et des tremblements de terre effrayants [2]. Les autres paraîtront plus ou moins longtemps avant la fin finale. Parmi ces derniers, il y en a cinq, divinement annoncés et faciles à reconnaître : *la chute de l'empire de Rome* ou *l'apostasie des nations; l'affaiblissement de la foi; le débordement de la vie matérielle; la prédication de l'Evangile par toute la terre; la conversion des juifs.*

[1] Tanquam laqueus enim superveniet in omnes qui sedent super faciem omnis terræ. *Luc*, XXI, 35.

[2] *Matth.*, XXIV, 29; *Luc*, XXI, 25, etc

5° Ces signes s'appellent les uns les autres, de telle sorte que leur apparition suit un ordre logique. Ainsi le premier, la *Chute de l'empire romain*, confirme la formation très-avancée de l'empire antichrétien, qui en est le résultat inévitable, et conduit à l'*Affaiblissement de la foi nationale*.

L'affaiblissement de la foi nationale conduit au *Débordement de la vie matérielle*.

Le débordement de la vie matérielle conduit à la rapide *Prédication de l'Evangile* chez les peuples idolâtres, afin que Dieu ait son nombre d'élus et que l'Eglise demeure toujours visible et catholique.

La prédication de l'Evangile par toute la terre conduit à la *Conversion des juifs*, qui ne doivent entrer dans le bercail qu'après l'appel adressé à toutes les nations.

De là, il ne faudrait pas conclure que chaque signe ne paraîtra qu'après le développement complet du précédent. La Providence les conduira comme de front, de manière que tous ensemble, brillant d'un éclat plus ou moins vif, formeront un foyer de lumière, capable d'éclairer tous les yeux.

6° Nettement caractérisés, ces signes précurseurs de la fin des temps sont des faits. Comme tels, ils sont soumis aux lois de tous les évène-

ments de l'histoire. Or, dans chaque fait on distingue trois périodes : la période de formation, la période de développement, la période d'accomplissement. Dans les faits en question, la durée de chaque période est incertaine. Ainsi, bien que l'approche des derniers jours puisse et doive être parfaitement connue, nul ne peut indiquer la date précise: c'est-à-dire le *jour* et *l'heure* de la fin du monde : c'est le secret de Dieu et de Dieu seul[1].

Nous allons reprendre ces cinq grands signes, sans nous permettre de déterminer la période à laquelle chacun est arrivé.

La chute de l'empire de Rome, ou l'apostasie des nations. — Ecrivant à ses chers disciples de Thessalonique, saint Paul leur dit : « Ne changez pas de sentiment et ne vous laissez effrayer par aucun esprit, par aucun discours, par aucune lettre qui aurait été envoyée par nous, annonçant que le jour du Seigneur est proche. Que personne ne vous trompe en aucune manière : car ce jour ne viendra pas avant que la *défection* ait d'abord eu lieu, et qu'ait paru l'homme de péché, le fils de perdition, le grand adversaire qui s'élèvera au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu, et que l'on adore...

[1] De die autem illa et hora nemo scit, neque angeli cœlorum, nisi solus Pater. *Matth.*, XXIV, 36.

» Vous savez ce qui le retient, jusqu'à ce que son jour soit venu... Que celui donc qui le retient maintenant continue de le retenir, jusqu'à ce qu'il disparaisse. Alors se révèlera ce méchant, que le Seigneur Jésus tuera du souffle de sa bouche[1]. »

Les deux choses importantes de ce texte sont : 1° le mot *défection ;* 2° l'obstacle qui, tant qu'il existera, empêchera cette défection d'avoir lieu.

D'après l'étymologie, le mot *discessio* veut dire défection, éloignement, séparation, divorce, révolte, et, dans le sens religieux, apostasie, sinon consommée du moins commencée. Ainsi, l'Apôtre annonce, comme signe prochain de la fin des temps, une grande défection, une grande séparation, une grande révolte, telle qu'on n'en a point vu.

Quelle est cette grande défection, cette grande séparation, ce grand divorce? Pour le savoir, il faut interroger la tradition, véritable interprète de l'Ecriture. Or, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, la tradition affirme que cette grande rébellion sera la séparation des nations de l'empire de Rome ou de l'empire romain ; leur révolte publique et permanente contre cet empire, qui doit durer jusqu'à l'arrivée de l'antechrist, lequel substituera à l'empire de Rome son empire antichrétien.

[1] II *Thess.*, II, 2-8.

Ecoutons quelques témoignages. Instruits par les apôtres, les premiers chrétiens priaient avec une ferveur particulière pour la conservation de l'empire romain, parce qu'ils regardaient sa chute comme le prélude imminent de la fin du monde. « Nous avons, dit Tertullien, un motif majeur de prier pour les Césars et pour la conservation de l'empire. *Nous savons* que la grande catastrophe qui menace l'univers, la fin du monde, qui doit être accompagnée de si horribles malheurs, n'est retardée que par l'existence de l'empire romain[1]. »

« Il n'est douteux pour personne, ajoute Lactance, que la fin des royaumes et du monde sera très-prochaine, lorsque l'empire de Rome tombera. C'est lui qui soutient l'univers. Voilà pourquoi nous devons prier Dieu, le front dans la poussière, si toutefois l'exécution de ses décrets peut être différée, afin de retarder la venue de l'abominable tyran qui doit renverser l'empire et éteindre ce flambeau, dont la disparition entraînera la chute du monde[2]. »

[1] Est et alia major necessitas nobis orandi pro imperatoribus, etiam pro omni statu imperii rebusque romanis, qui vim maximam orbi imminentem, ipsamque clausulam sæculi, acerbitates horrendas comminentem, romani imperii commeatu scimus retardari. *Apol.*, XXXII.

[2] Cum caput illud orbis occiderit..., quis dubitet venisse jam finem rebus humanis orbique terrarum? Illa, illa est civitas.

Plus explicite encore est saint Chrysostome. Développant le texte de saint Paul, l'éloquent patriarche s'exprime en ces termes : « On pourra demander ce que l'Apôtre entend par ces paroles : *Vous savez ce qui empêche qu'il ne paraisse*, et ensuite on voudra savoir pourquoi il en a parlé si obscurément. Qu'est-ce donc qui l'empêche de paraître? Les uns disent que c'est la grâce du Saint-Esprit, les autres, l'empire romain, et je suis fort de ce dernier avis. Pourquoi? Parce que, s'il avait voulu parler du Saint-Esprit, il se serait expliqué clairement; et d'ailleurs il y a longtemps que les dons gratuits ont cessé. Mais, parce qu'il a en vue l'empire romain, il a raison de parler d'une manière couverte et énigmatique, pour ne pas irriter inutilement les Romains.

» Il dit donc seulement : *Que celui qui tient, tienne jusqu'à ce qu'il soit ôté;* c'est-à-dire, quand l'empire romain sera ôté du monde, l'antechrist viendra. Quand cet empire sera renversé, l'antechrist s'en emparera et entreprendra de s'arroger l'empire des hommes et même de Dieu. Car,

quæ adhuc sustentat omnia; precandusque nobis et adorandus est Deus cœli, si tamen statuta ejus et placita differri possunt, ne citius quam putemus, tyrannus ille abominabilis veniat, qui tantum facinus moliatur, ac lumen illud effodiat cujus interitu mundus ipse lapsurus est. *Div. instit.*, lib. VII; *De vit. beat.*, cap. XXV; *Id.*, c. XV.

comme les autres empires qui ont précédé ont été renversés, celui des Mèdes par celui des Perses, celui des Perses par celui des Macédoniens, et celui des Macédoniens par celui des Romains : de même celui des Romains sera renversé par l'antechrist, et l'antechrist sera exterminé par Jésus-Christ. C'est ce que Daniel nous montre d'une manière très-évidente[1]. »

« Le démon, dit saint Cyrille de Jérusalem, suscitera un homme fameux, qui usurpera la puissance de l'empire romain. Cet antechrist viendra lorsque le temps de l'empire romain sera accompli et que la fin du monde approchera[2]. »

Nous pourrions citer, en faveur du même sentiment, les autres Pères, parmi les plus illustres de l'Orient et de l'Occident. Terminons par saint Jérôme, qui explique ainsi les paroles de saint Paul : « Seulement que l'empire romain, qui tient maintenant sous sa puissance toutes les nations, se retire et soit ôté de ce monde, et alors l'antechrist viendra[3]. »

[1] Quemadmodum regna illa destructa sunt, quæ ante romanum imperium fuerunt, utpote regnum Medorum a Babyloniis, Babyloniorum a Persis, Persarum a Macedonibus, Macedonum a Romanis, ita et regnum Romanorum ab antichristo, etc. *Homil.* IV *in* II *Thess.*

[2] *Catech.*, XV.

[3] Tantum ut romanum imperium, quod universas gentes

Le savant docteur affirme que telle est l'opinion de tous les écrivains ecclésiastiques. D'où Suarez conclut que cette tradition est de la plus haute antiquité et vraisemblablement d'origine apostolique[1].

Enfin, cette tradition est entrée dans l'enseignement catholique, non pas sans doute comme article de foi, mais avec toute l'autorité des grands noms qui l'appuient. « Quels sont, demande un catéchisme justement célèbre et parfaitement orthodoxe, les signes voisins du jugement? — Principalement ces trois : l'Evangile prêché par toute la terre, l'empire de Rome aboli par une rébellion générale, la venue de l'antechrist[2]. »

Restent maintenant trois questions. Quel est cet empire romain dont il s'agit? existe-t-il encore? pourquoi est-il l'obstacle à la venue de l'antechrist? Nous allons chercher la réponse.

tenet, recedat et de medio fiat, et tunc antichristus veniet. *Epist. ad Algasium,* olim 151.

[1] Denique Hieronymus fatetur hanc esse sententiam omnium scriptorum ecclesiasticorum. Constat igitur hanc esse antiquissimam traditionem; unde verisimile est ab apostolis manasse. *Ubi supra,* quæst. LIX, art. 6, sect. 11, n. 3.

[2] *Catéch. de Turlot,* doct. en théol., p. 116. Lyon, 1684, 15e édit.

CHAPITRE XXVII.

OÙ EN EST LE MONDE?

Quel est l'empire romain dont il s'agit. — Existe-t-il encore, dans le sens temporel et dans le sens spirituel? — Pourquoi est-il l'obstacle à la venue du règne antichrétien ou de l'antechrist? — Quel empire le remplacera.

Quel est l'empire romain dont il s'agit? Il n'y a pas deux manières de répondre à cette question. Instruits par les apôtres eux-mêmes, les premiers chrétiens étaient trop éclairés pour entendre uniquement par l'empire romain, dont l'existence retardait la fin du monde, cet empire de Rome païenne, persécuteur acharné de l'Eglise, et dont l'existence perpétuait le règne du démon sur la plus grande partie de la terre. S'ils l'avaient compris dans ce sens, ils auraient été victimes d'une erreur manifeste.

D'une part, cet empire païen est tombé et sa chute n'a pas entraîné celle du monde. D'autre part, cet empire devait plutôt hâter la fin des temps que de la retarder, puisqu'il était le plus grand obstacle à l'établissement de l'empire chrétien de Rome, qui est la vie du monde. Mais, par les enseignements apostoliques, ils savaient que cet empire romain se transformerait un jour, et

qu'au lieu d'être l'ennemi de l'Eglise, il en deviendrait le vassal.

Par l'empire romain dont il s'agit, il faut donc entendre : 1° d'après toute la tradition, cet empire purement temporel qui, réuni dans la personne de Constantin, devenu chrétien, se divisa en deux parties sous les successeurs de ce prince, pour se perpétuer, en Orient, dans les empereurs de Constantinople, et en Occident, dans Charlemagne et les empereurs d'Allemagne.

On peut entendre : 2° d'après saint Thomas, non-seulement l'empire matériel dont nous venons de parler, mais encore l'empire spirituel, exercé par le Pontife romain sur les nations chrétiennes, comme nations[1].

Nous disons *comme nations,* parce que l'empire du Pontife romain durera sur des individus plus ou moins nombreux, pendant le règne de l'antechrist, et jusqu'à la fin du monde.

Entendu dans le double sens temporel et spirituel, où en est aujourd'hui l'empire romain? Existe-il encore?

D'abord, l'empire temporel. Vers la fin du quatorzième siècle et au commencement du quin-

[1] Dicendum est quod discessio a romano imperio debet intelligi, non solum a temporali, sed a spiritali, scilicet a fide catholica romanæ Ecclesiæ. *Comment. in* II *Epist. ad Thess.*, II, lect. I. Edit. Paris, 1654.

zième, parut l'homme sans contredit le plus extraordinaire que le monde ait vu depuis les apôtres : cet homme est saint Vincent Ferrier. Il se donna pour l'ange de l'Apocalypse, envoyé de Dieu afin d'annoncer l'approche du jugement dernier. Pendant quarante ans, il parcourut l'Europe, prêchant chaque jour la même vérité aux multitudes innombrables qui le suivaient d'une ville à l'autre, et il prouva sa mission par d'éclatants miracles.

Or, trente-trois ans après le passage de l'ange du jugement, le signe précurseur qui nous occupe commence à paraître. En 1452, Mahomet II s'empare de Constantinople et coupe le rameau oriental du grand empire romain.

Restait le rameau occidental. Attaqué intérieurement par le ver rongeur du césarisme païen, que la Renaissance avait apporté en Europe, il continuait néanmoins de vivre dans les empereurs d'Allemagne. Mais dès la fin du seizième siècle on le voit languir, et les esprits supérieurs présagent sa mort[1]. Tant bien que mal, il s'est soutenu jusqu'à notre époque.

Enfin, nous l'avons vu s'éteindre au commen-

[1] Hoc signum discessionis et eversionis romani imperii sensim impletur, cum sensim inclinatur et deficit romanum imperium. Corn. a Lap., *In* II *Thess.*; Malvenda, *De Antichristo*; Bible de Vence, t. XXIII.

cement de ce siècle, par la destruction des Electorats et par la renonciation solennelle au titre et aux prérogatives de roi des Romains, imposée, en 1806, par Napoléon à François II, qui prit à la place le nom modeste de François Ier, empereur d'Autriche.

Ainsi, depuis plus de soixante ans, l'empire romain, dans le sens temporel, n'existe plus, *même de nom*. C'est ce qu'aucun siècle n'avait encore vu. Il ressort de là qu'entre tous les signes des derniers temps, le plus incontestablement visible aujourd'hui, c'est la destruction de l'empire temporel de Rome. Ce signe n'est plus, comme les autres, à la période de formation : son développement est complet, et il brille de tout son éclat.

Quant à l'empire romain, au sens spirituel, c'est-à-dire la puissance sociale du souverain Pontife sur les nations, où en est-elle aujourd'hui? Pour la partie protestante de l'Europe, le Pape, c'est l'antechrist, le père de l'erreur, l'apôtre de la superstition[1]. Pour l'autre partie, le Pape est un souverain *étranger*, contre lequel on croit devoir se tenir toujours en garde. Se séculariser, c'est-à-dire se rendre le plus possible indépendants de l'influence romaine, est la ten-

[1] On sait que le célèbre Suarez fut obligé de faire un ouvrage pour prouver le contraire.

dance générale de nos gouvernements soi-disant catholiques.

Dans quelle partie du monde le Pontife romain est-il demeuré l'oracle consulté, le père obéi des nations, comme nations? Les principes politiques partout professés, l'indifférence, pour ne rien dire de plus, avec laquelle sont accueillies par les hommes du pouvoir, les bulles, les allocutions et même les excommunications pontificales, répondent tristement, mais éloquemment, à cette question.

Plus éloquent encore et plus triste est le spectacle que nous avons sous les yeux : l'insurrection contre le Pape, la spoliation complète de ses Etats, en présence de l'Europe, qui demeure immobile; l'emprisonnement même du Vicaire de Jésus-Christ, sans aucune protestation efficace de la part des puissances. Quelle preuve plus évidente que l'empire romain, au sens spirituel, est, pour le moment, sinon détruit de fond en comble, du moins bien près de l'être?

A Rome même on est frappé de cette décadence, et on la juge comme nous la jugeons. On lit dans la *Civiltà* : « L'empire romain évangélique, qui s'était substitué à l'empire de Rome païenne, a commencé depuis longtemps à se dissoudre. L'hérésie et le schisme ont complètement soustrait des royaumes entiers à l'obé-

dience du Siége romain. Les pays catholiques eux-mêmes ont pris à tâche de détruire peu à peu la base chrétienne de leurs constitutions, en y substituant le naturalisme politique, la liberté des cultes, l'égalité civile et la jouissance des mêmes droits pour tous, quelle que soit la religion qu'ils professent..., et l'on peut bien dire que l'Eglise du Christ a cessé d'être, quant à son influence sociale, la reine et la maîtresse des nations

» Ses ennemis l'ont réduite à peu près à la même condition où elle se trouvait dans les trois premiers siècles, quand les fidèles étaient répandus partout, mais sans former nulle part un Etat et une société politiques. La dernière phase de cet esprit antichrétien semble manifestement se déployer dans la guerre acharnée que l'on fait au pouvoir temporel du Pape, afin que Rome cesse d'être ce qu'elle a été si longtemps, la capitale du monde et la législatrice des peuples, grâce au prince qui régnait sur elle...

» Qu'on jette maintenant les yeux sur l'état actuel de la société, on sera forcé de reconnaître que la séparation, ou l'apostasie, se développe et prend aujourd'hui une extension *qu'elle n'a jamais eue*... On peut dire que la société, comme telle, est désormais séparée du Christ, et qu'elle a, pour ce qui la regarde, renié l'Incarnation du

Verbe, en ôtant tout caractère sacré à chacun des actes de la vie civile, pour les ramener à l'état de pure nature.

» Restent les individus. Vivant dans une atmosphère sociale où ils respirent un air infecté de l'esprit de négation, et au milieu du rationalisme qui s'est infusé dans toutes les relations et les conditions de l'existence humaine, ils en viennent peu à peu, non-seulement à se refroidir dans la charité, mais à s'affaiblir dans la foi. Ainsi, le mystère d'iniquité qui s'ourdissait déjà dès les temps apostoliques est, sinon accompli, du moins porté à un tel degré d'accomplissement, qu'il reste peu à faire pour qu'il soit entièrement consommé[1]. »

[1] Voir les premiers numéros, an. 1863. — D'après la prophétie de Daniel, la défection ou l'apostasie des nations sera accompagnée d'une circonstance qui semble bien caractéristique de notre époque. Le prophète dit qu'alors la science multipliera ses formes et ses applications : *Et multiplex erit scientia* (XI, 4). Ce que nous voyons depuis le commencement du siècle peut bien paraître l'accomplissement de cette prophétie. Ce qu'on appelle le progrès de la science, et qui n'est réellement que la multiplicité de ses applications en diverses parties tout-à-fait secondaires, a été porté à un point totalement inconnu jusqu'à nous. Un premier résultat est d'augmenter l'orgueil de l'homme, d'affaiblir sa foi et de le matérialiser de plus en plus. Un second résultat c'est de nous faire comprendre la puissance que tous ces moyens donneront au dernier ennemi du Christ, pour séduire les hommes et agir à la fois sur tous les points du globe.

A moins de nier le soleil en plein midi, il faut donc en convenir : nous avons sous les yeux, dans la chute totale de l'empire romain, au sens temporel, et dans sa ruine imminente, au sens spirituel, le premier signe divinement annoncé de l'approche des derniers jours.

Reste la troisième question. Pourquoi l'empire romain est-il l'obstacle à la venue de l'antechrist? Comme Dieu-Homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ possède la plénitude de l'empire. Au ciel et sur la terre, au temporel comme au spirituel, il est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ; car il est l'héritier de toutes choses : *Quem constituit herædem universorum.* Vainqueur du vieil empire romain, il se l'est adjugé par droit de conquête et l'a donné à son Vicaire. Celui-ci l'a transféré à Charlemagne et à ses successeurs, avec les titres, les droits et les devoirs qui devaient le perpétuer de siècle en siècle.

De là vient que le grand empereur alla recevoir, à Rome, des mains du Pape, la couronne impériale; qu'il prit le nom de César, et qu'il signait : *Charles, serviteur* ou *vassal de l'Eglise.* De là vient que ses successeurs à l'empire en recevaient l'investiture des mains du Pape, sous le nom de roi des Romains. Ainsi perpétué, l'empire romain était le signe visible

de la puissance temporelle de Jésus-Christ et de son Vicaire sur le monde régénéré[1].

Quant à l'empire spirituel de Notre-Seigneur sur le monde, c'est l'autorité sociale du Pontife romain; non cette autorité secrète qui s'exerce sur les consciences individuelles, par l'enseignement du Symbole et du Décalogue, mais sur les nations elles-mêmes, en tant que nations.

Ainsi, après avoir fait des peuples les enfants de Dieu et les siens par le baptême, le Pontife romain, décidant en dernier ressort les cas de conscience sociaux; inspirant de l'esprit chrétien les capitulaires, constitutions, chartes et lois des nations; rappelant les rois à leurs devoirs; condamnant les révoltes comme la tyrannie, et traçant aux gouvernants et aux gouvernés, les règles à suivre pour faire des sociétés temporelles l'acheminement à la société éternelle des élus : le Pape faisant tout cela, et le Pape étant obéi, tel est, au point de vue spirituel, l'empire romain.

Ce double règne de Notre-Seigneur sur le monde chrétien, était la contrepartie du double règne de Satan sur le monde païen, alors qu'il était le roi et le dieu des gentils : *Deus hujus sæculi, princeps hujus mundi*. Or, ce double règne de Notre-Seigneur étant détruit, il est infaillible que le double règne du démon le

[1] Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodulpho.

remplace[1]. Si l'homme est libre de se choisir un maître, il n'est pas libre de n'en point avoir. Jésus-Christ ou Bélial, Christocratie ou Démonocratie, il n'y a pas de milieu.

Nous l'avons déjà remarqué, dans cette alternative est toute l'histoire du genre humain, depuis le paradis terrestre. Que la destruction du double empire romain, par l'apostasie des nations, soit suivie de la venue de l'antechrist et de l'établissement de son double règne, rien n'est plus logique. Cette terrible vérité était devant les yeux de saint Paul, lorsqu'il écrivait : « Quand l'apostasie des nations aura eu lieu, alors viendra l'homme du péché[2]. »

[1] Le 18 janvier de cette année 1871, Guillaume, roi de Prusse, déclare accepter la dignité impériale, supprimée depuis soixante-cinq ans, et que lui offraient les princes d'Allemagne. Tout cela est une sorte de contrefaçon des électeurs catholiques d'autrefois, et la confiscation, au profit de l'hérésie, du saint empire romain. Envisagé dans ses rapports avec l'établissement du règne antichrétien, ce fait inattendu ne manque pas de signification.

[2] Ex dictis deducitur certum esse romanum imperium esse ultimum et duraturum usque ad finem mundi ; *tunc* vero in aliud imperium, antichristi scilicet, sed breve, commutabitur. Est communis Patrum traditio, et, ut videtur, apostolica. Corn. a Lap., *In* II *ad Thess.*, II.

CHAPITRE XXVIII.

OÙ EN EST LE MONDE?

Examen du second signe : l'affaiblissement de la foi. — La foi publique ou nationale et la foi privée. — Où en est aujourd'hui la foi nationale? — Où en est la foi privée? — Deux témoins : les faits et les hommes.

L'affaiblissement de la foi [1]. — Nous l'avons vu, la conséquence inévitable de la chute de l'empire de Rome, c'est-à-dire de l'empire chrétien, c'est la formation rapide du règne antichrétien. De ce règne antichrétien, la conséquence également inévitable est l'affaiblissement général de la foi.

[1] La question de la fin des temps est la plus grande question de notre époque. Nous sommes loin d'être seul à nous en occuper.

Depuis quelques années surtout, elle fixe l'attention d'un bon nombre d'hommes de grande autorité, en Angleterre, en France, en Italie et ailleurs. Tous partagent le sentiment que nous exprimons. Qu'il nous suffise de citer : Mgr Manning, archevêque de Westminster, dans son livre : *le Domaine temporel du Vicaire de Jésus-Christ;* M. Rougeyron, *de l'Antechrist;* M. P. B. N. B., *de la Dernière Persécution de l'Eglise et de la Fin du monde.*

L'auteur démontre avec beaucoup d'intelligence et d'érudition que les signes de l'approche des derniers jours apparaissent clairement dans les temps où nous sommes.

Qu'à différentes époques, par exemple, au sixième siècle et en l'an 1000, on ait cru à la fin prochaine du monde, nous ne l'ignorons pas. Mais nous savons aussi que c'était plutôt *une crainte* qu'une *croyance raisonnée,* attendu qu'alors on ne voyait pas, comme aujourd'hui, les cinq grands signes divinement annoncés de l'approche des derniers jours.

Cet affaiblissement est le second signe des derniers jours. « Quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre[1]. »

Il n'y a pas à en douter : à l'approche du second avènement de Notre-Seigneur, la foi aura tellement diminué sur la terre, que c'est à peine si lui-même pourra en trouver. La diminution effrayante de la foi parmi les peuples qui l'auront reçue, est donc un nouveau signe, divinement annoncé, de la fin des temps. Mais pour l'être réellement et de manière à ne pouvoir s'y tromper, jusqu'à quel point doit aller cette diminution? Dieu seul le sait.

Quant à nous, voici ce que nous savons. D'abord, cette diminution de la foi n'ira pas jusqu'à l'extinction totale de la foi. L'Eglise doit durer autant que le monde, toujours visible et toujours catholique. Il y aura donc toujours des chrétiens, et il y en aura partout.

Non-seulement le flambeau de la foi, destiné à éclairer le dernier des élus, ne sera jamais éteint; mais encore il brillera d'un éclat plus vif aux yeux des vrais fidèles. Sa puissante lumière leur sera plus nécessaire que jamais pour soutenir les luttes terribles du règne antichrétien. « En comparaison des saints des derniers temps,

[1] Verumtamen Filius hominis veniens, putas inveniet fidem in terra. *Luc.*, XVIII, 8.

que sommes-nous, disait saint Augustin? Quel sera l'héroïsme de ceux qui triompheront d'un ennemi déchaîné, que nous pouvons à peine vaincre, maintenant qu'il est enchaîné[1]? »

Nous savons encore, d'après les paroles de Notre-Seigneur, qu'à l'approche même de son second avènement, la foi sera plus faible dans la généralité des hommes qu'elle ne l'aura été à aucune époque, et que le nombre de ceux qui la conserveront dans sa vigoureuse intégrité sera plus restreint que jamais[2]. Il s'agit maintenant d'examiner si tel est, ou à peu de chose près, l'état de la foi dans le monde actuel. Parlons d'abord de la foi publique ou nationale. Nous passerons ensuite à la foi privée.

La foi publique ou nationale. Laissons de côté les pays infidèles, qui composent la plus grande partie du globe. Considérons seulement l'Europe, la portion privilégiée du monde, qui, jusqu'aux temps modernes, a été en possession publique de la foi. Où trouver aujourd'hui la foi nationale?

Est-ce dans les nations, comme nations? Mais toutes sont hérétiques, schismatiques, rationa-

[1] In eorum sane, qui tunc futuri sunt, sanctorum atque fidelium comparatione quid sumus, quandoquidem ad illos probandos tantus solvetur inimicus, cum quo nos ligato tantis periculis dimicamus? *De civ. Dei*, lib. XX, c. VIII, n. 2.

[2] Quoniam abundavit iniquitas, refrigescet caritas multorum. *Matth.*, XXIV, 12.

listes, matérialistes et plus ou moins hostiles à la foi.

Dans les gouvernements, qui les représentent? Bien habile celui qui pourrait nommer, sous le ciel de l'Europe actuelle, un gouvernement catholique, comme gouvernement; un souverain catholique, comme souverain; même un homme d'Etat, un ministre tant soit peu connu, catholique comme ministre ou comme homme d'Etat.

Quand on songe que le nom même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Roi des rois, le Législateur des législateurs, n'a pas été une seule fois, depuis plus de quatre-vingts ans, prononcé en toutes lettres dans aucun discours officiel, tandis qu'on le trouve à chaque page, en tête des constitutions des empereurs et des capitulaires des anciens rois chrétiens : que voulez-vous qu'on pense de la foi nationale de nos gouvernements soi-disant catholiques?

Dans la politique? Est-ce sous l'inspiration de la foi que le monde est gouverné, la religion impunément baffouée, l'Eglise dépouillée et le Pape en prison? La politique des gouvernements actuels n'est-elle pas plutôt la négation de la foi que la diminution de la foi?

Dans les constitutions et dans les lois? La négation nationale de la foi n'est-elle pas écrite dans les principes antichrétiens de liberté de

conscience, de liberté de la presse, d'égalité des cultes et dans vingt autres?

Ainsi, de la foi nationale de l'Europe actuelle, il ne faut plus parler, si ce n'est comme d'un mort. Je me trompe : sa foi nationale est la négation de toute foi religieuse en matière de gouvernement. Elle se formule dans les paroles suivantes, d'accord avec les faits : « Qu'on ne s'y trompe pas, malgré les dénégations des sacristies, l'autorité morale qui doit présider à la marche éternellement ascendante du genre humain, n'est plus dans les dogmes théologiques; le progrès est laïque, et le mouvement de la civilisation s'accomplit complètement en dehors du catholicisme.

» Par conséquent, toute autorité morale réside maintenant dans ce patrimoine de vérités que les générations se lèguent les unes aux autres, en l'enrichissant constamment, par le constant travail de l'idée. *La loi théologique est dépossédée, et la loi civile s'est faite dogme à son tour.* C'est dans les constitutions que tous les perfectionnements successifs de l'humanité viennent s'inscrire et se résoudre en devoirs toujours plus hauts et d'une moralité plus sainte. *Les constitutions sont les codes religieux des temps modernes*[1]. »

[1] Traduction donnée par le *National* du 15 septembre 1848 des

Si telle est aujourd'hui l'absence de foi nationale en Europe, que sera-ce lorsque la Prusse aura achevé de vaincre la France? Le triomphe de la Prusse est le triomphe de l'hérésie et du rationalisme. Le Pape prisonnier, Rome aux mains de la Révolution, la France ruinée, on se demande si, au point de vue national, la prédiction de Notre-Seigneur n'est pas pleinement accomplie?

Venons à la foi privée. Pour apprécier l'état actuel de la foi chez les particuliers, deux genres de témoins doivent être entendus : les faits et les hommes.

Quels sont les faits? En voici quelques uns : la profanation du dimanche; les blasphèmes incessants, écrits ou prononcés, dans les campagnes, comme dans les villes; le mépris presque général des lois du jeûne et de l'abstinence; l'abandon des sacrements; l'oubli de la plupart des pratiques héréditaires de la piété domestique; la multiplicité des théâtres et des cabarets; le développement des sociétés secrètes; la popularité des mauvais journaux et des mauvais livres; les morts sans prêtre, l'augmentation effrayante du suicide dans toutes les classes.

On connaît l'arbre à ses fruits. Des faits que

paroles de M. de Lamartine, déclarant que la religion, comme élément social, est désormais inutile.

nous venons de signaler, et beaucoup d'autres particuliers à notre époque, du moins par leur caractère de généralité, annoncent-ils la conservation ou la diminution de la foi dans les individus? Allons plus loin et ne parlons pas seulement de la vraie foi, de la foi catholique, mais seulement de la foi au *surnaturel*.

Combien, même parmi les hommes baptisés catholiques, qui n'y croient plus! Vrais Chinois, qui ne croient qu'à leur ventre. Dans les Etats protestants, c'est pis encore. Sur plus de vingt millions d'habitants, c'est à peine si on compte, dans la Grande-Bretagne, huit millions d'hommes qui croient à autre chose qu'à la matière. Sur trente-six millions de créatures humaines qui composent la population des Etats-Unis, on connaît à dix millions une croyance quelconque; aux vingt-six autres millions on n'en connaît aucune.

Quels sont les hommes? Les témoins compétents de la foi des peuples ne sont pas les laïques. Leurs regards s'arrêtent forcément aux surfaces. A la vue d'une église remplie de monde un jour de solennité, ou à l'occasion d'un sermon de quelque prédicateur célèbre, au spectacle d'une communion plus ou moins nombreuse, dans une ville ou une paroisse dont les habitants se comptent par milliers, ils s'écrient aussitôt: Voyez combien il y a encore de foi!

Sans comparer à ceux qui sont dedans le nombre de ceux qui sont dehors, sans compter les non-valeurs parmi ceux qui sont dedans, ils concluent, avec une assurance satisfaite, qu'il n'y a pas lieu de se plaindre, et que, sous le rapport de la foi, notre siècle en vaut un autre.

C'est surtout à la suite d'une mission ou d'une station de Carême qu'ils se montrent émerveillés. Je ne sais si, à aucune époque, on a autant prêché qu'aujourd'hui. A la voix des nouveaux apôtres, les églises, du moins dans certaines localités, se remplissent de femmes et d'un certain nombre d'hommes. Un mouvement religieux se fait sentir, et un bien réel est opéré. Il le faut pour tenir allumé, du moins dans quelques âmes, le flambeau de la foi et perpétuer les vrais enfants de l'Eglise.

Mais combien dure la persévérance du plus grand nombre? Le mouvement consolateur est bien vite éteint par le mauvais esprit qui souffle partout; de sorte que le résultat final est plutôt *d'enrayer* le mal que de développer le bien. La preuve en est, que tant de missions, tant de stations, tant de retraites n'ont pas modifié, dans le sens catholique, les tendances générales des populations.

Sur l'état de la foi chez les peuples de l'Europe actuelle, les vrais témoins à entendre sont

les prêtres. Eux seuls, à raison de leur ministère, percent les surfaces et voient le fond réel des choses. Avant tout écoutons le Prêtre des prêtres, la Sentinelle d'Israël, dont le regard, du haut du Vatican, plane sur le monde entier.

S'adressant aux patriarches, aux primats, aux archevêques, aux évêques de toute la terre, le Vicaire de Jésus-Christ leur dit : « Nous pouvons dire *avec vérité que c'est maintenant l'heure de la puissance des ténèbres,* pour cribler comme le blé les fils de l'élection ; oui, la terre est dans le deuil, et elle *périt,* infectée qu'elle est par la corruption de ses habitants. Nous vous parlons, vénérables frères, de ce que vous voyez de vos yeux, et sur quoi nous gémissons ensemble.

» C'est le triomphe d'une méchanceté sans retenue, d'une science sans pudeur, d'une licence sans bornes. Les choses saintes sont méprisées, la religion tournée en dérision. Les liens de l'unité s'affaiblissent de jour en jour. La divine autorité de l'Eglise est attaquée, ses droits sont anéantis. Nous pouvons dire en toute vérité que le *puits de l'abîme est ouvert :* ce puits dont saint Jean vit sortir une fumée qui obscurcit le soleil, et des sauterelles qui ravagèrent la terre[1]. »

[1] Vere apertum dicimus puteum abyssi, e quo vidit Joannes ascendere fumum, quo obscuratus est sol, locustis ex eo prodeuntibus in vastitatem terræ. Bulle *Mirari vos,* etc.

Déjà quelques années avant Grégoire XVI, le vénérable Pie VII écrivait : « La déplorable époque où nous vivons semble être ces *derniers temps* annoncés tant de fois par les apôtres[1]. »

Que serait-ce si, à ces graves témoignages, nous ajoutions les cris d'alarme tant de fois poussés par Pie IX dans ses lettres apostoliques ? Telle est la réponse des souverains Pontifes à ceux qui prétendent qu'il y a encore beaucoup de foi dans le monde, et que notre siècle en vaut un autre.

Interrogeons maintenant les évêques des anciens pays catholiques : la France, l'Espagne, le Portugal, l'Autriche, l'Italie, et demandons-leur : Depuis quarante ans, la foi a-t-elle augmenté dans vos diocèses et dans vos paroisses ? Ils n'auront qu'un cri pour répondre : « Hélas ! c'est le contraire. Loin d'augmenter, la foi diminue à vue d'œil ; au lieu de venir, elle s'en va. Le mal moissonne ; nous glanons. »

Ecrite dans leurs mandements, dans leurs lettres synodales, dans leurs publications, cette réponse unanime est l'écho retentissant des paroles apostoliques : « C'est maintenant l'heure de la puissance des ténèbres ; le puits de l'abîme est ouvert ; la déplorable époque où nous vivons

[1] Bulle *Ecclesiam a Jesu Christo*, 13 septembre 1821.

semble être les derniers temps divinement annoncés. »

Quelques-uns disent que, sous cette épaisse couche d'indifférence, de matérialisme, et, il faut ajouter, d'iniquités de tout genre, la foi vit au fond des âmes. Est-ce bien la vraie foi? la foi complète à tous les articles du Symbole, tels que l'Eglise les enseigne? la foi simple qui a vaincu le monde? *La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère?* L'Apôtre répond : La foi sans les œuvres est une foi morte : *Fides sine operibus mortua est.* Il faut du moins avouer que si elle est vivante et sincère, elle est bien faible, plus faible que jamais.

En résumé : les faits les plus évidents montrent que la foi nationale est éteinte dans le monde; les affirmations unanimes des témoins les plus compétents, les prêtres, les évêques et les Papes, déclarent que la foi privée baisse d'une manière effrayante et dans des proportions inconnues jusqu'ici. Nous voyons donc de nos yeux l'accomplissement très-avancé de la prédiction de Notre-Seigneur : Quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre? Or, l'affaiblissement visible et universel de la foi est le second signe précurseur de la fin des temps.

CHAPITRE XXIX.

OÙ EN EST LE MONDE?

Examen du troisième signe : le débordement de la vie matérielle. — Tableau du matérialisme et du sensualisme actuel. — La politique. — Le commerce et l'industrie. — Les arts. — L'égoïsme. — Quatre symptômes du matérialisme : l'aveuglement de l'esprit, l'abaissement des caractères, le mécontentement, la crainte.

Le débordement de la vie matérielle. — Quand le plateau d'une balance descend, l'autre monte. Le signe qui précède appelle nécessairement celui qui suit. Tout ce que perd la vie de l'esprit bénéficie à la vie de la chair. Le monde surnaturel n'étant plus rien pour l'homme, le monde naturel est tout. Cette prépondérance, ou mieux ce débordement de la vie matérielle est un nouveau signe de la fin du monde.

Notre-Seigneur dit : « Comme il en était aux jours de Noé, il en sera à l'avènement du Fils de l'homme. Aux jours qui précédèrent le déluge, les hommes ne songeaient qu'à manger et à boire, à se marier et à marier, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche. Et ils ne connurent rien, jusqu'à ce que vint le déluge, qui les emporta tous. Tel sera l'avènement du Fils de l'homme.

Comme il en était encore aux jours de Loth : ils mangeaient et buvaient, achetaient et vendaient, plantaient et bâtissaient. Le jour même ou Loth sortit de Sodome, une pluie de feu et de soufre tomba du ciel, et les perdit tous. Voilà ce qui aura lieu, lorsque le Fils de l'homme se manifestera[1]. »

Sur ces paroles d'une clarté éblouissante, plusieurs remarques sont à faire. D'abord, Notre-Seigneur répète ce qu'il avait dit ailleurs, que le jour précis et l'heure précise de la fin du monde sont le secret de Dieu seul. Puis, immédiatement après, il donne un signe auquel on reconnaîtra l'approche de son second avènement[2]. Il ajoute que, ce signe ayant suffisamment paru, le dernier des jours tombera inopinément sur le monde. En effet, il est dit que la généralité des hommes

[1] Secundum hæc erit qua die Filius hominis revelabitur. *Matth.*, XXIV, 36-39 ; *Luc*, XVII, 26-30.

[2] Ces lignes sont écrites à Fuans (Doubs), les 26, 27 et 28 janvier 1871, au moment où passent sous mes fenêtres les débris de l'armée du général Bourbaki, vaincue à Hérimoncourt sans avoir combattu. Le froid, les mauvais chemins, les privations, les maladies l'ont décimée. Par un froid noir et très-vif, la terre couverte de huit pouces de neige, ces malheureux soldats vont à marches forcées, pour échapper aux Prussiens. Les uns ont les pieds gelés, les autres les souliers percés et les habits déchirés ; ils marchent à la débandade, sans discipline, sans ordres que des contre-ordres, et dans une démoralisation complète. Jamais spectacle plus navrant ! Hélas ! c'est la France en miniature ! Seigneur, ayez pitié d'elle !

ne reconnaîtront pas plus ce signe du jugement dernier, que les antédiluviens ne reconnurent les signes du déluge : *et non cognoverunt donec venit diluvium, ita erit et adventus Filii hominis*. Mais la Providence se sera justifiée ; les élus auront été avertis et l'Eglise ne sera pas demeurée sans direction.

Très-significatif par lui-même, ce nouveau signe acquiert une grande valeur à cause de sa réunion avec les autres. Que le débordement du matérialisme se soit produit à d'autres époques de l'ère chrétienne, telle n'est pas la question. La question est de savoir, premièrement, si ce débordement a jamais eu lieu dans les proportions qu'il atteint de nos jours ; secondement, si, en le supposant aussi développé, il était accompagné des autres signes de la fin des temps : l'émancipation des juifs, la prédication à peu près universelle de l'Evangile, l'affaiblissement de la foi et l'apostasie des nations. Quant à la seconde partie de la question, la réponse n'est pas douteuse. Reste à étudier la première. Nous allons le faire en examinant où en est aujourd'hui le débordement de la vie matérielle, et s'il est arrivé à un degré suffisant pour former le signe divinement prédit.

Or, la réponse que nous cherchons est dans les paroles mêmes du souverain Juge. Il viendra,

nous dit-il lui-même, lorsque la généralité des hommes ne vivront plus que pour le corps; lorsque boire, manger, vendre, acheter, bâtir, se livrer avec passion aux affaires et aux plaisirs, sera leur occupation dominante et presque exclusive, le soin qui absorbera tous les autres soins.

Lorsqu'enfoncés dans la matière et esclaves de leurs sens, le monde spirituel, Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise, l'âme, l'éternité, les promesses et les menaces divines, ne seront pour les uns que des chimères, et pour les autres que des vérités plus ou moins abstraites et presque sans influence sérieuse sur l'ensemble de leur conduite: lorsqu'ils ne connaîtront plus, qu'ils n'aimeront plus, qu'ils ne rechercheront plus que les réalités palpables, l'or, l'argent, le bien-être du corps; qu'ils se moqueront des Noé, dont la voix amie leur annoncera la proximité du déluge : alors l'homme sera devenu chair. Quand il sera devenu chair, l'esprit de Dieu se retirera, l'homme aura perdu sa raison d'être; puis viendra la fin.

Essayons maintenant de mesurer la hauteur à laquelle est aujourd'hui monté le débordement de la vie matérielle. Il est dit que les eaux du déluge dépassèrent de quinze coudées les plus hautes montagnes. Ne peut-on pas affirmer, avec certitude, qu'au dix-neuvième siècle le maté-

rialisme dépasse de beaucoup la tête des peuples les plus élevés en prétendue civilisation?

Le Créateur de l'homme et des sociétés, le souverain Législateur des nations avait dit : « Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît [1]. » Le dix-neuvième siècle a retourné la formule, et il dit : Cherchons d'abord les biens temporels, cherchons-les incessamment et par tous les moyens possibles. Quant aux biens spirituels, nous aurons toujours le temps de nous en occuper, si tant est qu'ils en vaillent la peine.

Cet axiôme est devenu la règle de sa conduite. Paris, qu'ils appellent la capitale de la civilisation, a donné le branle. Par sa transformation matérielle, par le nombre, la beauté, le luxe de ses palais, par ses théâtres, par ses lieux de plaisirs, par sa vie de mollesse, de dissipation et d'agiotage, Paris est devenu une Babylone. Dans les limites, et quelquefois au delà des limites de leurs ressources, les villes de France ont imité Paris, et sont devenues de petites Babylones.

Franchissant les frontières de la France et même de l'Europe, la fièvre épidémique du bien-être et du luxe, sous toutes les formes, s'est emparée des peuples. La politique n'a plus été que l'art de matérialiser les nations, en leur pro-

[1] *Matth.*, VI, 33.

curant, même au détriment de leur vie surnaturelle, la plus grande somme possible de jouissances animales. L'industrie et le commerce ont pris un développement inouï, dont le résultat le plus clair a été de créer à l'homme des milliers de besoins factices, qui le rendent de plus en plus esclave de son corps et l'enfoncent chaque jour plus avant dans la matière[1].

De là, un luxe dont l'effronterie et les raffinements sont la terreur et la honte des hommes sensés. Entrés dans le complot, les arts sont devenus honteusement sensualistes. Les uns ont amolli les générations actuelles par les chants, par la musique, par les danses, par les spectacles; les autres ont achevé de les corrompre, en étalant aux yeux du monde chrétien toutes les lubricités qui faisaient des villes païennes autant de Sodomes, et dont les abominables vestiges se retrouvent encore dans les ruines de Pompéi. Prédication puissante, ce langage des arts a produit dans les mœurs générales un cynisme dont le moyen âge n'eut jamais à rougir.

Tel est, en quelques mots, le tableau du matérialisme au dix-neuvième siècle. Sans crainte, nous le demandons à tout homme instruit et

[1] Dans un seul petit village, isolé au fond de la province, et qui n'est pas des plus mauvais, nous avons compté *trente-cinq* objets de luxe qui y étaient inconnus il y a cinquante ans.

impartial : Depuis que le christianisme est venu révéler les sublimes espérances du monde futur, a-t-on jamais vu l'homme ensorcelé par la bagatelle et enfoncé dans la boue du matérialisme et du sensualisme comme nous le voyons de nos jours?

Pauvre monde ! il a penché sa tête vers la terre, devenue son ciel ; sur elle il a cloué ses regards, ses mains, son cœur. Nuit et jour au travail dans ses manufactures, dans ses ateliers, sur les fleuves, sur les mers, sur les chemins de fer, dans les entrailles du globe ; pas un instant de repos pour son corps, et moins encore pour son âme.

Que veut-il? Eh ! que voulait la vieille société de Tibère et de Caligula? du pain et des plaisirs : *Panem et circenses*. Ne lui parlez plus d'honneur, de dévouement, de sacrifice de l'intérêt personnel à Dieu, à la société : il ne vous comprendrait pas. Si lui-même vous en parle, ne le croyez point. Devenu calculateur et froidement égoïste, il porte inscrit sur son drapeau : *Chacun pour soi, chacun chez soi*.

Autrefois, il revêtit sa puissante armure et se leva comme un géant pour conquérir un tombeau. Il était grand ce jour-là ; car ce tombeau était le berceau de la civilisation du monde. Aujourd'hui, on peut lui enlever sa foi ; opprimer

l'Eglise, sa mère ; baffouer, dépouiller, emprisonner le Pape, son père : il restera muet, s'il n'applaudit.

Réduit à la vie des sens, *animalis homo,* pourvu qu'il ait de quoi l'entretenir tranquille et abondante, il est content. Non, il n'est pas content ; il ne le sera jamais. Un invincible instinct lui dit que, par la prépondérance de la vie matérielle sur la vie spirituelle, du corps sur l'âme, l'équilibre normal est rompu : cet instinct ne le trompe pas. Plus l'homme s'occupe de ce monde, moins il s'occupe de l'autre. Moins l'homme s'occupe de l'autre monde, plus il s'éloigne de sa fin ; plus il s'éloigne de sa fin, plus il devient vil, malheureux et coupable.

De là, quatre symptômes qui servent de thermomètre pour calculer la profondeur exceptionnelle du matérialisme dans lequel le monde actuel est enfoncé Plus éloquents que tous les discours, ces quatre symptômes sont : l'aveuglement de l'esprit, l'abaissement des caractères, le mécontentement et la crainte.

L'aveuglement de l'esprit. « Le plus noble des êtres, l'homme, dit le Prophète, a perdu l'intelligence de sa dignité ; il s'est comparé aux bêtes brutes et il leur est devenu semblable[1]. » Pris

[1] Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. *Ps.* XLVIII, 13.

en général, l'homme du dix-neuvième siècle vit comme s'il n'avait point d'âme. Le monde surnaturel, il le connaît peu, l'estime peu, et s'en occupe encore moins. Sur le gouvernement de sa vie, les grandes réalités de l'avenir ne pèsent guère plus qu'une plume dans le bassin d'une balance.

Entre la terre et le ciel semble interposé un couvercle de plomb, qui empêche la vraie lumière d'arriver jusqu'à l'homme devenu matière. Etranger au monde surnaturel, il ne connaît plus ni la main qui dirige les évènements, ni leur raison d'être. Les biens, il les reçoit sans reconnaissance ; les chatiments, sans repentir. Jamais cette vérité n'a brillé d'un éclat plus sinistre.

Depuis quelques mois sont tombés sur la France des maux qui font tinter les deux oreilles à l'ancien et au nouveau monde, et qui les feront tinter à la postérité la plus reculée. Paris, devenu un théâtre d'horreurs inconnues dans l'histoire, fait peur et pitié. Or, nous ne craignons pas de le dire, entre toutes les ruines accumulées dans la capitale et sur le sol de la France, la plus effrayante est la ruine du sens moral, qui empêche de reconnaître la cause de toutes les autres.

Où est le deuil public de la patrie? Où est le cri du repentir? Où sont les conversions écla-

tantes? Où sont, comme dans les siècles de foi, les supplications collectives, ardentes, officielles, adressées au Tout-Puissant pour désarmer sa justice? Vous les chercheriez en vain.

Bien plus. C'est à peine si on ose dire en public que les fléaux qui tombent sur le monde sont le châtiment de ses iniquités. Elémentaire chez tous les peuples, même païens, cette vérité dépasse aujourd'hui l'intelligence des uns, et provoque les ricanements des autres. Tel est l'aveuglement de l'homme matérialisé que , ne croyant plus au gouvernement de la Providence, il admet, sans sourciller, des effets sans cause.

L'abaissement des caractères. L'homme qui fait de la créature son Dieu et de la terre son ciel, est esclave de tout ce qui peut lui ravir son bonheur. Pour le conserver, il est prêt à toutes les bassesses. Un monde qui en est là n'est plus qu'un vaste bazar, où tout se vend, parce que tout s'achète : l'honneur, la conscience, la liberté. Cet abaissement des caractères est un des signes les plus répandus et les plus sinistres de notre époque. N'en citons qu'un exemple.

En France, en Belgique, en Angleterre, en Italie, partout où est établi ce qu'on nomme le *suffrage universel,* l'immense majorité vote comme un troupeau. L'oracle consulté n'est ni la